

3

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

EDITH DE FALSEN.

IMPRIMERIE LE NORMANT,
Rue de Seine, 8.



EDITH DE FALSEN.

PAR

ERNEST LEGOUVÉ.

PARIS.

H. L. DELLOYE, ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, 13.

1841.

EDITH DE FALSEN.

Je me trouvais, il y a quelques années, chez un vieil ami de ma famille, dans un village des Pyrénées dont il était maire. Un soir, après le souper, l'entretien tomba sur la poésie, les voyages ; et je lui parlai de mon désir de voir l'Allemagne et l'Orient.

— Pourquoi ce désir? me répondit-il. Est-ce curiosité ou amour du mouvement, ou besoin d'instruction ?

— C'est tout cela ensemble, et aussi l'espoir de trouver sous un autre ciel des images nouvelles pour la poésie, et de découvrir dans des mœurs inconnues le sujet d'un livre qui puisse rester.

— Voilà bien comme vous êtes tous aujourd'hui, pauvres pygmées, vous imaginant qu'on court après le talent en chaise de poste, que tout ce qui est loin est nouveau, et que tout ce qui est nouveau est loin, sans vous souvenir que Corneille,

pour tout voyage, est venu de Rouen à Paris, et que Shakspeare, le grand inventeur, n'est jamais sorti d'Angleterre; que La Fontaine aimait tant *les rives prochaines*, qu'il s'est éloigné une seule fois à une distance de cinquante lieues, parce qu'il était exilé; que Walter-Scott a toujours vécu dans un comté, presque dans un château, et n'a fait que deux voyages, l'un en Italie pour n'en rien rapporter, l'autre à Paris pour en rapporter un mauvais livre; et qu'enfin Molière, le seul de nos dieux dramatiques qui n'ait pas rencontré d'athée, connaissait pour tout pays la France : le talent est comme le bonheur; il est en nous.

— Mais Byron?

— Ah! Byron! le grand mot est jeté. Quand vous avez dit Byron, vous avez tout dit. Vous m'en citez un, et moi, je vous en nomme vingt. D'ailleurs Byron aurait été Byron partout, puisque partout il ne voit et ne peint que lui seul. Puis à Byron j'opposerai encore Goëthe, qui s'est reposé toute sa vie après son pèlerinage d'Italie, et Schiller, qui n'a pas quitté l'Allemagne.

— Eh bien! mon vieil ami, qu'est-ce que cela prouve? Que la robuste pensée des hommes de génie, ou même d'un talent supérieur, n'a pas besoin de changer d'air; mais les *pauvres pygmées*, dont le sang est moins riche et moins généreux, pourquoi leur défendez-vous d'aller demander la force aux climats lointains, et de nourrir leur imagination par la contemplation de spectacles inconnus?

— Je ne le leur défends pas, mais je les plains de se donner une peine inutile. Vous voulez trouver, je ne dis pas du nouveau, Térence se plaignait qu'il n'y en eût déjà plus, mais au moins quelques

faits dignes d'être embellis par l'artiste? eh bien, je vais vous enseigner un moyen que j'emploie souvent dans un autre genre de recherches, et qui me réussit toujours.

— Voyons, j'écoute.

— Je suis un vieux chasseur, vous le savez, et souvent, l'automne venu, je me lie pour quelque partie de chasse avec de jeunes tireurs comme vous. Mon amour-propre de chasseur est aussi avide de trophées que votre ambition d'artiste; savez-vous quel est mon premier soin en partant? c'est de laisser partir tout le monde avant moi. Nous avons six lieues à parcourir, voilà mes compagnons en route; une immense pièce de luzerne est devant eux, ils l'entourent, ils la traversent, ils la battent à grands pas, puis ils courent à une autre, puis à une autre encore; quelques instans à peine, et déjà ils sont à plus d'une lieue... Alors je me mets en chasse à mon tour, j'entre dans la pièce de luzerne... où ils ont tout tué, et je commence à l'explorer lentement, pas à pas, sillon à sillon; je ne marche que sur leurs traces, je ne passe que là où ils ont passé. Cependant le soir vient; ils ont parcouru dix communes; moi, je ne suis pas sorti de la pièce de luzerne, et celui dont le carnier est le plus rempli, c'est moi; eh bien, sachez-le, mon jeune ami, il en est ainsi pour les choses de l'intelligence : l'homme qui connaîtrait parfaitement et complètement une lieue carrée, une seule, qui lirait dans le cœur de tous les habitans, pénétrerait tous les mystères de chaque maison, cet homme-là serait un plus grand et plus savant voyageur que Bruce et Tamisier. Ne nous épuisons pas à courir; chaque pouce de terre est

plein de merveilles ignorées; mais il faut ouvrir les yeux et regarder longtemps pour voir.

Je ne répondis rien à ces argumens, parce qu'ils me semblaient justes; mais l'approbation de mon silence ne suffisait pas à mon vieil ami, il ajouta donc : Je veux vous convaincre tout à fait : écoutez bien; vous entendez mon fidèle Sultan aboyer; quelqu'un entre dans ma cour... Qui est-ce? je l'ignore; mais comme je connais mon village aussi bien que le champ de luzerne, je m'engage d'avance à vous faire sur cette personne, quelle qu'elle soit, un récit intéressant.

Au même moment on frappa un coup léger à la porte; elle s'ouvrit, et je vis entrer un paysan.

— Ah! te voilà, Stephano, lui dit mon hôte, viens-tu chercher le petit veau?

— Oui, monsieur le maire, et je vous apporte les vingt écus.

— C'est bien, donne.

Le paysan paya et partit.

— Eh bien? repris-je.

— Eh bien, je suis prêt à tenir ma parole. Ce Stephano est un homme de courage, de résolution, et il lui est arrivé dans sa jeunesse une aventure assez étrange, qui vous prouvera que nos qualités ont quelquefois des maladies comme notre corps; si j'avais été contemporain d'Achille et de son camarade de tente, je lui aurais fait avouer, j'en suis certain, qu'il avait eu peur quelquefois. Je commence.

A une lieue de Bagnères de Luchon, sur la pente de la montagne, se trouve un petit bâtiment appelé

l'Hospice et servant de halte aux voyageurs qui veulent passer en Espagne. Au mois d'octobre 18.., un peu plus haut que l'Hospice, s'élevait une misérable cabane adossée à un rocher; elle était recouverte de branches, de feuilles sèches, et bâtie avec des quartiers de pierre posés l'un sur l'autre; asile de quelques chasseurs montagnards, habitation d'un jour, que chaque hiver emportait. Les commencemens d'automne sont terribles dans nos montagnes, et au moment où s'ouvre cette histoire, un orage affreux venait d'éclater; c'était le soir, l'obscurité la plus profonde régnait partout; mais à travers les fentes de la porte de la cabane brillaient quelques sillons de lumière; de temps en temps cette porte s'entr'ouvrait, une tête paraissait dans l'ouverture lumineuse, et se retirait aussitôt. L'intérieur présentait un tableau assez pittoresque. Au milieu de la cabane, une table grossière était couverte d'un grand vase de lait, de lard fumé, de fromage de chèvre et de méture ou pain de maïs; à droite, une large ouverture creusée dans le roc, et servant de cheminée; dans la cheminée un quartier d'arbre avec ses branches et ses feuillages; devant le feu rôtissait une cuisse d'isard, et autour de l'âtre, étendus par terre, cinq chasseurs montagnards en bonnet de laine brune, en culottes courtes d'un gros drap brun, et chaussés de bas de laine grise; ils avaient cherché dans cette cabane un refuge contre l'orage, et attendaient le souper qui se préparait. Une mèche de résine placée dans un piton de fer jetait sur ce tableau sa clarté fumeuse et rougeâtre, et faisait briller de longs canons de fusils posés tout droit contre le mur; à une des

parois pendait, le ventre ouvert, le reste de l'isard : enfin, au fond de la cabane, on voyait, assis et lisant, un homme qui ne semblait pas habillé comme les autres chasseurs : son isolement, sa physionomie et les paroles de respect que de temps en temps lui adressaient les montagnards, prouvaient sa supériorité sur eux.

Le grésillement de la chair qui cuisait, le pétillement de la neige en tombant sur le bois enflammé, les sourds murmures du tonnerre roulant d'échos en échos dans la montagne, troublaient seuls le triste silence qui régnait dans la cabane, quand un des chasseurs dit enfin :

— Comment, Janote, Baptiste a été surpris hier par ce maudit ours, et il a été dévoré?

— Oui, et c'est le second de nos compagnons, le savez-vous?

— Je le tuerai, moi! Janote, où l'a-t-on vu hier?

— Près du glacier de la Maledetta.

— J'irai demain matin, et je le tuerai : il ne sera pas dit que cette peau noire nous fera tous trembler comme des isards.

— Pierre, reprit Janote, il neige depuis deux jours, la montagne est mauvaise, et si Baptiste a été surpris par l'ours, c'est que le froid l'avait engourdi. N'y va pas demain.

— J'irai.

A ce moment, l'homme assis au fond de la cabane se leva et s'approcha de Pierre.

— Pierre, lui dit-il, combien as-tu d'enfans?

— Cinq.

— Tu n'iras pas demain.

— Mais.....

— Tu n'iras pas. — Ces mots furent prononcés avec une telle autorité, que Pierre baissa la tête et se tut.

— Eh bien ! alors, reprit un autre, à moi le coup de fusil, car je n'ai ni femme ni enfans.

— Ami, répondit l'homme, avec sa voix calme et grave, qui demeure au bourg dans la maison du forgeron ?

— Ma mère.

— Tu n'iras pas.

— Mais, dit Pierre, puisque nous savons maintenant où se tient ce maudit fourré, il faut en profiter.

— On le tuera.

— Et qui donc ? Qui ?

— Moi, mes amis.

— Vous, monsieur le curé ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Oui, mes amis, moi ; je suis paysan comme vous, je suis montagnard comme vous ; j'ai passé vingt ans dans les rochers de la Catalogne avant de devenir le ministre de Dieu, et celui que vous appelez au village M. le curé Riégo, s'appelait autrefois Riégo le chasseur d'ours.

En prononçant ces mots, le visage du prêtre s'anima d'une singulière expression de courage et d'énergie ; c'était un homme dans toute la force de l'âge : il avait le front très-élevé, le nez long et un peu recourbé, le nez béarnais ; les cheveux noirs et les yeux d'un bleu très-pâle, le corps vigoureux, la figure maigre.

— J'étais venu à la montagne, reprit-il, pour admirer l'orage ; c'est le ciel sans doute qui m'a dirigé vers cette cabane pour entendre vos re-

grets, et quoique depuis quinze ans je n'aie pas tenu une arme...

— Quinze ans, dit Pierre.

— Oui, mon ami ; car il ne doit jamais y avoir de sang aux mains d'un homme de Dieu, ce sang fût-il celui d'un animal ; mais ce que je ferai demain, ce n'est pas tuer, c'est détruire ce qui nuit, et comme je n'ai ni femme, ni enfans, ni mère, j'irai, et je le tuerai.

— Prenez garde, monsieur Riégo, s'écria Janotè.

— N'aie pas peur, mon ami, je me souviendrai de ma jeunesse.

Un jeune homme de vingt-deux ans à peu près, et que ses camarades nommaient Stephano, s'approcha alors du prêtre, et lui dit : Mais moi, mon frère, est-ce que je n'irai pas avec toi?

— Toi ! Stephano, répondit le prêtre, le fils de ma mère ! non, tu ne viendras pas.

— Nous vous accompagnerons tous, s'écrièrent les chasseurs.

— Je n'ai pas besoin de vous, mes amis, et comme la nuit s'avance, soupez et couchez-vous.

Le jeune Stephano n'avait pas réitéré sa demande à son frère.

Les chasseurs se mirent à table aussitôt ; car la voix de M. Riégo avait, même dans les plus petites circonstances, un irrésistible accent de commandement, quoique ses paroles fussent lentes, et le plus souvent prononcées d'un ton bas.

Au bout d'une demi-heure, chacun se casa dans un coin de la cabane, s'enveloppant de peaux de mouton et de chèvre ; Stephano alla s'étendre près de la porte, et bientôt on n'entendit plus que les murmures sourds et bruyans du sommeil : la mèche

de résine brûlait toujours dans la cheminée; le bois dans l'âtre, et leurs clartés vacillantes projetaient mille caprices bizarres de lumière sur ces corps étendus; le vent soufflait avec violence : le prêtre seul ne dormait pas encore; adossé contre la cheminée, il lisait et parfois fermait son livre pour regarder les montagnards couchés autour de lui. Après une heure, la mèche de résine cria, pétilla et puis s'éteignit; la flamme du feu mourut, Riégo s'étendit sur son manteau, le tronc d'arbre se sépara en deux morceaux qui retombèrent chacun sur un des côtés de l'âtre, et fumèrent longtems à moitié noirs, puis la fumée elle-même cessa, le vent s'apaisa, et tout devint obscur, calme, silencieux.

Au premier point du jour, Riégo, craignant que les chasseurs ne voulussent l'accompagner, se leva doucement, s'empara d'une des armes, et sortit sans être entendu. Il avait revêtu un habit que lui avait prêté un des chasseurs; sur sa tête, le petit béret bleu aplati; sur ses jambes, les grandes guêtres de cuir; autour de son corps, une ceinture rouge où il plaça un couteau dont l'épaisse et large lame avait huit pouces de longueur ; il n'était plus le même; d'ordinaire sa démarche était ferme, mais lente, et chacun de ses pas, s'imprimant vigoureusement sur le sol, annonçait un homme résolu; ce jour-là, à cette fermeté d'allure se joignait une activité plus impatiente. Ces nouveaux vêtemens dessinaient les formes musculeuses de ses membres ensevelis habituellement sous sa robe de prêtre. Dès qu'il fut hors de la cabane, il examina l'arme avec l'attention d'un vieux chasseur, fit jouer la batterie, essaya la poudre, chargea à trois

balles, et il s'apprêtait à partir quand, à dix pas de lui, il vit son jeune frère Stephano, armé en chasseur :

— Que fais-tu là? lui dit-il.

— Mon frère, je t'attends.

— Pourquoi?

— Parce que je veux aller avec toi, et que j'irai.

Le prêtre ne répondit pas d'abord : cependant, après un moment de réflexion : — Tu le veux?

— Oui.

— Eh bien, soit! Ton arme est-elle chargée?

— Oui, mon frère.

— Voici douze balles, prends-les et partons.

On s'étonnera peut-être qu'après son refus de la veille, le prêtre consentît aussi facilement à emmener son frère; mais d'abord il connaissait Stephano pour un homme énergique; puis il comptait assez sur lui-même au besoin pour défendre deux existences; et enfin, l'occasion le forçant, il n'était pas fâché de donner à son jeune frère l'éducation du péril.

Ils partirent : l'orage était passé; le ciel était bleu et pur, la neige couvrait encore la terre; mais plus de vent, plus de pluie, et dans l'air on sentait cette fraîcheur piquante qui va si bien avec un beau jour. Ils prirent le sentier à droite de l'Hospice, et marchèrent longtemps en silence; M. Riégo le premier, Stephano derrière, portant le bissac. Parfois M. Riégo, à la vue d'un aigle brun qui cherchait pâture, levait son fusil, ajustait l'oiseau, le suivait dans son vol, et puis remettait son arme sur son épaule; car il ne se croyait pas le droit de tuer un autre animal que l'ours.

Après une heure de marche, ils franchirent le

petit défilé de rochers qui sépare la France de l'Espagne, et se trouvèrent en face de la Maledetta; la Maledetta, le plus beau glacier des Pyrénées; la Maledetta (la Maudite), le plus beau nom de glacier de tout l'univers! Inclinée ainsi qu'une colline, unie ainsi qu'un miroir, encadrée de chaque côté par des montagnes, la Maledetta descend par une pente insensible jusqu'à un immense précipice. Ce jour-là, l'atmosphère était transparente, l'azur du ciel éblouissant comme en Italie, et les rayons du soleil, frappant d'aplomb le glacier, s'éteignaient sur le blanc mat des couches de neige, ou étincelaient en gerbes de diamant sur les pointes de glace.

A ce spectacle, Riégo leva vivement les mains au ciel, et s'écria avec ardeur : — Oh! la neige! les montagnes! Puis, se tournant vers son frère :

— Si Janote a raison, l'ours doit être dans ce bois de sapins, à gauche; pour y arriver, il faut gravir la Maledetta, et ses larges crevasses ont englouti bien des montagnards... Tu as les crampons et la corde?

— Oui, mon frère.

— Apprête-les!

Stephano obéit : ils prirent une corde longue de huit pieds, et, la nouant autour de leurs reins, s'attachèrent l'un à l'autre de façon que, si l'un d'eux glissait, il fût retenu par la corde, et que son compagnon pût l'arrêter : ensuite ils bouclèrent à leurs pieds et à leurs mains les crampons de fer, et leur ascension commença. Ils gravissaient depuis plus d'une demi-heure, et ils approchaient du terme, quand tout à coup la glace céda sous les pieds de Stephano : il jeta un grand cri et disparut dans une crevasse! Entraîné par le poids, le pré-

tre, qui marchait le premier, glissa rapidement jusqu'au bord du gouffre... il allait être englouti lui-même; mais, ramassant toute sa vigueur, il enfonça les crampons si avant, qu'il s'arrêta tout court. Dégager une de ses mains, tourner la corde autour de son bras pour la raccourcir, fut l'affaire d'un instant; il tira vigoureusement Stephano à lui; bientôt les doigts du jeune homme s'accrochent au bord du trou; le prêtre redouble d'efforts, Stephano se hisse jusqu'à la poitrine........ Courage! courage! lui crie Riégo, et tous ses muscles se tendent pour un dernier coup de vigueur; Stephano s'appuie fortement sur le coude, il s'enlève et vient tomber à moitié évanoui sur la couche de glace. Quelques gouttes d'eau-de-vie le ranimèrent bientôt; le prêtre lui soutenait la tête, et des larmes tombaient le long de ses joues. Cependant, dès que le jeune homme fut revenu à lui :

— Allons, Stephano, partons, lui dit-il.

— Oui, mon frère.

Ces mots furent prononcés par le jeune homme d'une voix faible et incertaine; en quelques minutes, figure, accent, démarche, tout avait changé en lui. Stephano ayant perdu ses parens presque au berceau, c'était Riégo qui l'avait élevé; c'était Riégo qui l'avait amené en France, et qui plus tard lui avait acheté une ferme; Riégo était son père autant que son frère; de plus, cette profession de prêtre, ce caractère énergique et cette physionomie austère redoublaient le respect un peu craintif de Stephano; le jeune homme avait sur son visage l'immobilité silencieuse de l'obéissance, comme Riégo celle du commandement; mais depuis sa chute un trouble inconnu bouleversait sa

physionomie; sur sa figure se succédaient une foule de sentimens divers; il pâlissait, il frissonnait, il venait d'apprendre la peur en voyant la mort de si près... Ce n'était plus un homme.

L'ours ne se trouvant pas près de la Maledetta, les deux chasseurs entrèrent dans les Pyrénées espagnoles par le port de la Picada. Quel spectacle! devant eux, et formant le fond du tableau, toutes les cimes des Pyrénées espagnoles étagées à mille hauteurs diverses, peintes de mille couleurs selon leur éloignement, les premières vertes, les secondes brunes, puis bleues, puis violacées et toutes parsemées de bouquets de neige, comme d'autant de roses blanches tombées du ciel : à droite et à gauche, pour encadrer ce tableau de montagnes, deux énormes rochers d'une hauteur immense, noirs et brillans comme une armure brunie, et enfin sur un de ces deux rochers, tout en haut, debout, le pied sur l'extrémité du pic, un pasteur catalan posé là en gardien de la frontière. Quand il aperçut les deux chasseurs, il croisa fièrement les bras, et cet homme svelte et musculeux se détachait d'une façon toute pittoresque sur le fond d'azur du ciel.

A peine avaient-ils fait quelques pas en Espagne, que Riégo s'arrêta tout court, et, sans se retourner, fit signe de la main à son frère de s'arrêter aussi : Stephano obéit; Riégo prêta l'oreille, l'appliqua contre terre, et il entendit un bruit sourd comme un hurlement.

— C'est l'ours! dit-il tout bas à Stephano, nous le verrons du haut de cette plate-forme, suis-moi.

Ils gravissent sur la plate-forme par un sentier presque impraticable; à droite et à gauche, elle

était bornée par un précipice sans fond ; à l'extrémité, en face des chasseurs, se trouvait un second sentier qui conduisait à une cime voisine ; au bout de quelques instans, le prêtre aperçut un ours énorme qui descendait le long du lit desséché d'un torrent. — Le voilà! le voilà! dit-il; Stephano, arme ton fusil, il va déboucher à l'angle du chemin... quand il y sera, vois-tu, là-bas, près de ce sapin, tire-le à l'épaule; si tu le manques, moi, je le... Il s'interrompit en voyant venir l'ours.

— A toi, Stephano! — Stephano tira, mais, soit qu'il fût trop loin, soit que sa main tremblât, les balles allèrent frapper le rocher, et en firent voler les éclats sur l'ours. A ce bruit, l'animal se retourna du côté des chasseurs, et marcha vivement vers eux : il était à vingt pas ; heureusement la route se déroulait au milieu des rochers et allongeait la distance par ses replis sinueux. Riégo arme son fusil, le coup part ; mais l'animal s'étant par hasard jeté de côté, deux des balles passent au-dessus de lui, et la troisième seule lui laboure le flanc. Son sang jaillit sur la pierre : il pousse un cri effroyable et se précipite vers la plate-forme.

— Des balles! s'écrie M. Riégo sans se retourner et regardant toujours l'ours arrêté dans sa course par des quartiers de roc et des sapins renversés.— Stephano gardait le silence.

— Des balles! te dis-je, dans trois minutes il sera ici.

— Nous sommes perdus! dit Stephano, je n'ai plus de balles!

— Plus de balles?

— Non : le carnier est tombé dans la crevasse de la Maledetta.

On entendait les grognemens de l'ours qui se rapprochaient.

— Tombé dans la Maledetta! Miséricorde!

— Fuyons! fuyons! crie Stephano.

— Fuir! par où? comment? Nous jeter dans le sentier qui est devant, c'est courir vers l'ours! reprendre le chemin qui nous a conduits ici? Impossible! il est impraticable pour descendre, et l'ours nous atteindrait en vingt secondes.

— Oh! sainte Vierge! murmura le jeune homme en tombant à genoux.

L'ours disparaissait et reparaissait sans cesse au milieu des détours du chemin... il avançait à grands pas.

— Allons, pas de lâcheté, frère, dit le prêtre avec sa voix ferme et parlant très-vite; tout n'est pas encore perdu: il reste un moyen terrible dont nos montagnards se servent quelquefois. Montre-moi ton couteau: bien... il est long et épais comme le mien... Ecoute: dans une minute l'ours sera sur cette plate-forme...

On entendait les branches de sapin qui craquaient sous ses pas.

— Dès qu'il y sera monté, je marcherai droit à lui, les bras ouverts: il s'avancera sur moi, je le recevrai et je le tiendrai embrassé. Toi, alors, tu accourras, et tu lui enfonceras ton couteau dans le flanc gauche jusqu'à ce qu'il tombe.

— Oui, frère.

— Surtout, pas de main vacillante, et frappe ferme!

— Oui, frère.

— Oh! messieurs les ours me connaissent; et celui-ci, fût-il terrible comme un lion, il faudra qu'il serre bien fort avant de m'étouffer.

Riégo semblait presque heureux ; Stephano avait le visage défait.

L'ours paraît.

— A l'œuvre ! à l'œuvre ! dit le prêtre ; tu entends bien, Stephano, entre les côtes, à gauche.

L'ours est sur la plate-forme ; son sang dégoutte sur la pierre : il s'élance, Riégo ouvre les bras ; l'animal, se dressant sur ses pieds, se jette sur lui pour l'étouffer : la lutte commence.

— Frère ! frère ! à moi !

Et la voix de Riégo résonnait comme le tonnerre. Mais Stephano, éperdu, les jambes incertaines, un nuage sur les yeux, ne pouvait ni avancer ni faire un mouvement : la peur l'avait saisi.

— A moi ! frère, à moi ! et la voix de Riégo s'affaiblissait.

L'ours poussait des hurlemens effroyables ; on voyait sa hideuse tête sur l'épaule du prêtre ; sa gueule était ouverte, ses yeux rouges comme la flamme... ses griffes s'enfonçaient dans les reins de Riégo, et le sang ruisselait à la fois sur ses pattes énormes et sur la veste brune du chasseur.

La lutte durait depuis quelques secondes : Stephano, fou, en démence, étendait les bras et n'avançait pas.

— A moi ! frère, à moi ! et la voix s'affaiblissait toujours ; les hurlemens devenaient plus horribles.

Cependant, au dernier cri de son frère, Stephano semble enfin se réveiller ; il secoue son corps comme un homme qui prend une résolution, son couteau est dans sa main, il s'élance sur l'ours et le frappe au flanc ; mais son bras hésitait, et la

lame n'enfonce point : alors saisi d'une invincible terreur, il jette son arme par terre, et se précipite hors de la plate-forme par le petit sentier.

— Frère ! frère ! murmurait Riégo d'une voix étouffée... Rien n'arrête Stephano, le prêtre se voit seul ! il veut tirer son couteau ; serré contre l'ours, il ne le peut. Alors de désespoir, ramassant un reste de vigueur, il pousse l'animal jusqu'au bord du précipice, fait un mouvement, l'ours tombe, et ils roulent tous deux dans l'abîme. Pendant les derniers instans de cette lutte, on entendait au-dessus de la plate-forme une voix qui criait : Courage ! courage ! et un homme descendait rapidement vers le lieu du combat. Il arriva hors d'haleine, couvert de sueur..... il arriva trop tard !.....

....

Le lendemain de cette scène, il y avait fête au bourg dont M. Riégo était le curé ; on achevait de rentrer la récolte de maïs ; une file de charrettes basses, doublées de paillassons grossiers et traînées par des bœufs, s'avançait avec mille cahots sur le pavé de cailloux ; l'aiguillon en main, les métayers piquaient les bœufs et dirigeaient les charrettes vers une énorme grange dont la porte ouverte donnait sur la place : là, une hotte sur le dos, les chasseurs de la veille, redevenus paysans, recevaient la récolte et allaient la décharger dans un coin de la grange, tandis que les enfans, les jeunes filles et les mères, assises autour de cet amas, séparaient les grains en chantant de vieilles chansons, et mettaient à part tous les épis ; les épis servent aux pauvres pour se chauffer pendant l'hiver. A quatre heures, tout était fini ; M. de Falsen, le propriétaire de la grange, envoya une demi-barrique

de vin aux travailleurs, et la grange fut changée en salle de danse.

Au milieu de la joie générale, un métayer, encore jeune, assis dans un coin obscur, sur un tas de maïs, regardait danser et ne dansait pas, écoutait chanter et ne chantait pas ; il paraissait pensif et irrité : seulement, quand on parlait près de lui du courage de M. le curé et de la fête préparée pour son retour, il tournait la tête et sa physionomie prenait une expression de colère presque féroce ; puis bientôt il retombait dans ses réflexions.

La première danse ayant cessé, les jeunes filles et les jeunes gens se rapprochèrent de lui sans qu'il s'en aperçût; on fit cercle autour de l'amas de maïs où il était assis, et il fut tout à coup tiré de sa méditation par les éclats de rire qui partaient de tous côtés.

— Eh bien, Etchahon, à quoi penses-tu donc?

Il leva vivement les yeux, et, passant sa main sur son front comme un homme qui se réveille: Que me voulez-vous?

— Comment! pas une chanson, poète?

— Je ne chante pas aujourd'hui.

— Raconte-nous l'histoire des trois Souhaits.

— Demain je vous la raconterai.

— Eh bien, fais-nous des rimes sur la chasse de M. le curé, pour que nous les lui chantions à son retour.

— M. le curé! s'écria-t-il avec un accent terrible.

— Sans doute, toi qui l'aimes tant.

— Oh! oui, je l'aime! mais... mais je ne veux pas faire de rimes.

Et le poète se rassit d'un air sombre.

Ce mot poète réveille en nous des pensées d'idéalité et d'élévation qui ne conviennent nullement à Etchahon ; Etchahon n'est qu'un paysan comme il s'en rencontre souvent dans le Midi, faisant des chansons en patois sur les mariages, les baptêmes, et connu dans le pays pour son exaltation.

La danse avait recommencé depuis quelques minutes, quand tout à coup on vit le poète changer de visage ; ses lèvres s'entr'ouvrent et balbutient, il a les yeux fixés sur la porte de la grange : cette porte s'entrebâillait doucement, et Stephano, morne, le front baissé, s'avançait à pas lents : tous se précipitent sur lui avec ardeur :

— M. Riégo! M. Riégo!

Stephano ne répond pas.

— Parle donc, où est-il?

— Mort! dit Stephano d'une voix étouffée.

— Mort! comment? et toi?

— Nous étions sur le glacier de la Maledetta, il a disparu dans une crevasse.

Le désespoir se peignait sur tous les visages, quand soudain un homme s'élance et écarte les paysans : c'est Etchahon. Il marche à Stephano, lui saisit le bras, et le regardant en face : — Tu mens, s'écrie-t-il avec fureur. Les paysans se pressent autour d'eux et ouvrent avidement les yeux; Stephano anéanti baisse la tête.

— Tu mens! M. Riégo est mort; oh! bien mort! mais il n'est pas tombé dans le glacier; il a été étouffé par l'ours. Oui, dit-il en s'adressant aux spectateurs de cette scène, M. Riégo a lutté avec l'ours corps à corps, et lui, son frère, il ne l'a pas défendu.

Les paysans commencent à s'indigner.

— Et il avait un couteau!

Les murmures s'élèvent.

— Et il a jeté son couteau par terre, et il s'est sauvé, sauvé!

On s'écarte de Stephano.

— J'étais à cinquante pas; je lui ai crié : Arrête, arrête; mais il avait une telle peur qu'il ne m'a pas entendu! — Connais-tu cela? dit-il à Stephano; et en même temps il tirait de sa poche un béret ensanglanté : voilà tout ce qui restait de ton frère sur la plate-forme quand j'y suis arrivé; et tu oses nous toucher! et tu oses t'asseoir sur le même banc que nous! Va-t'en, va-t'en.

A peine ces paroles prononcées, il le frappe du béret sur le visage, en répétant avec une sorte de fureur : Va-t'en!

Les paysans, animés par la colère d'Etchahon, se précipitèrent sur le jeune homme, et de toutes parts s'éleva l'anathème, va-t'en! va-t'en! — Foudroyé par cette excommunication, le malheureux s'éloignait, quand la porte s'ouvrit une seconde fois, et un homme couvert de sang parut.

Un même cri s'échappa de toutes les bouches.

— M. Riégo!

C'était en effet M. Riégo. Tous les paysans reculèrent, le prêtre arrêta Stephano, et lui dit : — Reste, mon enfant. Stephano tomba à ses genoux. Ce fut d'abord dans la foule un silence qui ressemblait presqu'à de l'effroi. Toutes les bouches étaient ouvertes et muettes; on eût dit autant de statues. Enfin, après quelques instans, Etchahon s'approcha de M. Riégo, et d'une voix tremblante :

— Est-ce que ce n'est pas vous qui avez lutté avec l'ours?

— Tu vois bien que c'est moi, répondit le prêtre avec calme ; et il lui montra ses habits sanglans.

— Est-ce que vous n'êtes pas tombé dans l'abîme ?

— Si.

— Eh bien, comment ?....

Dieu m'a protégé : à quelques pieds du bord, j'ai été accroché à ma ceinture par une pointe de rocher : l'ours avait lâché prise dans la chute, et il est tombé seul au fond du précipice. A mesure que M. Riégo parlait et que les paysans recommençaient à croire à sa vie, ils se rapprochaient de lui avec reconnaissance, comme s'ils lui eussent su bon gré d'avoir échappé au péril : Stephano baisait sa main avec sanglots. — Mon frère ! mon frère !

— Pourquoi donc ces clameurs quand je suis entré ? dit le prêtre d'un ton sévère ; pourquoi chassiez-vous cet enfant ?

— Pourquoi ? s'écria Etchahon ; est-ce que ce lâche.....

— Cet enfant n'est pas un lâche, reprit gravement Riégo : il a eu peur..... il a eu peur, parce que, quelques secondes auparavant, il avait failli mourir ! Qui de vous oserait dire qu'à sa place il eût agi autrement, et qui oserait le chasser, quand moi je lui pardonne et que je l'embrasse ?

Le prêtre regardait Etchahon, et pressait dans ses bras son jeune frère, qui s'y cachait. Ce peu de paroles dites simplement et avec calme fit tomber soudain tous les murmures d'indignation. M. Riégo ajouta : — Etchahon, viens ici.

Etchahon s'approcha.

— Donne la main à Stephano.

Etchahon hésitait.

— Donne la main à Stephano. Etchahon obéit : aussitôt tous s'approchèrent du malheureux jeune homme, et des paroles d'indulgence l'entourèrent : qui eût vu ce spectacle, eût été frappé du singulier empire de ce prêtre qui parlait si bas. — Allons, que la danse recommence ; et toi, poète, dit-il à Etchahon en souriant, tu nous feras quelques chansons sur la mort de l'ours. Il sortit avec Stephano.

Après un instant de silence, mon hôte reprit :

— Mon récit est achevé ! Eh bien ! ai-je gagné ma gageure ? Ce trait n'est-il pas nouveau par quelque endroit, et ne m'a-t-il pas été rappelé par le premier habitant du village que m'a présenté le hasard ?

— Le hasard ! mon vieil ami, le hasard ! permettez-moi de n'y pas croire tout à fait. Vous saviez peut-être que Stephano viendrait ce matin vous payer vos vingt écus, ce qui diminuerait singulièrement la part du hasard, et par conséquent la force de ce système, qu'il suffit de se baisser pour trouver des perles, même dans le ruisseau d'un village.

— Ah ! ah ! reprit mon hôte, vous m'accusez de jouer avec des cartes préparées, et de retourner le roi à coup sûr. Eh bien ! du moins vous croirez peut-être à ma bonne foi de joueur quand ce sera vous qui tiendrez le jeu. Écoutez, il n'y a pas de plus misérable village que celui-ci. De quoi se compose-t-il ? de quinze maisons dont quatorze cabanes. Or, mon cher incrédule, demain matin

vous m'indiquerez une de ces habitations, et je m'engage d'avance à vous faire un récit dont cette maison aura été le théâtre, et qui fournira matière à tout un volume.

Le lendemain, nous sortons, et j'avise à l'extrémité du village une sorte d'habitation, moitié maison et moitié cabane, qui semblait déserte.

— Allons, me dit mon narrateur, je vois que cette maison est celle que vous choisissez, toujours par suite de votre manie, et parce que les contrevents fermés lui donnent une apparence mystérieuse.

— Mon vieil ami, vous ne savez rien sur cette maison, et vous voulez m'en dégoûter.

— Allons à cette maison, répliqua-t-il pour toute réponse.

Nous nous dirigeons vers le perron. Tout en marchant, il me dit : — J'ai été charmé de vous voir choisir cette habitation, d'abord parce que vous retrouverez dans mon récit notre curé Riégo, et avec une physionomie différente; qu'Etchahon aussi y passera, et surtout parce que cette histoire nous fournira un argument en faveur d'une de mes maximes favorites, c'est que l'homme doit se défier de ses vertus comme de ses défauts : il n'y a rien de si difficile que le gouvernement d'une qualité. Virgile a dit : *Malesuada fames*, la faim est une mauvaise conseillère. Mon récit vous montrera que le plus pur, le plus céleste des sentimens humains, la pitié, peut être aussi un conseiller funeste.

Tout en causant, nous étions arrivés près de la maison.

— Mère Giboureau, dit mon ami à une vieille

femme qui égrenait du maïs devant sa porte, donnez-moi la clef de la *maison du chanteur.* (Je sus plus tard l'origine de ce nom.) Elle la lui remet, nous entrons.

Le vestibule ne recevait de jour que par la porte ; il était carrelé avec de grands carreaux d'une pierre du pays, blanchâtre, humide et mal polie ; à droite, une salle à manger, petite et froide ; à gauche, un salon carrelé aussi avec cette pierre blanchâtre ; un tapis à personnages, usé, mobile, couvrait le milieu ; pour ameublement, quelques chaises, et une table ronde en noyer : sur les murs, un papier chinois à paysages ; dans la cheminée on voyait encore les restes d'un harmonica brisé, et quelques feuilles d'un livre de musique. Nous allâmes dans le jardin : ce jardin était une vigne ; disposés autrefois en allées de berceaux, les pampres non taillés pendaient à terre comme de longues chevelures ; sur les murs de la maison s'élevaient de magnifiques et énormes rosiers de Bengale qui mêlaient leur feuillage luxuriant et leurs touffes roses à la dégradation et au silence de cette habitation. Nous montâmes ensuite dans les chambres supérieures, d'où l'on apercevait les cimes couvertes de neige des Pyrénées, et après quelques instans donnés à ce spectacle, nous revînmes dans le salon ; nous nous assîmes tous deux, et mon vieil ami prit la parole :

I.

Il y a environ vingt ans (j'étais déjà maire), un inconnu se présenta un matin chez moi, et me demanda des renseignemens sur cette habitation, en me disant qu'il voulait l'acheter. Je répondis à ses questions, et quelque temps après il vint en effet s'établir dans le village. Sa famille se composait de sa femme, de son jeune fils de douze ans et d'une servante. Comme il n'était pas né dans le pays, que même à son accent on le reconnaissait pour un habitant du Nord, qu'enfin il ne venait pas en fermier pour exploiter des terres, son arrivée mit en mouvement les douze ou quinze ruches que j'administre. Dans quel dessein, en effet, cet homme avait-il abandonné son pays pour se réfugier au fond d'un misérable village comme celui-ci. Bientôt, ma curiosité d'observateur me travail-

lant, je me dis que mon devoir de maire m'obligeait à connaître tous mes administrés, et je me rendis chez M. Bœhmel; c'est ainsi qu'il s'appelait. Il vint m'ouvrir la porte et me reçut assez mal, quoique sa première visite justifiât la mienne. Il me fit asseoir dans ce salon où nous sommes, sur cette même chaise et à cette même place où je suis; il y avait le même tapis à personnages, plus jeune de vingt années, mais déjà vieux cependant; la table ronde en noyer au milieu; sur la cheminée, une petite pendule en acajou, une pendule sans mouvement, car c'était une montre posée à la place du cadran qui disait l'heure; partout un air de gêne et presque de pauvreté. Mme Bœhmel, assise dans une embrasure de croisée, raccommodait du linge. Notre conversation ne fut ni longue ni vive: Mme Bœhmel ne leva pas les yeux de dessus son travail, et M. Bœhmel répondait à peine. J'observai attentivement sa figure; elle me frappa: c'était un homme de quarante-cinq ans environ, robuste, plutôt gros que grand, les sourcils épais, noirs, et les yeux bleus, les lèvres fortes, le visage bilieux, mais en même temps plein et coloré; ses cheveux étaient noirs sur le sommet de la tête et presque blancs sur les tempes, ce qui lui donnait un aspect singulier; enfin il y avait dans le son de sa voix je ne sais quoi de grondant et d'irrité. Après un quart d'heure, je me retirai, convaincu que M. Bœhmel avait au cœur une plaie secrète et profonde. Quoique nos relations eussent mal commencé, peu à peu elles devinrent assez fréquentes; plus je pénétrai dans la vie de cet homme, plus je vis clairement l'ulcération de son âme; et cependant, je ne sais pourquoi, cette douleur ne m'in-

spirait pas de sympathie : je sentais que ce n'était pas un désespoir de cœur, comme, par exemple, celui d'un père qui a perdu son enfant ; non, il y avait là quelque chose de la rage orgueilleuse du mauvais esprit précipité. Les infortunes dont la source est pure nous retrempent et nous font meilleurs ; il n'y a que les malheurs nés de nos passions déçues qui nous rendent durs, et M. Bœhmel traitait sa femme avec une dureté révoltante. Etait-elle donc la cause de son malheur? je ne sais, mais la brutalité de cet homme avait le caractère de la vengeance. Quant à elle, toute sa vie se résumait en un seul mot, elle tremblait. On ne pouvait pas lui parler un peu haut sans la faire tressaillir, signe certain d'une longue habitude d'oppression ; pauvre femme de quarante ans qui paraissait en avoir cinquante, faible, petite, maigre; son teint, d'un blanc de cire, faisait ressortir encore la douceur de ses yeux bruns ; elle parlait peu et bas, et semblait irriter M. Bœhmel par sa résignation, comme, dans la fable de La Fontaine, l'agneau irrite le loup.

Un attrait plus puissant encore que la compassion et la curiosité m'amenait dans cette maison : M. Bœhmel, je vous l'ai dit, était père d'un fils de dix à douze ans : ce jeune garçon avait pris de sa mère l'expression tendre et douce de ses yeux, mais avec une ardeur irritable qui rappelait M. Bœhmel ; il était assez beau ; le front large, ouvert, la bouche (le trait le plus caractéristique du visage humain) la bouche mobile et expressive, les narines grandes et se gonflant avec passion, quelque chose de vaillant enfin dans sa physionomie. M. Bœhmel semblait l'aimer profondément,

et néanmoins d'un amour bizarre, énigmatique, comme tous les sentimens de cet homme. D'ordinaire, elle est toute émue, toute voisine des larmes et en même temps toute protectrice, l'affection que nous inspire un enfant; ce sont des attendrissemens subits qui nous saisissent rien qu'à le regarder, ce sont des besoins de le prendre et de le serrer avec ardeur contre notre sein : on se sent tout petit enfant comme lui pour jouer avec lui, on se sent homme pour le protéger; délicieux mélange où l'idée austère du devoir se fond avec les divines faiblesses du cœur. Rien de semblable dans l'amour de M. Bœhmel pour Aloys : il ne l'aimait pas en père, il l'aimait en flatteur; il se soumettait à lui, il pliait devant lui. Quelques mots surpris à la dérobée me firent entrevoir la cause mystérieuse de cette étrange affection. Je compris que l'orgueil de M. Bœhmel avait été blessé mortellement, et qu'il chérissait en son fils celui qui devait le relever un jour; de là, dans cette affection paternelle, un mélange coupable de condescendance et une sorte de considération intéressée comme l'on en a pour ceux de qui l'on attend quelque chose : rien ne s'agenouille si bas que le mauvais orgueil quand il demande.

Les enfans ont un merveilleux instinct pour deviner leur ascendant sur ceux qui les entourent : Aloys sentait le sien, et s'en servait. Mais savez-vous à quoi... à quoi? à défendre sa mère! Sans cesse la guerre régnait dans cette maison, guerre cruelle, quoiqu'il n'y eût qu'un seul combattant : à peine M. Bœhmel élevait-il la voix contre sa femme, qu'Aloys accourait aussitôt et se plaçait entre eux; s'il arrivait trop tard et qu'il trouvât sa mère dans

les larmes, il s'élançait sur ses genoux, quoiqu'elle osât à peine le recevoir, la pauvre créature, et alors que de caresses! que de baisers! comme il lui écartait les mains du visage pour essuyer ses pleurs! et comme en l'embrassant il regardait son père! Ses baisers étaient une consolation pour elle, un défi pour lui: si M. Bœhmel voulait le caresser à son tour, « Je n'aime pas ceux qui font pleurer ma mère », disait-il en le repoussant; indignation enfantine, mais sérieuse, car c'était de la justice.

Une nuit, Aloys dormait depuis longtemps, lorsque tout à coup il entendit des éclats de voix trop connus de son oreille: son premier mouvement fut de se précipiter hors du lit et de courir presque nu vers la chambre de sa mère; il pousse la porte, il entre: M. Bœhmel, tremblant et la voix altérée, était en proie à un de ces accès de fureur qui le saisissaient comme certaines attaques de maladies terribles; Mme Bœhmel, la tête dans ses deux mains, tremblait et attendait. L'enfant court à son père; mais la colère de M. Bœhmel était trop violente, et il le repousse. L'enfant pleure, prie, lui baise les mains; tout est inutile, et mille paroles amères tombent sur la malheureuse femme: enfin, exaspéré par le silence même de sa victime, M. Bœhmel saisit une chaise: Aloys croit que c'est pour frapper sa mère; il s'élance vers la fenêtre, il l'ouvre, et, avec un accent qu'on ne peut rendre: « Si vous frappez ma mère, s'écrie-t-il, je me précipite du haut de cette croisée. » Debout, un pied sur le balcon, pâle, les lèvres tremblantes, c'était Pierre le Grand à douze ans, en face des assassins de la czarine. Mme Bœhmel courut à lui, car il eût exécuté sa menace; M. Bœhmel poussa un cri de ter-

reur : il n'avait saisi cette chaise que par un mouvement machinal, et n'était pas assez lâche pour user de violence envers sa femme ; mais sa colère même tomba aussitôt devant l'action hardie d'Aloys, et depuis ce jour il mit quelque frein à ses emportemens. Je ne puis vous dire combien c'était une chose touchante que de voir cet enfant de douze ans *protecteur* ; ne croyez pas qu'il y eût là rien de ridicule ; non, cela allait bien à cet adolescent si beau, à cette pauvre Mme Bœhmel, si chétive, et le rôle naturel d'un fils qui défend sa mère tirait en cette occasion une grâce inexprimable du jeune âge d'Aloys.

Enfin une autre cause encore m'attachait au fils de M. Bœhmel : je pressentais en lui un grand artiste. Vous savez avec quelle passion j'aime la musique ; c'est une de mes intimes joies de solitaire, et je soutiens même qu'on ne peut l'aimer et la sentir pleinement que dans la solitude. Aloys, à douze ans, était une des plus charmantes créations musicales que j'eusse jamais rêvées ; sa voix, d'une douceur merveilleuse et sonore comme une cloche d'argent, se prêtait, chose rare dans l'enfance, aux mélodies les plus mélancoliques et les plus passionnées ; entendait-il un air, il le reproduisait aussitôt avec la même exactitude qu'une glace réfléchit un objet, mais en même temps avec une énergie qui faisait une création individuelle de cette imitation : et pour cela, pas d'effort, pas d'étude ; ce n'était pas lui qui aimait la musique, c'était la musique qui l'aimait. J'avais un excellent piano, et le soir, dans l'été, en face de ces belles montagnes neigeuses, je lui faisais souvent chanter quelques passages de mon vieux et cher Gluck ; eh bien !

vingt fois il m'est arrivé de l'interrompre au milieu du morceau, et de lui dire avec brusquerie : — Va-t'en ! Sa voix me faisait mal. Quand je reportais mes yeux vers lui, je le trouvais tout pâle, pâle sans le savoir et plein d'un trouble dont il ignorait la cause, comme la jeune fille qui commence à aimer : alors je le contemplais ; j'étudiais avec délices ce beau regard si intelligent et si exalté ; comme ses lèvres tremblaient ! quelle charmante ignorance de soi-même ! quelle agitation juvénile ! Il m'aurait demandé volontiers : Qu'est-ce que j'ai donc ? Ah ! ce n'est pas là, me disais-je, ce n'est pas là un enfant ordinaire ! Et je courais à lui, et je l'embrassais avec une passion qui le faisait tressaillir de joie ; car, je dois le dire, au milieu de toutes ses riches qualités, il avait un défaut naturel à tous les hommes d'imagination, c'était un amour immodéré de la louange.

Le hasard vint confirmer mes prévisions sur son avenir. Je l'emmenai un matin dans la commune la plus voisine pour lui faire entendre un fort bel orgue ; il n'en avait jamais entendu. Nous entrons dans l'église, nous nous asseyons dans un coin obscur ; l'orgue commence. Après avoir savouré pendant quelques instans cette harmonie dans un recueillement religieux, je veux jouir aussi de l'impression d'Aloys : je tourne la tête vers lui : il était immobile, les yeux fermés, et les pleurs coulaient lentement le long de ses joues..... Le plaisir avait été pour lui jusqu'à la douleur.

Le temps marcha, l'enfant devint un jeune homme, et le jeune homme fut digne de l'enfant. Je commençai sérieusement son éducation musicale, je lui mis les mains sur le piano, je lui enseignai l'har-

monie et la composition : quel était le maître de nous deux ? Les hommes supérieurs savent une foule de choses qu'ils n'ont jamais apprises. Aloys n'apprenait pas les règles, il les découvrait. Doué d'une mémoire qui aurait pu se passer d'intelligence, il devinait tout, comme s'il n'eût pas eu besoin de se souvenir. Cependant, dans mon enthousiasme, vantais-je à M. Bœhmel la belle imagination de son fils ; il m'écoutait à peine, et d'un air indifférent ; puis il ajoutait avec un accent de joie cachée : — Interrogez-le sur l'économie politique, sur le calcul, et vous jugerez !

J'interrogeais mon jeune artiste.

— Eh bien ? me disait M. Bœhmel.

— Eh bien ! il est vraiment fort avancé ; ses idées sont nettes, précises.

— Ah ! je le sais ! répondait-il alors ; et sa figure si sombre s'éclaircissait ; un sourire d'espoir et d'orgueil agitait ses lèvres. La double aptitude d'Aloys pour la musique et les mathématiques ne m'étonnait pas ; presque tous les musiciens, c'est un fait constaté, calculent bien ; la science harmonique vit de combinaisons et de symétrie ainsi que les mathématiques ; elle est la science des mesures comme la géométrie, et le mot *nombre* veut dire à la fois quantité et harmonie ; mais comment expliquer la tendresse de M. Bœhmel, cette tendresse scindée en deux parties, ce père qui n'aimait pour ainsi dire que la moitié de son fils, et qui, selon moi, répudiait la plus belle des deux parts ?

Un jour, au mois de mai, je vins ici de grand matin : c'était le jour de naissance d'Aloys ; il avait dix-sept ans, et je voulais le voir. Quel est mon étonnement ! M. Bœhmel m'apprend que son fils

est parti la veille pour Paris : je questionne, on me répond à peine ; j'insiste, on se tait. Comme j'étais habitué à ce que tout fût énigme dans cette maison, et que le front presque joyeux de M. Bœhmel ne présageait pas de nouvelles funestes, je pris mon parti de ne rien savoir : plusieurs fois pourtant, et dans les premiers mois de l'absence d'Aloys, je renouvelai mes questions : je demandai où il était, ce qu'il faisait ; mais M. Bœhmel évita toujours de me répondre. Je remarquai seulement que quelque sérénité reparaissait sur ces deux visages, l'un si triste, l'autre si sombre, et de temps en temps le père me disait à voix basse : « L'enfant va bien ! l'enfant va bien ! »

Trois ans à peu près s'écoulèrent ainsi, quand, au retour d'un voyage assez long dans le Béarn, je fus tout surpris, en descendant de cheval, d'apercevoir Aloys debout sur le perron de la maison de son père. Dès qu'il me vit, au lieu de venir à moi, il rentra précipitamment ; j'accourus ici, pensant qu'il ne m'avait pas reconnu, et impatient de voir ce que trois ans passés sur cette belle imagination y auraient fait éclore : hélas ! ce n'était plus le même visage, le même jeune homme. Il était très-grandi et vieilli, oui, vieilli ; ses yeux brillaient encore, mais d'un feu plus clair et comme vitreux ; il parlait à peine, marchait avec lenteur ; adieu le charmant éclat de son adolescence ! A sa vue seule, mes yeux se mouillèrent de larmes, et j'ouvrais la bouche pour lui dire : « Mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé ? » Mais je ne sais quoi m'arrêta ; sa physionomie me fit peur. Dans quelques jours, me dis-je, il viendra à moi, et il m'ouvrira son cœur... mais il ne vint pas. Vainement lui

parlais-je des douces heures passées avec Gluck, le nom même de Gluck ne le ranimait point, et je n'entendis plus cette voix qui m'avait tant ému.

Son arrivée fit redescendre sur sa famille ce voile de deuil un moment soulevé. Jusqu'alors j'avais cru que M. Bœhmel ne pouvait pas aller plus loin en cruels emportemens et en noires humeurs; mais je vis bien alors qu'il n'y a jamais de dernier degré pour les vices humains. L'orage devint comme l'état habituel de son âme. Autrefois la vue de son fils l'apaisait ou l'arrêtait, maintenant elle l'exaspérait : plus d'affection, plus d'influence : cette colère sourde qui l'animait contre Mme Bœhmel, il la porta sur Aloys; non-seulement il ne l'aimait plus, mais, oserai-je dire une telle parole? je crois qu'il le détestait! Hier la tendresse, aujourd'hui la haine. Que s'était-il donc passé? Cette famille était destinée à m'offrir un problème perpétuel, un problème où se lisait trop clairement le mot malheur! M. Bœhmel était pauvre; il se mit à étaler sa pauvreté comme les autres la cachent : c'était de l'orgueil retourné. Un jour, un riche propriétaire des environs, nommé M. de Falsen, à qui M. Bœhmel avait rendu service sans le savoir, en faisant voter un chemin vicinal, vint pour le remercier; M. Bœhmel fit dire qu'il n'y était pas; et le soir il me raconta ce qui s'était passé, en ajoutant avec amertume : « Je suis pauvre, je ne dois pas recevoir de riches. »

Sur ces entrefaites, des affaires impérieuses m'entraînèrent bien loin de ma chère solitude, en Angleterre : au moment de partir pour plus d'une année peut-être, je sentis que mon affection pour Aloys n'était pas éteinte, quoiqu'il semblât l'avoir

oubliée : vous saurez plus tard combien l'on cesse difficilement d'aimer ceux que l'on a aimés dans leur enfance. La veille donc de ce jour qui me semblait douloureux, je lui écrivis quelques lignes, et je lui envoyai, comme un souvenir du passé et un lien pour l'avenir, le piano sur lequel je l'accompagnais en le faisant chanter. Le lendemain matin il accourut chez moi, et se jeta dans mes bras en fondant en larmes. Je crois qu'il était venu pour me confier tout ce qu'il avait dans le cœur ; mais on m'attendait, il fallut partir, et je m'éloignai sans rien savoir sur ces trois destinées si malheureuses et si mystérieuses.

Au bout de quatre ans, je revins ; la famille Bœhmel n'était plus dans le pays : pendant mon absence s'étaient passés les événemens que je vais vous dire, et qui vous expliqueront le secret de leurs malheurs, en vous en apprenant l'issue.

II.

Après mon départ, la solitude où s'était enfermé M. Bœhmel devint plus profonde chaque jour : il affectait de ne parler qu'aux paysans, s'habillait comme eux, et répétait sans cesse qu'il n'était qu'un paysan lui-même ; il avait la vanité de la blouse. M. de Falsen renouvela en vain ses prévenances ; le sanglier (tel était le nom de M. Bœhmel dans le village) y répondit par d'âpres refus. Un hasard les rapprocha enfin. M. Bœhmel, s'étant blessé à la chasse, fut transporté chez M. de Falsen, et y reçut des secours empressés. Il fallut bien qu'il se résignât à la reconnaissance. La bonhomie cordiale et campagnarde de M. de Falsen acheva de le vaincre, des relations s'établirent entre les deux familles, et bientôt il fut convenu que M. Bœhmel irait dîner chez son nouvel ami chaque premier dimanche du mois. Un dimanche donc, au milieu de l'automne,

4.

il partit d'ici, sombre comme de coutume, avec sa femme et Aloys revenu depuis peu de temps. La journée s'écoula calme et vide, ainsi que les autres : aucun événement remarquable ne la signala : M. Bœhmel s'était éloigné le matin sans un pressentiment, il revint le soir sans une espérance : pourtant toute sa destinée était changée. Que de fois le germe des révolutions de notre vie est caché dans une circonstance qui passe inaperçue !

Pendant que la famille Bœhmel se dirige vers l'habitation de M. de Falsen, nous allons la devancer : entrons dans le jardin, il s'y passe une scène à laquelle il nous faut assister.

A l'angle du château, et formant comme une aile à part, se trouvait une petite tourelle inhabitée ; toutes les fenêtres étaient envahies par le lierre, sauf une seule au rez-de-chaussée, à travers laquelle on distinguait de petites fioles rangées symétriquement comme chez un pharmacien.

A dix heures environ, une jeune fille ouvrit cette fenêtre, alla ensuite s'asseoir près d'une table placée au milieu de la chambre, prit de petites balances en argent, et se mit à peser du sulfate de quinine, qu'elle serrait par doses de deux grains dans de minces papiers blancs. Son visage était charmant comme son âge, elle avait dix-huit ans : c'était Mlle Edith de Falsen.

Chaque dimanche matin l'amenait dans cette salle basse, où elle distribuait aux paysans du quinine, du vin vieux ; elle leur servait même de sœur de charité. Oui, ces offices rebutans dont les pieuses filles des Hôtels-Dieu entourent les pauvres, Edith, belle, riche, jeune, les prodiguait à tous les paysans. Les secours, les consolations, les dons d'ar-

gent sont des bienfaits faciles qui contentent nos cœurs sans rien coûter à la délicatesse de nos habitudes; mais Edith faisait une aumône plus pénible, l'aumône de ses soins : c'était la Notre-Dame-de-Bon-Secours du pays.

La porte de la salle basse s'ouvrit, et une femme entra avec un enfant.

— Ah! c'est toi, ma bonne Jacqueline, lui dit Edith, sans cesser de faire ses paquets de quinine; que me veux-tu?

— Mam'selle Edith, sauf votre respect, c'est mon petit dernier que je vous amène pour que vous le vacciniez.

— Bien volontiers, Jacqueline.

Tout en découvrant le bras de l'enfant, Jacqueline reprit d'un air un peu honteux :

— Oh! mam'selle, si j'osais vous demander encore quelque chose!

— Qu'est-ce que c'est?... Tiens le bras de ton enfant.

— Vous saurez, mam'selle, que je marie notre aînée demain.

— Ah! tant mieux!.... Eh bien?

— Eh bien! mam'selle, je travaille à la vigne pour votre père, et je voudrais bien être payée aujourd'hui, parce que cet argent-là serait la dot de ma fille.

— Je vais te payer, ma bonne Jacqueline; combien te doit-on?

— Sept francs cinq sous.

— Sept francs, la dot de ta fille!

— Oui, mam'selle.

— Pauvre Jacqueline!... Allons, je double la dot.

A ce moment se présenta une vieille femme bien

proprement mise, un fichu à carreaux rouges croisé sur la poitrine, un bonnet blanc sur la tête, marchant à petits pas, et faisant sa révérence en place et sur elle-même.

— Bonjour, mère Giboureau. Etes-vous mieux aujourd'hui? Le nouveau maire vous fera-t-il donner un pain par la commune?

— Oh! mam'selle, reprit la mère Giboureau en pleurant (les vieilles femmes pauvres ont les larmes si près des yeux!), je puis bien dire que le jour où M. de Falsen n'a plus été maire, j'ai perdu la rosette de mon bonnet. Le nouveau ne s'occupe guère des pauvres gens.

— Voyons, que voulez-vous que je vous donne? Un pain ou un pot au feu par semaine?

— Si c'était vot' plaisir, mam'selle, j'aime mieux un peu de tabac, parce que du pain, on en a toujours, et le tabac, c'est ma consolation. La nuit je ne dors pas du tout: alors, quand je suis là dans mon lit, je me retourne d'un côté, je prie le bon Dieu, et puis je prends une petite prise; au bout d'un quart d'heure, je me retourne de l'autre, je prie le bon Dieu, et je prends encore une petite prise, et la nuit se passe comme ça.

— Et pendant le jour, que faites-vous?

— Le jour je me promène, et je prie les saints et les saintes pour les bonnes âmes qui ont pitié d'une pauvre malheureuse comme moi, Notre-Dame-de-Thérèse surtout, qui est très-invoquée, et qui fait des miracles sur les boiteux, les aveugles et les estropiés;... je ne dis pas cela pour vous, mam'selle Edith.

— Je le crois, mère Giboureau, je le crois, répondit la jeune fille en riant.

La porte s'ouvrit de nouveau, et un homme de quarante-cinq ans entra ; ses vêtemens ni sa figure n'indiquaient la misère, je dis sa figure, car les indigens ont un visage qui n'appartient qu'à l'indigence. C'était un des métayers de M. de Falsen ; le visage pâle, le front enveloppé de bandages, il paraissait beaucoup souffrir.

— Est-ce que votre tête n'est pas guérie, père Janine? lui dit Edith avec intérêt.

— Oh ! notre demoiselle, ce pieu sur lequel je suis tombé était si aigu !

— Le médecin va vous voir tous les jours, n'est-ce pas ?

— Oui, mam'selle Edith, je vous en remercie; mais il me tue en me pansant. Le matin, lorsque je me réveille, et que je songe qu'il va venir dans deux heures, le frisson me prend, tant il me fait souffrir; avant-hier j'ai cru qu'il m'emporterait l'œil quand il a levé mon bandage. Alors je me suis rappelé que c'est vous, mam'selle Edith, qui m'avez pansé le jour où je suis tombé; vous ne m'avez pas fait de mal, vous, et si c'était un effet de votre bonté, je voudrais bien que ce fût encore vous.

— Je vais essayer, père Janine, répondit-elle. Aussitôt, avec une légèreté et une délicatesse qui ne se trouvent que sous les doigts des femmes bonnes, elle lui enleva tous les bandages qui enveloppaient sa tête. La blessure était vraiment profonde et pénible à voir : aucune expression de répugnance ne se peignit sur la figure d'Edith; elle ne songeait qu'à la souffrance de ce malheureux.

Elle bassina doucement la blessure, détacha les bandes serrées sur le front, et tout cela avec une

grâce charmante de mouvemens, sans souiller d'aucune tache de sang sa robe blanche, ni même ses doigts; puis, l'appareil étant posé :

— Voilà qui est fait, père Janine, dit-elle au fermier avec une sorte de gaîté pour lui donner du courage.

Le pauvre homme lui baisa la main et ajouta :

— Mam'selle Edith, c'est la première fois depuis huit jours que je n'ai pas envie de mourir à neuf heures du matin.

D'autres paysans vinrent : la jeune fille leur distribua des secours à tous, ne remplissant pas le rôle de bienfaitrice avec solennité, ni même gravement, mais plutôt rieuse, folâtre, et se plaisant à leur faire répéter leurs mots étranges.

J'ai oublié de dire qu'il y avait deux fenêtres dans cette petite pièce : l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Edith regardait la croisée du couchant; soudain elle vit sur le parquet se former et s'arrêter deux ombres; elle se retourna ; c'étaient le curé Riégo et Etchahon qui étaient accoudés sur le rebord extérieur de la fenêtre, et qui avaient les yeux fixés sur elle.

— Toujours la bonne dame des malades, lui dit le prêtre.

— Vous voulez dire leur pharmacienne, reprit Edith en riant; le fait est que si jamais nous perdons notre fortune, il me restera une dot, mon fonds de petites bouteilles.

— Enfant, vous riez toujours, lui dit le prêtre.

— Que voulez-vous, monsieur Riégo, je suis heureuse! Regardez cette maison, est-ce qu'on ne voit pas que tout le monde y est plein de bonheur?

M. Riégo la contempla avec affection et un peu

de mélancolie. — Ne dites pas cela, mon enfant; quand je vous entends ainsi parler de votre joie, j'ai peur.

— Et ma bonne étoile, mon ami? — En attendant que je sois malheureuse, vous seriez bien bon de venir dîner avec nous aujourd'hui..... et toi aussi, Etchahon : ton ami, M. Aloys Bœhmel, y sera.

— Quel est ce M. Aloys? demanda Riégo.

— C'est le fils d'un propriétaire des environs qui est en relations avec mon père.

— Je ne l'ai jamais vu chez vous.

— Je crois que vous avez déjà dîné une fois avec lui. C'est un très-jeune homme, assez grand, et qui ne parle jamais.

— Je ne me le rappelle pas.

— Si! l'air souffrant et sombre; quelque chose de singulier dans le regard; les yeux brillans comme quelqu'un qui relève de maladie; vous m'avez même parlé un jour de sa figure, qui vous avait frappé par son expression extraordinaire.

— Ah! oui! un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'une taille élevée, qui a les cheveux noirs, les yeux très-grands, le nez long, dont la première jeunesse annonçait une admirable imagination musicale, et que le maire de Barcus appelait toujours l'enfant de génie.

— Lui-même.

— Je me le rappelle en effet. Le voyez-vous souvent?

— Non, il est venu chez mon père deux ou trois fois, et je ne lui ai jamais parlé; mais j'ai remarqué sa physionomie. Etchahon, toi qui le connais,

car tu étais son camarade de chasse autrefois, sais-tu pourquoi il est triste?

— Il n'a jamais voulu me le dire, répondit le montagnard.

A ce moment un domestique vint avertir Edith que M. et Mme Bœhmel étaient arrivés.

Elle se leva. — Vous viendrez, n'est-ce pas? dit-elle à Riégo et à Etchahon.

— Sans doute vous ne dînez pas plus tard que de coutume? répondit le prêtre.

— Non, à une heure.

— A une heure.

III.

Une partie des convives de M. de Falsen était réunie dans le salon : Etchahon avait son costume de paysan, le béret bleu, les culottes de velours et la ceinture rouge ; c'était son droit comme fils de la nourrice d'Edith. Le prêtre, assis au fond du salon, observa que le jeune Aloys était tout seul à l'écart, et que sa figure portait une expression de tristesse profonde. Dans une réunion, le plus sûr moyen de distinction, c'est le silence : rien n'irrite la curiosité comme un homme qui se tait ; il semble qu'il ait toujours de grandes choses à dire, et, par cette singulière loi d'attraction qui fait un aimant du dédain, le cercle se rapprocha peu à peu d'Aloys, pour l'entraîner dans la causerie générale ; mais à ce moment Edith entra, et l'on se dirigea vers la salle à manger. Nous ne parlons pas de

M. de Falsen, parce que M. de Falsen n'était rien que le père de sa fille.

Le repas terminé, tout le monde se dispersa : M. Riégo alla visiter un malade ; Aloys descendit au jardin ; Etchahon, en attendant l'heure des vêpres, s'installa dans une petite pièce basse au-dessous du salon, et chanta des psaumes à haute voix : c'était sa coutume.

— Voulez-vous jouer un piquet à trois ? dit M. de Falsen à Mme Bœhmel.

— Volontiers, répondit Mme Bœhmel, après avoir interrogé son mari du regard.

Ils s'assirent tous trois au fond du salon, et quant à Edith, plaçant sa table de travail près de la fenêtre ouverte, elle se mit à copier de la musique. La soirée était admirable ; par un de ces caprices de température si fréquens dans le voisinage des montagnes, après la tombée des premières neiges, étaient venus quelques jours d'été égarés dans l'automne. Les fleurs, échauffées par les rayons du soleil, répandaient de plus doux parfums ; il y avait entre autres un jasmin et un rosier plantés au pied du mur, qui, croissant entremêlés, avaient poussé une branche plus hardie jusqu'à la fenêtre du premier étage, et présentaient à la jeune fille une touffe de roses et de jasmin, comme un bouquet soutenu par une main invisible : Edith respirait les fleurs, regardait de temps en temps le soleil descendant vers la montagne, et se laissait bercer à la voix sonore d'Etchahon, qui chantait toujours dans la salle basse située au-dessous. Tout à coup les chants d'Etchahon cessèrent ; puis ce fut un bruit plus sourd et plus confus, comme celui de deux voix qui se répondent ; le rez-de-

chaussée était très-bas, la fenêtre était ouverte, le vent apportait les paroles jusqu'à Edith, et elle distingua très-nettement l'organe du fils de M. Bœhmel. Rester à sa place et entendre? c'était peut-être surprendre un secret. S'éloigner? la soirée était si belle! Edith s'isola dans son travail; mais son nom ayant plusieurs fois frappé son oreille, involontairement elle poussa la table plus près de la fenêtre, et, comme le son monte toujours, sans se pencher, presque sans écouter, elle entendit jusqu'au moindre mot de ce que disaient les deux jeunes gens.

— Pourquoi donc n'allez-vous pas au salon, monsieur Aloys?

— Parce que mon père, ma mère et M. de Falsen jouent, que Mlle de Falsen est seule, et qu'il faudrait lui parler.

— Eh bien?

— Eh bien, je ne veux pas lui parler, parce que je la hais!

A ce mot, Edith laissa tomber sa plume; son étonnement était de la stupéfaction. Edith bienfaisante, belle, riche, avait toujours été adorée : elle aurait pu croire que l'âme humaine n'était faite que pour aimer, en voyant le sourire de bienvenue qui accueillait toujours son arrivée. Je la hais! ce mot était tout un monde nouveau pour elle : quelqu'un la haïssait, elle!... qu'avait-elle donc fait?

— Vous haïssez Mlle Edith? s'écria le paysan... Dieu vivant! et pourquoi cela?

— Je la hais, parce qu'elle se raille de moi, répondit Aloys avec un accent de profonde amertume : regarde-moi, mon pauvre Etchahon, et

dis-toi que tu as vu un des hommes les plus malheureux de cette terre.

— Ah!... fit Etchahon avec le sourire narquois d'un paysan.

— Que veux-tu dire ? Tu crois que je hais Mlle Edith parce que je l'aime? Détrompe-toi, ce ne sont pas des malheurs d'amour que les miens ; pour ceux-là je ne pleurerais point.

La véritable douleur a un accent qui ne s'imite pas; Etchahon, tout ému du ton et de la physionomie d'Aloys, se rapprocha de lui.

— Qu'est-ce que Dieu vous a donc fait?

— Je vais te le dire, s'écria le jeune homme, car j'étouffe; et à qui parlerais-je, si ce n'est à toi, mon compagnon de jeunesse?

— Dites, reprit Etchahon presque effrayé; — oui, effrayé; on a comme peur d'apprendre un secret douloureux.

Edith écoutait.

— Etchahon, n'as-tu pas été étonné de me voir revenir dans nos montagnes, il y a trois mois?

— Oui, car vous étiez parti pour de longues années.

— Et sais-tu pourquoi j'ai quitté Paris si promptement?

— Les médecins vous ont ordonné de venir respirer notre air des Pyrénées après une longue maladie.

— Et sais-tu quelle était cette maladie?

— Non.

— Etchahon, ne t'éloigne pas de moi quand je vais te l'apprendre, c'est que j'ai été fou!

— Fou!... et le paysan recula malgré lui.

— Tu vois bien que tu me fuis aussi.

— Comment donc peut-on devenir fou? reprit Etchahon avec un acent de terreur et d'étonnement superstitieux.

— J'aurais demandé cela comme toi, il y a quatre ans, avant d'avoir quitté nos montagnes, et tu ne me le demanderais plus si tu avais demeuré à Paris pendant un an. Marcher dans des rues, s'agiter parmi huit cent mille personnes, voir tout le monde qui court, et courir soi-même, emporté par je ne sais quelle fièvre! Au lieu de nos cimes, des toits; au lieu du silence, un bruit confus et qui donne le vertige comme celui que l'on entend au fond de l'eau; l'air même que l'on respire a quelque chose qui vous exalte et vous enivre; la folie, Etchahon, est la Maledetta des grandes villes; ses terribles abîmes engloutissent ceux qui ont plus d'audace et veulent monter plus haut que les autres! Eh bien! je suis tombé!

Etchahon le regardait avec stupeur, écoutant sans bien comprendre.

— Mon pauvre montagnard, reprit Aloys, tu ne sais pas ce que c'est que d'être fou! Te souviens-tu qu'un jour, dans nos courses de montagnes, nous avons rencontré un crétin sur la place d'un village? Ce misérable dansait tout nu : il riait et pleurait à la fois, et ne riait ni ne pleurait comme les autres; les petits enfans tournaient autour de lui en lui jetant des pierres et en le bafouant; voilà l'image de la folie : c'est souffrir d'atroces douleurs qui font rire ceux qui les voient!

— Dites-vous vrai? reprit le paysan stupéfait.

— Si je dis vrai!... souvent dans ma démence, par une douloureuse contradiction, mes paroles étaient insensées, et pourtant je comprenais tout

ce qui se passait autour de moi; j'assistais à ma propre folie, ma conscience survivait à ma raison! Eh bien, que faisaient, que disaient les hommes qui m'entouraient? Ils s'amusaient de moi comme d'un spectacle; oui, ils s'en amusaient, sans se douter que le fou les comprît! le fou!... Voilà le nom affreux dont les hommes me saluèrent quand je reparus parmi eux! J'accourais le cœur ouvert, plein du besoin d'aimer et d'être aimé, je m'attendais à ce sourire de bienveillance et de surprise qui accueille celui qui revient à la vie; mais, grâce à la cruauté du monde, quand la démence est morte comme maladie, elle vit encore comme tache : avoir souffert de la poitrine, s'être brisé un bras, c'est un malheur, et l'on vous plaint; mais avoir perdu ce qu'il y a de plus précieux en ce monde, la pensée, c'est pis qu'une honte, c'est un ridicule, et l'on vous raille!

Etchahon fit un geste pour l'interrompre.

— Ne me dis pas que je me trompe; j'ai vu, Etchahon, j'ai vu et j'ai entendu. — Un jour, écoute bien, un jour, dans un cercle, une femme qui ne me connaissait pas raconta devant moi un de mes traits de folie; eh bien! elle défraya toute la soirée à elle seule, tant son récit fut plaisant, tant il excita d'hilarité! Ah! pendant que cette femme parlait, il me prit des désirs affreux de saisir un couteau et de me tuer au milieu de ce cercle, pour leur arracher au moins un cri d'horreur, à celles que je faisais tant rire!

— *Pauvre de vous!* dit tout bas le paysan.

— Attends encore : Je me sauvai dans ces montagnes, espérant y trouver un refuge contre le monde; mais, il y a quinze jours, j'ai vu Mlle Edith

m'indiquer du regard à une autre femme et rire avec elle ; c'était de moi, j'en suis certain, c'était de moi ! Mon père se sera hâté de lui apprendre mes actes insensés ; c'était de moi ! Ce dernier coup m'a tué : depuis ce jour, toutes mes souffrances ont pris je ne sais quelle âcreté qui me consume : il n'y a donc pas un coin, pas un trou obscur, où le pauvre misérable puisse se cacher !.... Oh ! je hais Mlle Edith !

Edith, qui était restée immobile pendant ce récit, passa sa main sur ses yeux, et une larme tomba sur son papier.

— Qu'a donc Mlle Edith ? — dit à M. de Falsen Mme Bœhmel, qui vit la jeune fille se couvrir le visage, — elle semble triste.

— Laissez-la, dit le père tout bas, elle pense à sa mère.

Etchahon, pour qui chacune de ces idées était nouvelle, avait laissé passer toute cette douleur sans songer à en interrompre le cours ; et bientôt Edith entendit de nouveau la voix altérée d'Aloys.

— Oh ! reprit-il avec impétuosité, ne sachant plus s'il s'adressait à un paysan, mais parlant parce qu'il avait besoin de parler, parce que son cœur était plein et débordait ; oh ! qu'on appelle mon désespoir de la faiblesse, qu'on dise qu'il est indigne d'un cœur viril de tant souffrir de l'injuste dédain des hommes : que m'importe ! faiblesse ou orgueil, je souffre et je meurs ! Ce mépris m'exaspère comme une iniquité et me navre comme une ingratitude ! Et puis, faut-il tout dire ? ce n'est rien encore que le mépris des autres : mais pour comble de rage et de douleur, ce mépris, je le partage ! Ils ont raison, je suis un être dégradé, oui, Et-

chahon, dégradé! Tu te rappelles nos chasses de huit jours à travers les neiges, et nos nuits passées sur la terre dans la montagne? Comme j'étais énergique et vivant! A Biaritz, où allions-nous nous baigner? Toujours dans la pleine mer, et nous lui rendions grâces quand elle était orageuse. La fatigue était un plaisir pour moi, le danger un attrait: je ne montais que des chevaux ombrageux, et quelles délices de me lancer contre le vent dans nos grandes tempêtes des Pyrénées, poitrine nue, bouche et narines ouvertes, épuisant mon cheval et m'enivrant d'air! Maintenant, Etchahon, maintenant une marche de quelques minutes me fait trembler comme si j'avais soixante ans! Cette affreuse maladie est descendue lentement de mon cerveau sur tout le reste de mon corps, et l'a glacé. Regarde mes joues, comme elles sont creuses! regarde mes bras, comme ils sont maigres! regarde mes tempes, comme elles sont dégarnies de cheveux! Tu pleures, mon pauvre Etchahon, je te fais pitié.... Eh bien! s'écria-t-il tout à coup avec désespoir, ce n'est rien que cela; l'âme! l'âme! voilà où est la plaie. Tu crois que c'est un jeune homme généreux et ardent qui te parle? détrompe-toi; c'est un vieillard égoïste, dont le cœur est flétri. L'Aloys d'autrefois s'enflammait pour toutes les grandes choses: il adorait la liberté, l'héroïsme, le dévouement; moi, je ne sens plus rien, je ne me soucie de rien;... je ne sais pas si j'aime encore ma mère! L'enthousiasme? éteint; l'imagination? morte; la musique? la musique elle-même, ma seconde âme, elle m'a abandonné. Où êtes-vous, charmantes mélodies qui traversiez ma pensée? Idées fécondes, vie de l'intelligence, ima-

gination, travail créateur, où êtes-vous? où êtes-vous?

Le jeune homme s'arrêta; puis, après un moment de silence, il reprit d'une voix sombre et solennelle :

— Mon Dieu! que vous ai-je donc fait? Se survivre à soi-même! et quand on voit ses compagnons prodiguer la vie comme des millionnaires, calculer, soi, chaque dépense de forces ainsi qu'un misérable mendiant! On m'a défendu de travailler, cela me ferait mal! On m'a défendu de sentir, on m'a défendu d'aimer, cela me ferait mal! J'ai vingt ans, et je suis à la fin de tout. En attendant, je vis, c'est-à-dire que je mange, que je bois et que je dors...... et cela durera tant qu'il plaira à Dieu.

Edith avait à peine pu distinguer les derniers mots : le jeu étant fini, elle se leva, et, pâle, la figure altérée, descendit dans le jardin avec son père et M. et Mme Bœhmel. Pendant qu'ils marchaient seuls, elle regardait avec attention de tous côtés, cherchant Aloys. Au détour d'une allée, elle le vit qui venait à eux; mais à peine les eut-il aperçus, qu'il prit un sentier transversal et disparut.

— Comme M. Aloys s'enfuit! dit M. de Falsen.

— Il fait bien, repartit avec brusquerie M. Bœhmel.

Edith était pensive: après quelques minutes, elle se tourna vers son père :

— Mon père, est-ce que je suis moqueuse?

— Un peu, répondit-il, en lui frappant sur la joue.

Le soir, avant de s'endormir, Edith demanda à Dieu, dans sa prière, de l'aider à se corriger de la moquerie.



IV.

Edith avait perdu sa mère ayant à peine quinze ans ; à sa mère succéda dans le soin de son éducation une vieille tante, femme d'un vrai mérite, mais qu'une piété excessive tenait éloignée de tout commerce avec le monde. Quant à M. de Falsen, il était... propriétaire ; ses blés et sa fille, voilà tout ce qu'il aimait. Une seule fois dans sa vie il avait fait un voyage à Paris, un voyage de quinze jours ; il serait mort s'il y fût resté un mois. A cinq heures du matin, il se levait et allait voir ses vignes ; revenu à neuf heures pour le déjeûner, il repartait à dix pour aller voir ses maïs ; à deux heures, après le dîner, il allait voir ses bois. Il avait soixante ans, et vivait ainsi depuis vingt-cinq, trouvant la vie très-courte, ne voulant pas qu'on prononçât le mot de mort en sa présence, et bien ré-

solu à ne donner sa fille qu'à un homme qui resterait près de lui, vivrait comme lui.

Edith, nous l'avons dit, avait un visage charmant: des yeux si brillans qu'en la voyant on ne voyait d'abord que ses yeux; le front singulièrement blanc; grande, svelte, souple, quelque chose dans la physionomie de tranquillement radieux et d'un peu inspiré, comme la prière; enfin sur toute sa personne était répandue la plus exquise de toutes les beautés, celle qui se trouve toujours dans les ouvrages de la nature et dans les chefs-d'œuvre des artistes, ce qui fait surtout le charme du *Sposalizio* de Raphaël, l'harmonie. Ce bon M. de Falsen était fier d'Edith comme un homme obscur d'un rang pour lequel il n'est pas né; il entrait un peu de surprise dans sa fierté: aussi, quand il avait dit: Ma fille, il avait tout dit. Durant la saison des eaux, si le hasard le conduisait avec elle à Bagnères, il s'arrêtait parfois, et disait à Edith: — Marche un peu en avant; puis, la contemplant, c'était une ineffable jouissance pour lui de voir chacun se retourner, et d'entendre les paroles louangeuses; d'un esprit étroit, il n'avait rien de paternel que le cœur; l'éducation d'Edith, le soin de son caractère, le développement de ses talens, il n'en avait souci : pas un de nous qui, aux jours de l'enfance, n'ait planté des graines de fleurs, et qui le lendemain n'ait cherché dans la terre si la graine avait poussé : quel délice est-ce donc de jeter un bon grain dans l'âme de son enfant et de le voir chaque jour germer, grandir, percer le sol et devenir épi! Rien de tout cela chez M. de Falsen; ce qui l'occupait, c'est qu'Edith fût la mieux parée de toutes les jeunes filles, comme elle en était la

plus belle ; souvent, au retour d'une fête, d'un bal, dont elle avait été la reine : — Viens près de moi, lui disait-il ; et alors, la faisant asseoir sur un siége plus bas que le sien, il prenait cette tête ravissante dans ses deux mains, lui répétait avec ivresse toutes les louanges entendues, baisait ses cheveux, son front, et s'écriait : — Est-ce que tu n'es pas bien heureuse d'être belle ?

Comment Edith ne devint-elle pas la plus vaine de toutes les femmes ? c'est qu'il y a des cœurs incorruptibles. Toutes ces adulations paternelles la faisaient sourire comme des illusions de tendresse ; elle les traduisait toutes ainsi : — Comme il m'aime, ce pauvre père ! Au lieu d'en faire de l'orgueil, elle en faisait du bonheur. De plus, cette affection déplorable était combattue par deux contre-poisons puissans : la solitude et les montagnes ; car je crois que les grands spectacles de la nature sont aussi sains pour l'âme que pour le corps, et les longs hivers passés à la campagne conservent les nobles semences du cœur, comme la neige les grains dans la terre.

Du 1er juillet au 1er septembre, Bagnères de Luchon, situé à trois lieues de la propriété de M. de Falsen, lui envoyait une foule de visiteurs qui faisaient de son château la succursale de la ville ; puis, pendant le reste de l'année, silence et calme absolus. Mais au mois de janvier comme au mois d'août, dans les jours de pluie comme dans les jours de soleil, Edith était enjouée, vive, sereine. Une jeune fille belle et heureuse illumine toute une maison, si grande et si triste qu'elle soit, et il y avait toujours errant dans les escaliers quelque pan d'une robe blanche, ou quelque écho

d'une voix pure ; c'était Edith qui ne se sentait pas d'aise d'être au monde. La perte de sa mère l'avait pourtant frappée d'une peine réelle; mais bientôt, et les jours s'écoulant, le désespoir s'était changé en mélancolie, et le souvenir amer en un culte pieux. Mme de Falsen, en mourant, avait laissé à Edith quelques pages qui portaient pour titre : *Ce que je veux que tu sois*. Edith les lisait souvent, quoiqu'elle eût pu les réciter par cœur depuis longtemps. Se comparer à ce modèle idéal était le dernier acte de chacune de ses journées; lui ressembler, l'ambition de chacun de ses instans; elle devint pour ainsi dire le portrait de cette lettre.

Edith avait une piété profonde, complète, et qui était poétique par sa naïveté : les anges, les prières, les miracles, elle croyait à tout; elle était convaincue que sa mère la suivait des yeux; jamais un doute : les terribles problèmes de l'immortalité de l'âme, qui ont agité si profondément les plus sublimes esprits comme les intelligences les plus médiocres, ces problèmes ne lui semblaient pas des problèmes; à ses yeux, cela *était* comme le soleil; et quand elle entendait chez M. de Falsen de vieux disciples de Voltaire mettre en doute la religion chrétienne, elle ne s'indignait pas, mais se prenait seulement à sourire, comme si on fût venu lui dire : Cet arbre que vous voyez n'est pas un arbre. Voilà déjà une peinture bien détaillée d'Edith, et cependant nous n'avons pas dit encore ce qui la distinguait particulièrement; chacun de nous a une qualité fondamentale, qui fait la base de son caractère ; chez Edith, c'était la sympathie pour ce qui souffre, la pitié : la pitié dominait ou produisait tous ses autres sentimens.

Il est bien peu de jeunes filles dont l'imagination ne se soit préoccupée au moins un jour de quelque beau jeune homme qui passe dans leurs songes et les fait rougir en dormant; mais Edith n'avait rien de romanesque, aucun de ces souvenirs vagues qui rendent les jeunes cœurs un peu tristes le lendemain d'une fête. Revenue du bal, elle s'endormait aussitôt, se réveillait toute riante comme la veille, et ne reconnaissait pas, deux jours plus tard, ceux qui l'avaient flattée. Jamais on n'eût pu la surprendre, un roman ouvert devant elle, la tête posée sur son bras, et rêvant. — Consentiriez-vous à épouser un vieillard? lui demandait-on un jour. — Si j'y consentirais? répondit-elle; c'est peut-être ce que je préférerais. — Pourquoi donc? — Un vieillard me saurait si bon gré de l'aimer! — Et ce n'était là ni un mot appris, ni un refrain de commande: non, sa candeur ignorante ne devinait pas la répulsion qui éloigne une jeune femme d'un époux trop âgé (elle était si heureuse d'embrasser son vieux père!), et un secret instinct lui faisait pressentir que son plus grand bonheur serait toujours celui qu'elle donnerait.

Edith s'est montrée à nous pour la première fois pansant de pauvres paysans malades: cette scène la caractérise mieux qu'aucune parole; toute son âme était là: cette jeune fille, qui n'avait pas achevé *la Nouvelle Héloïse*, par ennui, ne pouvait entendre le récit d'une douleur sans verser des larmes: son cœur ne s'exaltait pas, ne s'éprenait pas: il plaignait; l'idée d'une peine à soulager l'enflammait d'enthousiasme comme la pensée d'une grande œuvre enflamme un poète, comme la pensée d'un grand amour enflamme un jeune homme; ses rêves,

à elle, quand elle en formait, c'était de se faire sœur grise; à la place d'Esmeralda, elle eût aimé Quasimodo plutôt que Phœbus; elle avait le génie de la pitié.

Quelle impression dut produire sur un tel cœur l'entretien d'Aloys avec Etchahon! Avoir ajouté, même involontairement, une peine à tant de peines, avoir fait une blessure de plus à cette âme blessée de toutes parts! Elle se sentait des remords, quoiqu'elle ne fût pas coupable. Que faire? Aller à Aloys, et lui dire: — Je ne me suis jamais raillée de vous; — sa réserve naturelle le lui défendait; elle voulait cependant réparer le mal; c'était plus qu'un désir, c'était un besoin. Dès le lendemain donc, elle proposa à son père d'aller voir Mme Bœhmel, résolue de lui tout avouer sans détour, et de confier à la mère le soin de détromper le fils. Mais Mme Bœhmel n'était pas seule, et Aloys ne parut point. —Il souffre, il pleure peut-être à l'écart, se dit la jeune fille; et elle revint tout attristée par cette pensée.

Quelque temps après, des révélations qui lui furent faites sur la famille Bœhmel augmentèrent sa compassion pour le destin d'Aloys : les deux grands mystères de douleur qui pesaient sur cette maison s'éclaircirent pour elle; elle apprit pourquoi Aloys était devenu fou, et comment M. Bœhmel était tombé dans cette sombre fureur; car, si perverse que soit la race humaine, on ne naît pas aussi cruel, on le devient.

Le caractère de M. Bœhmel pouvait se peindre en deux traits : orgueil et esprit de domination. Né au Havre, d'une famille obscure et pauvre, à dix-huit ans il se trouva dans la rue, n'ayant qu'un

seul protecteur, lui-même, qu'une seule propriété, son intelligence, qu'un seul bien, sa jeunesse; à quarante ans il était riche de plusieurs millions! Aussi, lorsque mesurant l'espace parcouru, et se voyant le premier par le crédit, par la richesse, par la capacité, dans ces murs où il était né l'un des derniers, ce fils de ses œuvres put dire tout haut: — Je suis le roi des négocians de cette ville qui sera la reine des villes maritimes de la France, — ce fut en lui un immense mouvement d'orgueil; orgueil calme cependant, orgueil maître de lui-même, sans vertige et sans surprise; car cet homme était né pour être orgueilleux. Il aimait l'or, non pas en avare ou en prodigue, comme instrument de luxe, mais comme une puissance, comme un moyen d'action, comme le représentant matériel de sa valeur morale: du haut de ses millions il portait ses regards vers Paris, et voyant entrer dans le conseil du roi plus d'un plébéien qui ne s'était élevé que par l'or, et dont il se sentait l'égal en force intellectuelle, il se saluait tout bas ministre du roi de France. Du reste, il était déjà roi, si la royauté est dans un homme qui dit: Je veux; et dans vingt autres qui répondent: Nous voulons. Tout tremblait en sa présence: ses enfans, il en avait trois alors, ne lui parlaient jamais que la tête découverte; sa femme obéissait en esclave; hautain et violent avec ses subalternes, entrait-il dans ses vastes bureaux, tous les commis, depuis le premier jusqu'au dernier, devaient se lever et rester debout jusqu'à ce qu'il leur fît signe de s'asseoir: il aimait mieux une seconde de respect qu'un quart d'heure de travail. A la bourse du Havre, c'était toujours une foule de courtiers, de négocians de

second ordre, et même de jeunes banquiers, qui se rangeaient sur son passage, et s'inclinaient; lui, il leur rendait ce salut en masse, à droite et à gauche, marchant toujours, à la manière des souverains : son visage restait impassible et froid; mais derrière ce masque immobile son âme despotique tressaillait d'aise. Dans chaque action, dans chaque parole, dans chaque geste de cet homme, était écrit un seul mot : l'orgueil. Cependant, il faut le dire aussi, il avait au plus haut degré toutes les vertus que donne l'orgueil, le respect de soi-même et une probité religieuse. Aucune passion humaine ne s'arrête : la maison de M. Bœhmel devint celle d'un prince : on lui offrit des titres, des croix; il refusa, trop fier pour vouloir être autre chose que lui-même; un seul rôle le séduisait, nous avons dit lequel, et il avait fait le serment d'y parvenir. Le voilà donc qui se jette dans de gigantesques entreprises : mais les fortunes maritimes sont inconstantes comme l'onde; la mer finit toujours par reprendre ce qu'elle a donné : en quatre ans, M. Bœhmel vit se disperser navire à navire et million à million cette colossale opulence; toutefois, un espoir lui restait encore, un vaisseau; un vaisseau, dont le capitaine, parent de Mme Bœhmel, avait été choisi à sa prière, un vaisseau qui portait un million; ce n'était qu'un débris, mais ce débris pouvait devenir une base, et M. Bœhmel se sentait assez énergique pour avoir le droit de dire encore : A moi l'avenir! On signale le navire au port, M. Bœhmel court sur la jetée, son cœur bat, son télescope tremble dans sa main, déjà il distingue les hommes de l'équipage, quand soudain la mer, qui était houleuse, devient terrible; le capitaine

fait une fausse manœuvre ; un coup de vent jette le navire près du môle; il s'abîme!

M. Bœhmel fut écrasé, anéanti. Comment ne se brûla-t-il pas la cervelle? on peut vraiment dire : c'est qu'il n'y pensa point. Mais bientôt l'orgueil qui l'avait perdu lui inspira une action virile : un autre se serait enfui ou caché ; lui, il resta, il resta deux mois encore au Havre. Deux mois, quel siècle! Deux mois, où il se retrouva en face de ceux qui l'adoraient la veille ; deux mois, où il vit la haine si longtemps comprimée éclater dans les regards; deux mois, où il fut forcé, lui, de demander des délais, du temps, des services enfin! Il vendit tout, et paya tout ce qu'il put payer. Sa probité était la seule chose qui restât debout dans cette ruine immense, il voulait la conserver tout entière; puis enfin, au bout de deux mois, après cet effort surnaturel, il partit en rugissant de fureur et tendant ses défenses comme un sanglier.

C'est dans ce paroxisme de honte et de désespoir qu'il tomba pour ainsi dire dans le village de Barcus, blessé à mort et se débattant sous le trait. Le premier mois de son séjour fut pour lui un essai de l'enfer; il était toujours au Havre! Cette affreuse puissance d'imagination que donne la douleur le transportait malgré lui dans la ville : il entrait dans les maisons, il montait, et, appuyé contre les portes, il écoutait en tremblant si son nom était prononcé; on parlait de lui. Que de railleries amères sur sa chute! quelle joie haineuse ou quelle insultante pitié! Il m'a ruiné, disait l'un; il ne s'est pas ruiné, disait l'autre; et puis une troisième voix s'élevait et prononçait tout bas le mot de banqueroutier. Alors il se faisait au fond de l'âme de

M. Bœhmel une de ces commotions terribles, un de ces complets bouleversemens tels qu'il doit en éclater dans les entrailles de la terre lorsqu'un volcan va faire explosion; il ne se connaissait plus : c'était de la folie. Et comme il fallait un débouché à son désespoir, que sa rage sans issue l'aurait étouffé, il se jetait sur la seule victime qui lui fût offerte, sa femme. On se souvient que son dernier vaisseau avait péri par la faute du capitaine, et que ce capitaine avait été choisi sur la recommandation de Mme Bœhmel. Eh bien ! saisissant ce prétexte avec une joie féroce, M. Bœhmel faisait retomber sur cette malheureuse toute la responsabilité de leur ruine. Folle injustice, dira-t-on, stupide et brutal prétexte, sans doute; mais la passion a-t-elle besoin d'autre chose? Il y a des hommes cruels qui éprouvent je ne sais quel amer soulagement à accuser quelqu'un de leur infortune, à faire pleurer quand ils pleurent. Maudire la Providence? blasphémer contre Dieu? Faible consolation; car la Providence est sourde et Dieu ne souffre pas; ce qu'il leur faut, c'est une victime vivante, qui gémisse et qui tremble quand ils lui disent : C'est par vous que je meurs!

On s'étonnera peut-être que M. Bœhmel n'eût pas songé à refaire l'édifice de sa fortune; mais il était de la nature des chênes qui, une fois brisés, ne se relèvent plus; recommencer c'eût été redescendre : il aima mieux rester foudroyé. D'ailleurs, les premiers mois écoulés, il entrevit le moyen de remonter aussi haut qu'avant sa chute sans être forcé de repartir d'en bas. Tout un avenir nouveau se déroula pour lui dans son fils : frappé de l'intelligence de cet enfant, il lui enseigna le cal-

cul, les langues et l'économie politique; les progrès d'Aloys furent rapides; M. Bœhmel croyait se retrouver en lui : même vivacité de conception, même ardeur au travail; alors ce fut une adoration pleine d'espérances pour ce vengeur de son orgueil, pour ce soutien futur de son honneur; il le regardait grandir, il l'élevait avec anxiété et avec amour, comme don Diègue eût élevé Rodrigue pour tuer le comte, si Rodrigue eût été un enfant. Lorsque Aloys eut atteint dix-sept ans, M. Bœhmel l'envoya à Paris, dans une maison de haut négoce où il avait encore quelques légers intérêts, et dont le chef était son ami; les trois premières années ne furent qu'un long présage de prospérité; mais alors le jeune homme devint fou. Aussitôt tout changea : avec la raison d'Aloys s'évanouirent les espérances de M. Bœhmel, avec ses espérances sa tendresse; il aimait son fils comme un instrument; l'instrument brisé, il le rejeta, et lorsque le malheureux revint près de son père, tout dévasté par cette affreuse maladie, il ne trouva que reproches amers et que haine; ce ne fut pas pour M. Bœhmel un pauvre enfant à qui il devait consolation et pitié, ce fut son dernier vaisseau qui s'abîmait.

Le bourreau! il ne se rappelait donc jamais la cause de la démence d'Aloys!

Dès qu'Aloys était arrivé dans la maison de commerce de Paris, son intelligence, le nom de son père, une activité impatiente et résolue qu'il tenait de lui, un air de grâce un peu sauvage qu'il devait à son éducation montagnarde, cette ardeur d'imagination artistique qui avait caractérisé son enfance et qu'il portait dans toutes ses paroles,

une certaine décision brillante dans les affaires, lui attirèrent la faveur de ses patrons, et le portèrent assez haut dans leur confiance : adorateur de la considération, comme son père, cette première valeur qu'il ne devait qu'à lui seul suffit d'abord à son ambition ; il oublia presque la musique ; mais peu à peu, et ce premier feu calmé, son enthousiasme d'artiste se réveilla plus ardent : quelquefois, en faisant ses écritures, il s'arrêtait sans s'en apercevoir, ses yeux devenaient fixes, sa plume demeurait en suspens, et un quart d'heure, une demi-heure s'écoulait sans qu'il sortît de cette immobile contemplation : c'était le souvenir de ses soirées avec son vieil ami qui l'avait saisi tout à coup, c'était Gluck, c'était l'orgue, c'étaient les délicieuses extases d'autrefois qui repassaient dans son âme. Bientôt la passion parla trop haut pour ne pas être écoutée ; il reprit ses leçons d'harmonie et suivit avec ardeur un cours de contre-point, consacrant à cette étude toutes les heures que lui laissaient les affaires, tout l'argent qu'elles lui procuraient. L'amour du travail s'irrite par le travail même ; ce qui était d'abord un plaisir devint une sorte de besoin ; il demanda à la nuit le temps que lui refusait le jour, et en deux années à peine il apprit de son art tout ce qui s'apprend.

Son talent de création ne s'était cependant encore révélé que par quelques ébauches, lorsqu'un soir le hasard le conduisit auprès de l'Opéra : il regarda l'affiche par une curiosité machinale, elle portait : *Iphigénie en Tauride.* Quel souvenir ! N'est-ce pas un morceau d'*Iphigénie en Tauride*, un air d'Oreste, que son vieil ami lui faisait chanter chaque soir, et qui leur arrachait des larmes à tous deux ? Impa-

tient d'entendre l'œuvre de Gluck, il s'élance vers le bureau ; mais hélas ! sa bourse était vide ; pas de montre ; depuis longtemps il avait tout vendu pour payer ses leçons : courir chez lui chercher de l'argent, c'était perdre une partie du chef-d'œuvre : un marchand passe, Aloys l'appelle et lui jette son manteau pour un louis. Il aura froid tout l'hiver, qu'importe ? il aura vu *Iphigénie en Tauride* : il entre donc, il entre, sans savoir, le malheureux, où le conduirait le pas qu'il faisait là.

Iphigénie ! Iphigénie ! gigantesque et inconcevable merveille, quelle fut ta puissance sur cette naïve et vigoureuse imagination ? Que devint-il, ce jeune homme que les sons de l'orgue faisaient évanouir à douze ans, en voyant se développer devant lui ta splendide majesté ? Cet air d'Oreste, profond et infini comme la mer ; ce chœur des Euménides, qui vous fait dresser les cheveux sur la tête comme si vous étiez Oreste vous-même ; ce duo des deux amis, délicieux écho des vers de Nisus et d'Euriale, fruit divin de la muse de Gluck et de la muse de Virgile ; et le chant de Pylade, et les pressentimens de Thoas, et l'air d'Iphigénie ! Ah ! ce ne fut pas pour Aloys de la surprise, de la stupéfaction, de l'enthousiasme, de l'attendrissement ; ce fut, ce fut un réveil : il se sentait renaître, on le créait ! Il pleurait, il riait, il imprimait violemment ses mains sur son visage. Lorsque la toile fut baissée, il s'enfuit ainsi qu'un homme sans raison, monta en courant dans sa chambre, et se jetant sur un siége, y demeura toute la nuit, en proie à des impressions inconnues. Vous rappelez-vous l'admirable lettre de Jean-Jacques, où il raconte comment un jour, avant d'avoir jamais écrit, il fut

assailli par l'inspiration, tout à coup, sans préparation, sur la voix publique? « Tout en mar-
« chant, dit-il, je lisais un journal; la question
« proposée par l'Académie de Dijon tombe sous
« mes yeux; soudain je me sens l'esprit ébloui de
« mille lumières; des foules d'idées s'y présentent
« avec une force et une confusion inexprimables;
« ma tête est prise par un étourdissement sembla-
« ble à l'ivresse, une violente palpitation m'op-
« presse, soulève ma poitrine, et ne pouvant plus
« respirer en marchant, je me laisse tomber sous
« un arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure
« dans une telle agitation, qu'en me relevant j'a-
« perçus ma veste mouillée de mes larmes, sans
« avoir senti que j'en répandais. »

Le génie était tombé sur lui comme la foudre. Eh bien! voilà ce que ressentit Aloys dans cette nuit féconde et terrible : mille harmonies, mille inspirations délicieuses traversèrent son imagination et passèrent sans lui donner le temps de les reproduire; c'était un enfantement sans relâche. Oh! s'il avait pu écrire la moitié de ses idées, il eût été un grand homme! Mais la nuit s'écoula sans que la terrible force qui l'emportait se fût arrêtée une seconde, et le soleil en se levant trouva le malheureux Mazeppa, haletant, étendu à terre et anéanti par cette course de cinq heures à perte d'haleine dans les mondes de l'imagination.

Avec le jour, un supplice inattendu commença pour lui : il demeurait chez ses patrons : à neuf heures du matin, il fallut descendre : les affaires, ces créancières inflexibles, l'appelaient : mais quand il entra dans le bureau, quand il se fut assis sur le siége accoutumé, que, prenant ses papiers,

la plume à la main et son travail devant lui, il se dit : « Toute ma vie est là », son cœur se serra d'angoisse ; rien n'avait changé depuis la veille, et cependant quelle métamorphose! Les murs n'étaient plus les mêmes, il les regardait et ne les reconnaissait pas, et peu à peu se répandirent en lui un invincible sentiment de dégoût et une mélancolie dont il cherchait en vain la cause. Aloys ne croyait pas être un Weber ou un Mozart; il est certains orgueils auxquels on n'arrive pas du premier bond : trop d'obstacles le séparaient de la carrière musicale pour qu'il osât prononcer même tout bas le mot solennel de vocation, et, semblable aux pâtres des fables antiques, qui élevaient des fils de roi sans les connaître, c'était sans le savoir qu'il portait dans son sein un demi-dieu, le Génie!

D'ailleurs il y avait en lui un juste et profond sentiment du devoir : il était commerçant, il fallait qu'il fût commerçant ; l'honneur de son père, la réhabilitation de sa famille étaient entre ses mains, il le savait, et il résolut de secouer énergiquement ce qu'il prenait pour une énervante tristesse. La lutte commence : des chants le poursuivent? il les chasse; le souvenir de la nuit d'inspiration pénètre dans sa pensée ? il se condamne à un travail machinal, il copie des comptes : assis tout le jour derrière ce grillage de bureau qui ressemble a des barreaux de prison, il voit ses larmes tomber sur le papier? il efface ses larmes, et continue à écrire : « Demain je serai moins abattu », se dit-il; le lendemain arrive, même découragement, même ennui. D'abord il demanda quelque soulagement à la musique même, et le soir il cou-

rait au théâtre se nourrir du génie des maîtres. Mais il s'aperçut bientôt que ces soirées de bonheur avaient des lendemains trop amers ; le souvenir des chefs-d'œuvre entendus lui rendait sa chaîne plus odieuse encore ; théâtres, concerts, il rompit avec tout ; d'ailleurs, sans pouvoir se l'expliquer, il éprouvait une répugnance secrète à ne donner à son art que les restes de sa vie ; les passions profondes sont jalouses, et veulent tout ou rien.

A ce moment la maison de ses patrons prit un essor immense ; il y a de ces coups de vent dans la vie qui vous font faire mille lieues en quelques jours ; les entreprises se multiplièrent et s'agrandirent ; ce n'était plus un courant d'affaires, c'était un torrent. Aloys s'y précipita avec une sorte de transport ; le malheureux croyait oublier. Vains efforts, il était atteint. Le talent germait, germait en silence ; longtemps contenue, et fortifiée par l'oppression même, sa passion musicale commença enfin à se révolter, à vouloir paraître au dehors, et de sourds ébranlemens annoncèrent une crise prochaine.

Aloys n'avait plus de force : usé par ces combats intérieurs, brisé par tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il ne faisait pas, devinant confusément le désordre mental dans ce trouble fébrile, il écrivit à son père des lettres désespérées en suppliant qu'on le rappelât à Barcus : — Travaille, lui répondit son père. — A genoux, à genoux, je vous en conjure, de l'air ! des arbres ! nos montagnes ! — Travaille ! — J'étouffe dans Paris, je meurs. — M. Bœhmel fut inflexible : Aloys resta et se tut ; son génie grandissait toujours ! Bientôt ses camarades remarquèrent en lui de singulières préoccupations :

souvent sa main se levait tout à coup et semblait marquer la mesure, tandis que lui il souriait comme à un chant aérien qui passait sur sa tête : on trouva dans ses livres de compte des lignes entières de musique qu'il avait écrites sans le savoir, et que, semblable au somnambule après le réveil, il ne reconnaissait pas; son visage maigrit et s'anima d'un coloris plus vif, ses yeux devinrent plus ouverts et plus brillans; sa parole brève, saccadée; plus de sommeil, une agitation perpétuelle et presque convulsive; enfin, un jour, dans un cercle, au milieu d'un entretien général, il se leva, et se jetant à genoux, se mit à chanter à pleine voix un psaume de Marcello; le coup était porté, le malheureux était fou!

On cacha cette triste nouvelle à sa mère, et elle ne l'apprit que quand Aloys, la crise passée, revint auprès d'elle. Aussitôt elle écrivit au médecin pour lui demander la cause d'une si déplorable catastrophe; le médecin lui répondit :

« Nul doute pour moi, Madame, qu'une pro-
« fonde passion d'artiste, irritée par la contrainte,
« n'ait amené le désordre d'intelligence de votre
« fils. Son talent a pu être contenu, mais non
« étouffé, et quand il a fait éruption, il a brisé le
« cerveau comme un arbuste fait éclater un vase
« trop étroit pour ses racines. Les observa-
« tions faites sur le malade, les renseignemens
« demandés à ses amis, et surtout le caractère de
« sa démence, m'ont confirmé dans mon opinion;
« chaque fois que la folie s'emparait de lui, le dé-
« mon ou le génie de la musique le saisissait en
« même temps, et il composait. J'ai vu beaucoup
« d'insensés peindre, chanter ou faire des vers

« pendant leur délire ; mais c'étaient des ébauches « incohérentes et monstrueuses : dans les œuvres « de M. Aloys, rien de pareil : pleines d'inspira- « tion, mais régulières, elles étaient exaltées comme « la démence et ordonnées comme la raison. C'est « le seul exemple que j'aie rencontré de cette ano- « malie, et j'ai gardé précieusement ses composi- « tions que je suis prêt à vous envoyer, en vous « demandant toutefois, Madame, l'autorisation « d'en prendre une copie ; c'est désormais un fait « acquis à la science, et dont vous ne voudrez pas « la déshériter. »

Edith apprit toute cette sombre histoire par Mme Bœhmel, et son intérêt pour les malheurs d'Aloys, son regret de les avoir envenimés, s'en accrurent encore. Avoir perdu la raison parce qu'on est un homme plus grand que les autres hommes, parce qu'on est un fils plus dévoué que les autres fils ; avoir donné, pour sauver l'honneur paternel, avoir donné plus que sa vie, sa pensée ! Le cœur de Mme Bœhmel et le cœur d'Edith allèrent bien vite l'un vers l'autre, attirés par le besoin de se parler des mêmes secrets.

Il y avait dans le fond du jardin de Mme Bœhmel un pavillon isolé qui lui servait de retraite quand son mari lui permettait d'être seule ; un jour qu'elle y était assise avec Edith, la jeune fille lui dit :

— Ces mélodies, composées par M. Aloys pendant ses souffrances, le médecin vous les a-t-il enfin envoyées ?

— Oui, je les ai toutes.

— Sont-elles belles ?

— Je ne sais pas.

— Comment ?

— Je ne les ai jamais lues; elles me font mal et peur.

Puis la vieille dame ajouta à voix basse, en désignant du doigt un pupitre fermé : elles sont là dans ce pupitre ; eh bien ! depuis le jour où je les y ai renfermées, je n'ai pas eu la force de les regarder une seule fois.

— Et M. Aloys, qu'a-t-il dit quand vous les lui avez montrées ?

— Il ne les connaît pas.

— Il ne vous les a jamais demandées ?

— Il se souvient à peine de les avoir faites.

— Donnez-les lui.

— Je ne l'ose pas. Qui sait ce que la musique jetterait de trouble dans sa tête ? Quoique le médecin m'assure qu'elle lui est salutaire, je ne puis oublier, moi, que c'est elle qui lui a fait perdre la raison. A ce seul mot de musique, ses yeux brillent d'un éclat qui m'effraie ; le maire du village lui a laissé un piano en partant ; dès qu'il est seul, il court à ce piano, et plus d'une fois j'ai trouvé les touches tout humides de ses larmes. Il me dit bien que ce sont de douces larmes ; mais, hélas ! pour une mère, des pleurs sont toujours des pleurs.

Edith prit affectueusement la main de Mme Bœhmel :

— Ne parlez pas de lui, si cela vous fait trop de mal.

— Ce n'est pas de parler de lui qui m'afflige : mais je vois ! ma chère Edith ! je vois ! mon pauvre enfant s'en va. Cette idée qu'il est avili, méprisé, le consume lentement : avez-vous remarqué comme il devient plus pâle chaque jour ? Quand nous som-

mes seuls, il reste pensif des heures entières, immobile sur son siége, sans me parler; je vais à lui, je lui prends la main, je me jette à son cou, et je baigne son visage de mes larmes en le suppliant de vaincre cette mélancolie, s'il m'aime encore : « Je t'aime de toutes les forces de mon âme, me dit-il, mais je ne peux pas ! »

— Et moi, sa mère, ne pouvoir rien non plus ! Dire que mon fils est là devant moi, qu'il meurt, que je le vois mourir, et que, quand je donnerais tout mon sang goutte à goutte, je n'abrégerais pas ses tourmens d'une seconde ! Quelle affreuse impuissance que celle de la tendresse ! Mon Dieu, est-ce que vous ne m'enverrez pas un ange bienfaisant qui le rende à la vie ?

A ces mots, Mme Bœhmel s'abandonna tout entière à son désespoir. Edith ne lui répondit rien; mais ces larmes saintes, ces larmes maternelles pénétrèrent jusqu'au fond de son cœur, et y firent naître une pieuse et enthousiaste résolution. Sauver cette mère en sauvant son fils, réconcilier ce malheureux avec la vie, quelle noble tâche ! Tout ce qu'elle avait de généreux et de dévoué s'enflamma à l'espoir de réaliser enfin son rêve de bonnes œuvres ; il lui sembla que la Providence même lui remettait le soin de cette infortune en la plaçant auprès d'elle; il lui sembla que les paroles de Mme Bœhmel lui avaient confié Aloys ; et quand cette pauvre mère appela un ange au secours de son fils, Edith s'écria tout bas : — Mon Dieu ! faites que je sois cet ange bienfaisant !

Cette pensée ne l'abandonna plus. La première douleur à éteindre chez Aloys était cette amère et injuste conviction qu'Edith se riait de lui. S'en

justifier auprès de Mme Bœhmel ? la jeune fille en forma vingt fois le projet, et n'osa pas l'accomplir; il est des paroles qui vieillissent pendant des mois entiers sur nos lèvres sans pouvoir s'en échapper. Elle employa un autre langage : Mme Bœhmel aimait les fleurs; Edith lui envoyait des géraniums et des dahlias d'une espèce rare, pour qu'Aloys pensât que celle qui chérissait la mère ne devait pas se railler des maux du fils. Quand Mme Bœhmel parlait de lui avec quelques éloges, Edith y mêlait les siens, espérant confusément qu'ils lui seraient répétés et le convaincraient de l'injustice de ses soupçons. Cette jeune fille, qu'aucun hommage ne pouvait faire rêver, et qui, entourée de flatteries, sentait glisser sur elle toutes les adulations comme l'eau sur le marbre poli, Edith, la belle Edith se faisait toute flatteuse et toute prévenante pour calmer une pauvre âme farouche et aigrie, une douleur qui se cachait. Mais ces innocentes séductions échouaient toutes devant le ressentiment sauvage du jeune homme; il la fuyait avec une sorte de colère, et l'hiver s'écoula tout entier sans affaiblir ni la haine de l'un ni la persévérante pitié de l'autre; elle s'y attachait comme à un devoir. Enfin, avec le printemps, c'est la saison des convalescences, elle crut voir poindre un léger changement dans l'âme de celui qui l'accusait; quand elle venait visiter Mme Bœhmel, il restait, sans parler il est vrai, sans la regarder, mais enfin il restait; c'était beaucoup, car c'était un commencement. Jamais le printemps ne parut si beau à Edith. Un matin, aux premiers jours de mai, on se promenait dans le parc de M. de Falsen : tous les lilas étaient en

fleur, la jeune fille marchait seule la première, en cueillant quelques branches pour les mêler avec des touffes d'ébénier et d'aubépine ; soudain elle entend derrière elle une voix tremblante qui disait : *En voici une belle.* Elle se retourne ; c'était Aloys tenant dans sa main et lui présentant un petit rameau d'aubépine rose. Non, jamais parole brûlante, serment passionné de tendresse ne pénétra plus avant que ce mot si simple et dit si bas. Malgré elle, la main de la jeune fille s'étendit vivement vers la fleur, et déjà sa bouche s'ouvrait pour répondre, quand M. et Mme Bœhmel les rejoignirent. Elle se tut; mais, jetant au loin les fleurs qu'elle avait cueillies, elle ne garda que la branche d'aubépine. Une larme brillait dans les yeux d'Aloys. Le soir il y avait par hasard une fête à Bagnères, et aussitôt qu'Edith parut, une foule de cavaliers vint assiéger sa main. Aloys était arrivé depuis long-temps, il l'attendait; mais en la voyant entrer si belle et si admirée, au lieu de s'approcher d'elle, une émotion craintive et un peu jalouse le fit se retirer à l'écart. Assis tout seul dans un angle plus caché, il la regardait : est-ce une erreur ? est-ce un songe ? Non, il ne se trompe pas ! Edith l'appelle, c'est à lui qu'elle fait signe... Il accourt.

— Je vois bien, lui dit-elle tout bas, que vous êtes trop farouche pour me prier de danser avec vous. C'est donc moi qui vous invite. Aloys demeura interdit, et l'orchestre ayant donné le signal, il offrit sa main à la jeune fille, et la conduisit au quadrille sans avoir eu la force ni la pensée de lui répondre : debout et près d'elle, le cœur lui battait avec violence ; il marchait, il souriait,

mais sans conscience et par une action machinale. Dans un moment de repos, la jeune fille se pencha vers lui :

— Monsieur Aloys, lui dit-elle avec bonté, me haïssez-vous toujours ?...

— Comment ? qui vous aurait appris ?...

— Vous rappelez-vous votre entretien avec Etchahon ? J'ai tout entendu.

— Oh ! mademoiselle, que devez-vous penser de moi ?

— Que vous êtes malheureux, que votre malheur seul vous a rendu injuste, et que vous ne m'accuserez plus maintenant.

Tout cela fut dit très-simplement et sans embarras. Le bal fini, Edith revint avec son père, toute heureuse, toute fière d'avoir éteint une souffrance. De l'amour ? sa candeur n'en avait pas même la pensée. Pour Aloys, quelle nuit fut la sienne ! Ah ! mon Dieu ! qu'il y a de choses que les langues humaines ne peuvent exprimer !

V.

L'œuvre était commencée; mais là ne se bornait pas pour Edith sa tâche de sœur de charité; réparer le mal qu'elle avait fait ne lui semblait pas tout le bien qu'elle pouvait faire; il fallait maintenant relever Aloys à ses propres yeux, et le délivrer des appréhensions de mépris qui le dévoraient.

M. de Falsen avait une petite propriété très-pittoresque sur la route de la vallée du Lys, et depuis longtemps plusieurs amis lui demandaient d'aller la visiter dans une excursion de montagnes; mais il répondait toujours, selon sa coutume : Cela ne me regarde pas, je ne suis rien ici, demandez à la châtelaine. La châtelaine, c'était sa fille; en effet, Edith, depuis la mort de sa mère, dirigeait tout chez M. de Falsen; il ne s'enquérait jamais de

ses actions ; et la jeune fille, à dix-huit ans, maîtresse de la maison et d'elle-même, avait le pouvoir d'une dame de château et la liberté d'une femme mariée.

Un matin donc, dans l'été, Edith ayant tout préparé pour cette promenade, M. de Falsen, quelques-uns de ses amis, Mme Bœhmel, Aloys et la jeune fille, se mirent en route pour la vallée du Lys ; Etchahon servait de guide. Rien ne dispose deux jeunes cœurs à la tendresse comme la vue partagée des grands spectacles de la nature ; un jour passé sur le bord de la mer, ou sur une cime de montagne, mûrit plus l'amour que de longues semaines dans les villes ; en face de ces beautés sublimes les âmes se fondent dans un double sentiment d'enthousiasme et d'accablement : on se sent petit et l'on se rapproche ; on se sent grandir, on se rapproche encore.

Tout en courant de cime en cime, Edith, Aloys et Etchahon arrivèrent avant le reste de la cavalcade sur une petite plate-forme appelée le carrefour des Cinq-Ours, parce que, disait la tradition, cinq ours s'y étaient un jour rencontrés. L'aspect en était sauvage et aride ; pas un arbre, pas une touffe d'herbe ; à l'entour, des montagnes ; au-dessus, le ciel ; au-dessous, rien que des abîmes dont une brume flottante ne laissait pas voir le fond ; un grand aigle noir planait dans l'air, et partout régnait un silence solennel qui rendait silencieux : Aloys et Edith s'assirent à l'abri de deux rochers, Etchahon se coucha par terre à quelques pas d'eux ; les voilà seuls : Edith avait souvent appelé de ses vœux le moment où elle pourrait ainsi parler sans témoins au jeune homme

de son malheur ; ce moment était venu, et, tremblante, elle se taisait. Pour la première fois elle comprenait tout ce qu'il y avait de délicat et de difficile dans un tel entretien ; bientôt cependant elle commença :

— Depuis combien de temps êtes-vous revenu dans nos montagnes ?

— Depuis plus de sept mois, Mademoiselle.

— Il y a sept mois, en effet, que j'ai entendu votre conversation avec Etchahon.

— Vous m'aviez promis de l'oublier.

— J'en ai oublié un mot. Il me semble qu'aujourd'hui vous souffrez moins qu'alors.

— Oui, quand je ne regarde ni derrière ni devant moi..... Mais.....

— Mais !

— Mademoiselle, ne me parlez pas avec trop de bonté, car mon pauvre cœur est comme les malades : il est faible ; il s'ouvrirait ; et à quoi bon ?

— A quoi bon ! N'avez-vous donc pas de peines à confier ?

— Il est des malheurs humilians qu'il faut taire.

— Je croyais que l'humiliation était dans le mal et non dans le malheur.

— Si mon infortune n'est pas une honte, pourquoi fait-elle reculer avec mépris les autres hommes ?

— Reculer ! du mépris ! Moi qui ne vous connaissais pas, au seul récit de vos maux, j'ai versé des larmes.

— Je vous ai arraché des larmes !

— Oui. Pourquoi les autres cœurs n'éprouveraient-ils pas la même sympathie ?

— Oh ! c'est que vous !.....

— Eh bien ! moi, reprit Edith en souriant, vous m'avez accusée aussi ?....

— C'est vrai cependant, dit-il avec un naïf et tendre étonnement.

Puis, par un retour d'amère réflexion :

— Eh bien ! je me suis trompé une fois.

— Une seule ?

— Une seule ! croyez-moi, Mademoiselle, on redoute et on fuit ceux qui souffrent.

— Oh ! ce mot-là me fait mal dans votre bouche. Le malheur inspirer de la haine, quel blasphème ! Mais vous, quand vous étiez heureux, est-ce que vous fuyiez ceux qui ne l'étaient pas ? Est-ce qu'à la vue d'un malheureux vous ne vous sentiez pas comme forcé d'aller à lui, même sans le connaître, de lui ouvrir votre bourse, s'il avait besoin de secours ; de lui tendre la main, s'il avait besoin de pitié ? Ne me dites pas que vous n'étiez point ainsi, je ne vous plaindrais plus.... Le malheur ? c'est lui qui attire, qui attache ! Est-ce qu'on aime les heureux ? Ceux que le cœur choisit, ceux que l'on demanderait pour frères, ce sont les infortunés.

— Que je voudrais vous croire ! répondit le jeune homme avec émotion ; parlez toujours, dites, dites-moi que je suis un ingrat, que l'on peut m'aimer encore.

— N'est-ce pas à cause de vos malheurs que j'ai de l'amitié pour vous ?

— Oh ! Dieu, vous avez de l'amitié pour moi !

— Vous ne le saviez pas ?

Ce mot s'échappa des lèvres d'Edith avec un divin accent de naïveté ; eh bien ! c'est ce qui navra le cœur d'Aloys. Il s'attendait à de l'embarras,

à de la rougeur, car il croyait presqu'à de l'amour; mais la jeune fille était calme et souriante. Comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert, Aloys avait le cœur sceptique, il était de ceux qui doutent toujours de l'attachement qu'ils inspirent, et, se hâtant bien vite de détruire ses propres espérances : — Pauvre insensé que je suis! se dit-il, d'avoir cru qu'elle m'aimait; c'est de la compassion. Et cette pensée, au lieu d'être une consolation pour son chagrin, fut une blessure pour son orgueil.

— Voyons, lui dit la jeune fille remarquant qu'il gardait le silence, voyons, quelles sombres idées vous saisissent encore? Mon amitié est une bien faible compensation, je le sais; mais si elle pouvait vous aider à chasser vos funestes défiances!...

— Je fais peur, Mademoiselle, reprit-il avec amertume; je fais peur. Quelle est la mère qui laisserait son enfant seul avec moi? les yeux me suivent toujours avec inquiétude, comme si un accès de démence allait me reprendre.

— Les yeux suivent ceux que l'on plaint comme ceux que l'on craint.

— Je ne veux pas être plaint! Dieu m'a maudit! Je resterai maudit : je vivrai seul, sans affection, sans lien; pas de femme, jamais d'enfant.

— Pourquoi ce bonheur vous serait-il refusé?

— Pourquoi, Mademoiselle? parce que les fils d'Adam furent punis à cause de leur père, parce que les enfans de Caïn furent souillés du crime de leur père, parce que je veux bien accepter la honte et la douleur pour moi, mais que je ne veux pas la léguer. J'ai vu le portrait de votre mère, Mademoiselle, et vous lui ressemblez; votre mère

vous a transmis la beauté de son visage ; eh bien ! le Dieu souverainement bon a créé aussi des hérédités d'infortune.

— Pas de blasphème ! monsieur Aloys, reprit la jeune fille avec une gravité religieuse, c'est Dieu qui vous a sauvé.

— Pour me frapper plus cruellement. La démence revient, elle revient à jour fixe, à heure marquée ; oh ! j'ai peur du 1er août !

— Le 1er août ?

— C'est le jour fatal où le fléau m'atteignit pour la première fois !

— N'avez-vous donc de mémoire que pour la souffrance ? Vous vous rappelez le jour de votre chute, et vous ne savez peut-être pas celui de votre guérison.

— Je le sais, je le sais ! reprit-il vivement ; le bonheur de la résurrection a été trop grand pour que je l'oublie jamais.

— Racontez-moi ce bonheur, lui dit-elle avec empressement, heureuse de tourner la pensée du malheureux vers un souvenir plus doux.

C'était une lutte charmante que celle de la tendresse de cette jeune fille contre les noires défiances d'Aloys.

— Je le veux bien. Il y a dix mois, un samedi, vous voyez que j'ai noté le jour, j'ai même noté l'instant ; c'était la nuit : debout sur une fenêtre, j'avais le front appuyé contre des barreaux, car j'étais entouré de barreaux ; les étoiles brillaient, le ciel était pur et clair, un jardin s'étendait devant moi, et pour la première fois depuis bien longtemps, ma tête me semblait moins brûlante ; soudain un souffle d'air frais passe sur mon vi-

sage, et, par je ne sais quel prestige, tout au fond de mon cœur, se lève faible, faible et lumineux comme l'aube, un premier sentiment de conscience; je regarde autour de moi, et je sens que je regarde; je vois la lune qui argente la cime des arbres, et je comprends que c'est la lune; je nomme par leur nom les étoiles, le gazon, les fleurs, alors....

— Alors? dit la jeune fille en essuyant ses yeux.

— Une fenêtre s'ouvre à une maison voisine, une femme vêtue de blanc y paraît, regarde le ciel et se retire; puis, un instant après, j'entends un son, une voix, de la musique; elle chantait! elle chantait l'air de Rezia dans *Obéron*. Oh! que vous dire? Comment vous peindre ce qu'elle fut pour moi, cette harmonie enchanteresse? Chacun des sons, après s'être épanoui dans l'air, descendait sur ma tête, se répandait dans mon sang, dans tout mon être, et me régénérait. Je sentais ma pensée renaître sous cette mélodie comme une plante sous la pluie du ciel. Combien de temps dura cette extase? je ne sais; une vive douleur me rappela à moi, car je m'étais endormi sur cette fenêtre, j'étais tombé, et je m'étais blessé; mais que m'importaient ma blessure et mon sang qui coulait? J'étais homme, j'avais ma raison!

— Cette femme est bien heureuse! dit tout bas Edith.

— Le lendemain je me levai dès le premier point du jour, et je courus vers une terrasse qui dominait tout le paysage. Ah! Mademoiselle, que le monde est beau! Vous ne savez pas cela, vous, pauvres heureux qui n'avez jamais été exilés de la vie; mais pendant un mois, avoir erré dans cet horrible enfer qui s'appelle la folie, et puis revenir

à l'existence, revoir la terre, les hommes, le soleil! Connaissez-vous le soleil? Reprendre la possession de soi, de sa pensée, il y a là des joies ineffables! Combien de fois je me jetai à genoux, en m'écriant : Mon Dieu! que vous êtes bon! J'aimais tous les hommes; c'est la première fois que j'aie ardemment désiré la richesse : j'aurais voulu enrichir tous ceux qui sont pauvres.

— Vous êtes bon, monsieur Aloys.

— Non, j'étais heureux. A partir de ce jour, ma convalescence marcha rapidement. Dès que je souffrais, on m'ordonnait, oui, on m'ordonnait de la musique, comme on ordonne un breuvage salutaire à un malade, et tout se rassérénait en moi : la musique m'a guéri.

— N'est-ce pas elle qui vous avait perdu?

— Oui, c'est elle; mais je le lui pardonne, s'écria-t-il avec enthousiasme, et je l'aime comme personne ne l'a jamais aimée! C'est la bienfaitrice de mon enfance, c'est l'appui de ma déplorable jeunesse : aujourd'hui que la première ivresse de la guérison est passée, et que la mélancolie est revenue, qui me soutient? la musique. Quelquefois, le croiriez-vous? je me console de ne plus être un homme et de me voir condamné, pour toujours peut-être, à une vie oisive et stérile, parce qu'ainsi je puis me livrer tout entier à mon art. Je vous l'apprendrai si vous y consentez. J'ai un piano...... Mais comme je me laisse entraîner! Mademoiselle, vous ne savez pas ce que vous avez fait en prononçant le mot de musique devant moi.

— Dites! dites!

— J'ai un piano qui est pour moi plus qu'un

instrument, il me rappelle à la fois mon meilleur ami et mes jours les meilleurs; aussi, quand je m'enferme dans ma petite chambre solitaire, avec lui et Gluck, j'oublie.

— Ne trouveriez-vous pas des consolations plus puissantes encore dans la composition?

— Je ne peux plus composer; vingt fois je l'ai tenté, mais en vain. Dès que j'essaie de réunir quelques idées musicales, mon intelligence se trouble, mon cerveau s'appesantit; je n'ai pas la tête assez forte pour la création, et pourtant il y a une nuit où j'ai été.... On ne devrait faire de tels aveux qu'à sa mère.

— Parlez comme à la fille de votre mère.

— Il y a une nuit où j'ai été pendant six heures un musicien de génie, peut-être.

— Je le savais, et je le crois!

— Ce n'est pas tout, reprit-il en s'animant à cette parole d'Edith; j'ai un souvenir encore plus étrange, un souvenir à la fois confus comme un rêve et saisissant comme une réalité : il me semble que dans un lieu que je ne saurais décrire, dans un temps que je ne puis pas fixer, dans un état que je me rappelle, et qui toutefois m'échappe, j'ai écrit des chants dignes d'être retenus.

— Et si cela était vrai? s'écria la jeune fille, emportée malgré elle par le souvenir de ce que lui avait dit Mme Bœhmel.

— Si cela était vrai! oh! ma vie changerait alors! Mais, hélas! il en resterait des traces. D'abord, plein de cette foi, et cette foi me gonflant d'espérance, je crus avoir composé pendant mon délire.

— Eh bien?

— Je priai ma mère d'écrire au médecin qui m'a donné ses soins : rien ! je me trompais. Et cependant, ajouta-t-il avec énergie, je vois encore le papier, la plume ; je vois les notes, pour ainsi dire, naître sous mes doigts. Oh ! ce souvenir me poursuit et me consume ; car, je le sens, ces mélodies étaient belles, et si je les retrouvais, le voile qui pèse sur ma pensée se lèverait, je pourrais créer encore !

Edith brûlait de lui dire : — Vous avez raison, ces chants existent, ils sont dans le pavillon du jardin ; — mais elle avait promis à Mme Bœhmel de garder le secret, et elle se tut. Aloys reprit avec un découragement profond : — Mais à quoi bon écrire ? à quoi bon s'efforcer ? à quoi bon avoir même du talent ? Nous arrivons au 1er juin ; dans un mois le 1er juillet ; dans deux mois le 1er août, et le 1er août.... je.... ah !

Sans achever la phrase commencée, le jeune homme pousse un cri de douleur, s'élance hors de la plate-forme, laisse Edith avec Etchahon, et retourne seul chez son père.

Bientôt le reste des promeneurs arriva, et l'on se remit en route. Edith, rêveuse, marchait seule en arrière, quand une vieille dame qui l'aimait tendrement s'approcha d'elle et lui dit :

— N'étiez-vous pas avec M. Aloys sur ce rocher ?

— Oui.

— J'admire votre courage.

— Mon courage ! pour gravir un roc ? Oh ! j'ai le pied montagnard.

— Ce ne sont pas les rocs qui m'auraient effrayée, c'est votre compagnon.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi ? reprit la vieille dame avec une sorte de mystère ; j'ai appris, il y a trois jours, que ce jeune homme avait été fou.

— Je le savais.

— Vous le saviez ! Mais saviez-vous aussi que ces malheureux peuvent être repris par la démence en une seconde, et qu'il suffisait d'un rayon de soleil trop ardent, pour que, saisi d'une sorte de fureur, il vous précipitât du haut de ce rocher ?

— Quand on est au chevet d'un malade en délire, on sait qu'il pourrait s'élancer sur vous et vous blesser ; et cependant, malgré cette crainte, on reste et on le soigne.

— Entre un malade et un insensé la distance est infinie : la folie est plus qu'une souffrance, et la vue de l'insensé répugne à notre cœur, comme le spectacle de la dégradation.

— Oui, reprit Edith avec tristesse, et l'on entreprend de longs voyages pour aller admirer des ruines d'édifices, et le spectacle d'un temple écroulé fait naître une sorte de pitié ; la destruction d'une âme humaine n'est-elle donc pas mille fois plus touchante ? Une pierre ne sait pas qu'elle se dégrade, et n'en souffre pas ; un homme insensé est une ruine qui se sent.

— Votre cœur a raison, mon enfant ; mais Dieu lui-même a désigné ces malheureux au mépris, en écrivant sur leur physionomie, dans leurs yeux égarés, le mot : Réprobation !

On était arrivé chez M. de Falsen, l'entretien se rompit.

La vanité est pour quelque chose dans tous les sentimens humains, et surtout dans l'amour ; on aime celui qui est beau, celui qui est noble, celui

qui est intelligent ; on aime un malheureux, quand son infortune a de la grandeur et de l'éclat ; on peut même aimer un criminel, si son crime est marqué d'un cachet d'audace ou d'étrangeté ; mais l'être avili et méprisé, jamais. Eh bien ! ce fut le mépris même dont on accablait Aloys qui grava son image dans le cœur de la jeune fille ; son affection pour lui se forma de ce qui aurait tué la tendresse chez toutes les autres femmes ; il était dans la destinée de cette belle âme de devoir tous ses sentimens à la pitié. Quant à lui, sa passion était à la fois un délice et une torture : il n'osait pas aimer.

VI.

Connaissez-vous le *Vingt-quatre février*, de Werner? C'est un drame terrible, c'est la peinture d'une famille où le 24 février a trois fois été signalé par un crime domestique. Un frère y a tué sa sœur, un fils y a tué son père, et toujours le *vingt-quatre février*. Il ne reste de cette race maudite que deux époux déjà vieux, qui se sont réfugiés dans une cabane, sur une cime des Alpes; le poète nous y introduit la veille du sanglant anniversaire. Entrez, regardez cette mère assise sur un escabeau, ce père en cheveux gris, tous deux muets, et attendant l'heure, l'heure fatale, minuit, première seconde de ce jour qui doit peut-être souiller encore leur nom d'un parricide. Tous leurs parens sont morts cependant, et ils croient leur famille détruite; mais c'est le 24 février, mais

le ciel est sombre, les avalanches tombent du haut de la montagne, et ils frémissent. Ah! c'est que l'homme a beau lutter, il y a des momens où la terreur est un manteau de Nessus qui fait partie de sa chair et qu'il ne peut arracher. Quand un événement passé nous a donné le droit de dire : *Telle chose arrivera tel jour*, que sur ce jour nous avons placé toute notre existence, comme un joueur toute sa fortune sur une carte, et que l'époque fatale arrive, nous avons peur.

Le 1er août approchait, Aloys tremblait; la souffrance est superstitieuse; il semblait à ce malheureux que le 1er août était le moment décisif de sa vie; ce jour avait amené sa folie, ce jour devait la voir renaître, c'était l'époque marqué par la fatalité pour une sorte de duel entre la démence et la raison, duel terrible dont son cerveau serait le théâtre et dont il serait la victime. Sans doute c'était une faiblesse de croire que Dieu eût ainsi fixé un mois, un jour, une heure, pour le retour de cette crise funeste; oui, mais enfin l'infortuné le *croyait*. Avec cette déplorable puissance d'alchimie qu'ont les imaginations malades, il changeait tout en sombre présage : c'était dans le mois d'août que son père avait fait faillite, c'était le 1er août qu'on l'avait envoyé à Paris; tous les événemens malheureux de son enfance l'avaient frappé un mercredi, et le 1er août était un mercredi. En fallait-il davantage? Tel qu'un objet longtemps contemplé grossit, pour ainsi dire, sous le regard, cette idée nourrie par la préoccupation, fermentant dans cette tête ardente, avait grandi et pris un corps, le rêve était devenu une réalité, le fantôme un être vivant, le 1er août était une

sorte de monstre inconnu et terrible qui l'attendait pour l'étouffer. Affreuses tortures ! car ce n'était plus seulement son intelligence, sa dignité, sa jeunesse, qu'il avait à perdre, c'était le plus magnifique don de la Providence, l'amour ; c'était la vie parée de sa plus belle et de sa plus pure lumière, l'amour qui se lève. Mon Dieu ! avoir tout souffert, avoir tout perdu ! s'être cru avili, ravalé au dessous de l'homme, puis retrouver un bonheur qui n'appartient pas à la terre, et, au moment où on le touche, mourir ! mourir comme Roméo, quand Juliette descend de sa couche funèbre, et, passant ses bras autour du cou de son fiancé, lui dit avec un baiser : Je vous aime ! Oh ! à cette pensée, les larmes d'Aloys éclataient avec violence, sa douleur allait jusqu'au blasphème, et il maudissait comme un bourreau ce Dieu qui ne lui avait fait entrevoir le ciel que pour lui rendre l'enfer plus horrible encore; que dis-je? sa douleur même, il ne lui était pas permis de la savourer à loisir : comme tout ébranlement pouvait être mortel à son intelligence, il s'interdisait jusqu'au désespoir. L'image d'Edith s'offrait-elle à lui ? Éloigne-toi ! lui criait-il; et il couvrait ses yeux pour s'empêcher de la voir, il mettait sa main sur son cœur pour l'empêcher de bondir, il comprimait, il étouffait, il refoulait tout ce qui était sensation, tendresse, et, tapi dans son immobile et silencieuse terreur, il avait suspendu toutes les fonctions de sa vie, il attendait !

Le 31 juillet arriva; le soleil se leva rouge, sans rayons, et dans toute l'atmosphère se répandit une chaleur tropicale funeste aux malheureux privés de la raison. Quand Aloys, à son réveil, se

dit : C'est demain ; quand il vit ce ciel si pur, si chaud, quand il sentit cet air embrasé, il ne douta plus de son arrêt : d'abord il voulut courir chez Edith, mais le courage lui manqua ; les condamnés à mort se refusent souvent à voir une dernière fois ceux qu'ils aiment. Puis, par ce besoin inexplicable et pervers qui porte souvent l'homme à se nuire à lui-même, il alla s'enfermer seul dans la chambre la plus reculée de la maison pour voir venir le fléau. La nuit descend ; quelles ténèbres, quel silence autour de lui! Pas de flambeau ; à la lueur inégale de la lune chargée de nuages, on aperçoit dans un angle obscur une masse plus noire et immobile : c'est lui, c'est Aloys. Il est assis, le front dans ses deux mains, les coudes sur les genoux : tel qu'un savant qui se penche sur un corps pour l'observer, il étudie son âme ; le microscope en main, il épie avec terreur chaque mouvement de son intelligence, pour voir si elle se désordonne ; pas une sensation dont il n'ait conscience, pas une pensée qu'il n'interroge et ne soumette à l'analyse. Ses idées se troublent-elles un moment? aussitôt, avec une énergie pleine de crainte, et pour lutter contre ce désordre, il astreint son imagination vagabonde à une opération mathématique : il compte jusqu'à mille, et puis il recommence. Vains efforts ! Sa pensée, irritée par ce travail même, et enflammée par l'ardeur orageuse de l'atmosphère, s'égare en rêves délirans : mille hallucinations fantastiques parcourent son cerveau : il lui semble que sa tête est comme une vaste chambre, que dans un coin de cette chambre il va voir s'ouvrir une porte, et que de cette porte sortira, pâle et terrible

comme un fantôme, la démence.... Le malheureux est presque insensé par la peur de le devenir.

Tandis qu'il se débattait ainsi dans ce coin solitaire, un autre cœur, à deux lieues de lui, souffrait de la même souffrance : Edith n'avait pas oublié non plus le jour fatal : ce mot si amèrement prononcé devant elle, *la démence revient*, était entré jusqu'au fond de son cœur; depuis un mois elle vivait l'œil fixé sur le front d'Aloys, comme Aloys l'œil fixé sur lui-même, et depuis un mois elle frémissait en voyant s'effacer un à un des lèvres du malheureux les sourires mélancoliques qu'elle y avait ramenés. Le 31 juillet la trouva donc pleine de craintes comme lui, et, quoiqu'il ne vînt jamais avant le milieu du jour, elle l'attendait déjà dès le matin, pensant qu'il aurait hâte et besoin de lui apporter sa tristesse. La matinée, la journée, l'après-midi s'écoulent, personne; l'inquiétude d'Edith devient de l'anxiété : car cette absence même est un présage funeste; le soir arrive, personne encore : agitée, elle monte sur une terrasse d'où l'on découvrait la campagne, ses regards interrogent tour à tour avec avidité le chemin qui conduit chez M. Bœhmel, et l'horloge de l'église : sept heures sonnent. Dans les crises importantes de la vie, quand nous faisons dépendre notre bonheur de la réalisation d'un événement, nous donnons pour ainsi dire au sort un certain nombre de jours et d'heures pour l'accomplir, et, ce terme passé, notre espoir s'enfuit. Si telle chose n'est pas arrivée à tel instant, disons-nous, c'est qu'elle n'arrivera jamais; sept heures étaient la limite qu'Edith avait fixée à son attente; aussi, quand le dernier coup eut retenti, le silence qui suivit lui

sembla un silence de mort; Aloys était perdu, puisqu'il ne venait pas!..... Elle assistait à toutes ses douleurs; elle le voyait seul, désespéré, luttant contre le fléau, et pas une consolation à lui envoyer! Son ardente pitié s'indignait de son impuissance : elle s'épuisait à chercher mille soulagemens : elle invoquait Dieu, la mère de Dieu, les anges; elle suppliait tout le ciel de lui inspirer une pensée, un secours, quelque chose enfin qui pût le sauver, quand le hasard lui indiqua un remède bien simple, mais efficace pourtant sur une âme pure et jeune.

Au-dessous de la terrasse, elle entendit un bruit de pas et vit Etchahon tenant par les pattes deux perdrix rouges vivantes qu'il lui montrait :

— Not' demoiselle, je sais que vous aimez les oiseaux, lui dit-il, et je vous en apporte.

— Entre dans le salon, j'y descends.

Quand elle fut près de lui et qu'elle l'eut remercié :

— Not' demoiselle, dit Etchahon en riant à sa manière, sans la regarder, il ne faut pas tant me remercier; car j'ai aussi un peu quelque chose à vous demander.

— Qu'est-ce donc?

— Ma femme est accouchée ce matin, et je venais vous prier de me dire un nom pour le petit.

Edith, souriant malgré sa tristesse, lui répondit :

— Et tu m'apportes ces belles perdrix seulement pour que je t'indique un nom?

— Ma foi, not' demoiselle, reprit-il de son air narquois, le vôtre vaut bien cela.

— Ah! eh bien!... j'accepte, je serai la marraine de ton fils.

— Merci, not' demoiselle; et quand voulez-vous que nous le baptisions?

— Quand tu le voudras, répondit-elle d'un air rêveur.

— Not' demoiselle, je vais être demandeur jusqu'au bout; c'est demain la fête du vieux père, le 1er août, et si ce n'était pas trop vous presser...

— Demain?... 1er août?... s'écria-t-elle comme éclairée par une inspiration soudaine, demain?

— Not' demoiselle, si ce jour-là ne vous va pas?

— Tais-toi, tais-toi!

Le paysan se tut, et la regarda avec étonnement. L'œil animé, elle se parlait tout bas à elle-même.

— Oui, oui, le salut est là : c'est Dieu lui-même qui m'envoie cette pensée! demain! 1er août!

Puis, se retournant vers Etchahon :

— Ecoute, tu iras dès ce soir chez M. le curé, et tu lui demanderas... Non, je me trompe, tu le supplieras..... Entends-moi bien, tu le supplieras de fixer la cérémonie à demain; que ce soit à midi, à deux heures, il n'importe, mais il faut qu'elle ait lieu demain.

— C'est bien not' demoiselle; allons, allons, mes perdrix, dit-il tout bas en s'éloignant et en caressant les plumes de ses deux oiseaux, vous m'avez pondu là un joli œuf.

— Attends, Etchahon, j'ai encore quelque chose à te remettre.

Et, se plaçant à sa table, elle écrivit à Aloys :

« Etchahon a un fils; on le baptise *demain*. Il m'a demandé de nommer son enfant, et j'ai dit que vous le nommeriez avec moi. »

Elle ne signa pas, ne plia point le billet en forme de lettre (savait-elle pourquoi?), et le remettant à Etchahon :

— Porte à l'instant ce papier chez M. Aloys; il sera le parrain de ton fils avec moi.

Quelle pensée attachait-elle donc à ce baptême? Pour ceux qui n'ont pas de foi religieuse, un baptême n'est rien; mais, à vingt ans, toute croyance est sainte. Etre jeune, c'est croire; dans sa douce superstition, il semblait à Edith qu'en appelant le jeune homme à tenir ce nouveau-né avec elle sur les fonts du baptême, elle le mettait sous la garde d'un sacrement, sous la garde du ciel. Cette journée si terrible, si redoutée, se passerait en présence de Dieu, serait consacrée par un bienfait, sanctifiée par une cérémonie pieuse, et l'esprit du mal n'oserait pas s'approcher. Puis, c'était une parenté avec elle, et tout bas une voix secrète lui murmurait que le jeune homme serait heureux de lui être associé pour une sainte protection, et qu'il oublierait peut-être de souffrir le jour où ils seraient comme *père* et comme *mère* ensemble.

Etchahon arriva bientôt chez Aloys; il monta; l'obscurité le fit d'abord reculer d'un pas.

— Qui est là? dit vivement le jeune homme.

— C'est moi, Etchahon.

— Que me veux-tu?

— Voici un papier que vous envoie Mlle Edith; elle m'a bien recommandé de vous le remettre ce soir même.

La seule présence d'Etchahon avait été un bienfait pour Aloys, c'était un être vivant; le nom d'Edith, jeté au milieu de ses tortures, acheva d'en adoucir l'amertume.

Pendant qu'il prenait le papier, le paysan ajouta :

— La cérémonie aura lieu à dix heures; M. le curé, que je viens de rencontrer, me l'a promis. Et il s'éloigna.

Aloys lut : il lut ces simples mots, et ne les comprit pas d'abord dans toute leur angélique pitié. Presser dans ses mains une lettre tracée par Edith, voir son écriture, cette sorte de portrait de ce qu'on aime, lui était une joie trop vive pour ne pas être sa seule joie. Mais bientôt, et cette parole d'Etchahon : *Elle m'a dit de vous le donner ce soir même*, lui revenant à la pensée, tout ce qu'il y avait de consolateur et d'inexprimé dans ces lignes se dévoila peu à peu; la maladie lui avait donné la finesse de cœur d'une femme; il relut le billet, un mot y était souligné : « On baptise son fils *demain.* » Demain était donc devenu pour elle aussi un anniversaire; cette lettre disait donc : Quelqu'un souffre avec vous; c'était, si l'on peut parler ainsi, c'était comme un serrement de main qu'elle lui envoyait, ne pouvant le lui donner. A mesure que le sens caché de ces lignes pénétrait dans l'âme du jeune homme, il sentait tout se détendre en lui; sa poitrine, délivrée d'un poids affreux, se soulevait plus librement; prenant d'une main tremblante ce papier qu'il appuie sur son visage : — Vous ! encore vous ! dit-il tout bas, avec un ineffable accent de reconnaissance; ah ! il faut que je la voie, il faut que je lui dise tout ce que j'ai dans le cœur ! Que faisais-je à attendre ici mon arrêt ? C'est près d'elle qu'est ma force; si je puis échapper au mauvais esprit, c'est près d'elle; il n'osera pas me poursuivre sous cet abri sacré, et s'il doit venir, eh bien, qu'il me frappe à ses

yeux, que mon dernier instant de raison soit pour te dire que je t'aime, que ma dernière parole sentie soit un élan vers toi !

A ces mots, il sort avec impétuosité et court à travers la campagne jusqu'à la propriété de M. de Falsen; les ténèbres étaient profondes quand il arriva, et toutes les portes closes. Il franchit le mur d'appui, monta sur une terrasse garnie d'arbres, d'où l'on apercevait la chambre d'Edith, et s'assit au pied d'un tilleul, l'œil fixé sur la fenêtre fermée. Deux grands rideaux de mousseline blanche tombaient immobiles; à travers les rideaux on voyait la clarté faible et rougeâtre d'une lampe; la lune qui brillait, les lucioles qui volaient, la rosée qui tombait, tous les mystères d'une belle nuit se mêlaient dans son âme avec l'image d'Edith, et, rempli d'une sorte d'extase, il entrait dans la chambre de la jeune fille, il la voyait dormir, rêver; il se penchait sur son front, lui disait tout bas : Je vous aime; et elle, sans ouvrir les yeux, elle souriait.

Au milieu de ces hallucinations, la nuit s'écoula : bientôt le ciel, se peignant d'une légère bande rose à l'horizon, commença peu à peu à blanchir; une fraîcheur piquante vint avec la lumière, et descendit sur la tête brûlante du jeune homme, dont les yeux ne quittaient point cette fenêtre; alors il vit les rideaux se mouvoir, une main se glisser entre eux et ouvrir à demi la croisée; puis la main disparut, les rideaux se rejoignirent, et pendant quelques instans se ballonnèrent au souffle du vent du matin. C'était Edith qui s'éveillait. Aloys pensait tant à elle, qu'il ne pensait plus à lui-même ; il allait la voir ! la voir !

Quelques minutes écoulées, la fenêtre s'ouvrit en effet; Edith parut. Aloys, caché derrière les tilleuls, plongea du regard dans la chambre. Le voilà ouvert devant lui, ce sanctuaire où sa pensée pénétrait si souvent : tout était simple, pur, gracieux comme Edith; un lit à peine foulé, un petit crucifix d'ivoire, un bénitier avec une branche de buis; quelques livres épars sur un seul rayon; un petit secrétaire en marqueterie, comme on en faisait il y a cent ans, et venu sans doute de quelque aïeule. Bientôt la jeune fille s'avança sur le balcon, enveloppée d'un long vêtement blanc. Jamais Aloys ne l'avait vue si belle. Elle s'accouda sur la rampe, et, le corps penché, regarda longtemps le jour qui montait; sa bouche entr'ouverte aspirait l'air; son visage était rose comme l'Orient, mais ses yeux semblaient chargés d'une vague inquiétude; à quoi donc pensait-elle? Bientôt, enlevant le petit bonnet blanc attaché sur son front, elle secoue la tête; ses tresses noires tombent et se déroulent sur ses épaules; puis, penchée en arrière, elle les rassemble d'une main à la naissance du cou, tandis que de l'autre elle promène le peigne dans leurs mèches flottantes : le soleil qui montait à l'horizon faisait jaillir mille étincelles de sa chevelure, et l'environnait tout entière d'un fluide d'or; on eût dit qu'il s'était levé pour voir le réveil de cette belle créature. Aloys regardait, bénissait et ne se souvenait plus. Mais bientôt la fenêtre se ferma, et la lumineuse apparition s'évanouit. En se retrouvant seul, le jeune homme crut qu'il sortait d'un rêve, d'un rêve bienfaisant comme ces longs sommeils qui nous régénèrent; son âme était faible, mais calme, ses

agitations apaisées, et sa douleur n'était plus que la langueur d'une convalescence.

La cérémonie du baptême, comme nous l'avons dit, était fixée pour dix heures; Aloys partit pour revenir. Il revint tout enivré d'amour, et cependant il n'avait compris que la moitié de la lettre d'Edith, il n'y avait lu que de la tendresse. Mais à peine entré dans le salon, eut-il jeté les yeux sur la jeune fille qui l'attendait à côté de son père, à peine lui apparut-elle, blanche, semblable à une sainte des vieux tableaux, revêtue, pour ainsi dire, d'une physionomie pieuse, quand elle s'approcha et lui dit : — Vous êtes sous la garde de Dieu ! Alors ses yeux s'ouvrirent : tout ce qu'Edith avait rêvé de saint dans ce baptême, cette protection divine appelée par elle sur sa tête, s'offrit à sa pensée pour la première fois; et comme rien n'est si contagieux que les sentimens élevés, il marcha vers l'église plein de recueillement et sentant s'épurer jusqu'à sa tendresse même.

Les prêtres, il faut l'avouer, profanent les cérémonies les plus belles par leur indifférence à les accomplir; ce sont presque toujours des hommes à surplis qui baptisent et qui ensevelissent, comme des ouvriers font des bières, comme des ouvrières font des langes. Qui de nous n'a pas souffert, en suivant à l'église le corps d'un être aimé, de voir ces représentans de l'humanité devant Dieu, ces introducteurs des âmes au ciel, réciter leurs divines prières d'une voix distraite, sans songer qu'ils sont là en face d'un père qui pleure et d'un Dieu qui juge ? La mission est devenue métier.

Riégo n'était pas de ces hommes chez qui l'habitude use la solennité du devoir. Austère, vivant

dans la solitude, élevé au milieu des montagnes, la religion avait gardé pour lui sa sainte poésie : jamais une parole sacramentelle ne s'échappait de sa bouche sans qu'il la prononçât avec toute sa valeur. Quand il disait *Dieu*, c'était toujours Dieu qu'il disait ; sa pieuse exaltation pendant les cérémonies l'eût fait prendre pour un des premiers ministres du christianisme officiant au fond des catacombes. De plus, il s'était imposé la loi de parer son corps ainsi que son âme pour se présenter devant le Seigneur, regardant comme une irrévérence l'incurie de ces prêtres qui, sous leur robe de soie et d'or, laissent entrevoir des vêtemens souillés.

Le parrain, la marraine, l'enfant et les deux familles arrivèrent au seuil de l'église ; Edith et Aloys se tenaient debout à côté l'un de l'autre; c'était elle qui semblait le conduire, qui semblait le présenter à Dieu; et le jeune homme, agité d'émotions inconnues, regardait autour de lui avec une sorte d'étonnement mêlé de respect · il croyait entrer dans un temple pour la première fois.

Le prêtre, selon qu'il est dit dans le rituel, s'avança vers eux jusqu'à la porte, précédé d'un clerc qui portait un cierge; il était calme, noble, grandi par l'étole; ses cheveux noirs, partagés sur son front, descendaient le long de son cou :

— Qui êtes-vous ? leur dit-il avec sa belle voix grave.

— Nous sommes le parrain et la marraine.

— Etes vous chrétiens et catholiques ?

— Nous le sommes.

— Que demande cet enfant ?

— Il demande le baptême.

— Quel nom voulez-vous lui donner ?

— Celui d'Aloys, répondit la jeune fille.

L'Eglise a peu de cérémonies aussi belles, et, disons-le, aussi dramatiques que la cérémonie du baptême : tout y est personnification, figure, lyrisme ardent comme les psaumes de David. Conçue dans les premiers temps de la foi, c'est une sorte d'action théâtrale à trois personnages, le prêtre, le catéchumène, le démon; et pendant toute la solennité on voit Satan voltiger sous les voûtes, planer sur l'enfant et le disputer aux prières. Mais dans cette circonstance, et grâce aux acteurs de cette scène, le symbole se changeait en réalité; il y avait vraiment un combat, une âme à ravir au mauvais esprit. Edith, appelant le ciel à son aide, cacha son visage dans son livre d'église, et s'absorba dans ses prières; ses prières étaient ses armes. Aloys suivait avec superstition le développement de la cérémonie, et s'appropriait chacune des paroles sacrées; Riégo ajoutait à cette exaltation par son enthousiasme. La lutte commence : le prêtre écarte d'abord les voiles qui couvrent le nouveau-né, et soufflant trois fois sur son visage :

« — Esprit immonde, dit-il, retire-toi de cette « image de Dieu pour faire place au Saint-Esprit; « et toi, enfant, reçois sur ton front et ta poitrine « ce signe de la croix, et sois tel par tes mœurs « que tu puisses être un temple du Seigneur ! »

Ensuite, prenant le sel :

« — Sel, création de Dieu, je t'exorcise par le « Dieu vivant qui t'a créé pour purifier les peu- « ples. »

Et il met sur les lèvres du catéchumène quelques grains de ce sel de la sagesse, emblème profond, qui enseigne que tout ce qui est science est d'abord amer.

Après avoir purifié l'enfant, après l'avoir pour ainsi dire oint et armé pour le combat, le prêtre, comme pour mettre entre lui et son ennemi, qui rôde à l'entour, le bouclier de Dieu, le prêtre découvre sa tête avec noblesse, et, la main étendue sur le front du nouveau-né, les yeux levés au ciel, prononce ces belles paroles :

— « Dieu de nos pères, toi qui relèves par ce « merveilleux bienfait l'homme tombé par la haine « du démon, de sorte que celui que la faute d'A- « dam a fait naître fils de la colère, renaît par « Jésus-Christ fils de l'adoption, épure, épure cet « enfant plongé dans les eaux de ta miséricorde, « et qu'en grandissant il devienne héritier selon « les espérances éternelles. »

— Qu'est-ce que j'éprouve, mon Dieu? qu'est-ce que j'éprouve? se disait Aloys.

Edith priait avec ardeur.

Après cette oraison, où sa voix avait été pleine et gravement suppliante (c'était à Dieu qu'il parlait), le prêtre couvrit soudain sa tête avec une sorte de fierté; et s'écria :

— « Démon, je t'exorcise au nom du Dieu « vivant; retire-toi loin de ce serviteur de Dieu! « celui qui te le commande par moi, c'est le « roi de la gloire immortelle, qui a renversé « ton empire. Laisse la victoire à ton triompha- « teur. »

Puis, faisant le signe de la croix sur l'enfant, mais sans le regarder, sans le toucher, et l'œil

attaché profondément sur la voûte, comme s'il voyait le mauvais esprit:

— « Et ce signe sacré que nous imposons sur « Aloys (Aloys tressaillit à son nom), toi, maudit, « n'ose jamais le souiller. »

Le tableau était vivant : Satan était là, dans cet angle obscur; et le jeune homme, arraché à lui-même par l'accent inspiré de ce Joad des montagnes, suivait, éperdu, le geste et le regard excommunicateurs, quand tout à coup le prêtre, la voix vibrante, l'œil ardent, ajoute avec une magnifique puissance de malédiction :

« Va-t'en, démon! voici Dieu! il s'approche! « voici le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu qui te « prend ta proie...... va-t'en! va-t'en! »

A cet anathème, Aloys répondit par un cri de joie et de triomphe. C'était lui qui était l'exorcisé; c'était son mauvais génie que l'on venait de bannir! et au moment où, après l'exorcisme, Riégo, regardant avec douceur la jeune créature endormie, lui dit à voix basse : Entre dans le temple, entre, cher enfant! Aloys s'y précipita comme les condamnés du moyen-âge qui cherchaient un asile au pied des autels. A peine dans le sanctuaire, une joie immense se répandit dans tous ses traits; ses regards se portèrent avec une ineffable émotion sur la jeune fille qui priait toujours la tête baissée, et il s'avança confiant, calme, renouvelé, pensant avec ivresse qu'il avait pour lui Dieu là haut et Edith ici-bas.

La seconde partie de la cérémonie, celle qui a lieu dans l'église, fut pleine de douceur et se passa comme en famille; l'ennemi avait disparu. Riégo toujours grave, mais heureux, avait pour ainsi

dire changé de voix et de visage en remplaçant son étole violette par une étole blanche. Il laissait place à son affection pour Edith; c'était avec toutes sortes de délicatesse et d'onction qu'il toucha le nouveau-né, qu'il lui imposa le saint-chrême pour le sacrer (car après le baptême l'enfant est prêtre et roi), et que, couvrant toutes les parties de son corps de signes de croix pour le revêtir du sang de Jésus-Christ, il lui fit tenir un cierge; il l'enveloppa d'un voile blanc, symbole divin d'innocence et de vérité.

Enfin le moment est venu de verser l'eau sur le front. Avant cette consécration, le prêtre se retourna vers le parrain et la marraine, et leur dit :

« Croyez-vous en Dieu, le Père Tout-Puissant,
« créateur du ciel et de la terre? »

— J'y crois! j'y crois! répondit Aloys.

Et ce cri s'échappa de sa poitrine avec une telle énergie, avec un tel élan de conviction, qu'il arracha Édith à sa méditation sainte! Elle relève vivement la tête, elle jette les yeux du côté d'Aloys, tourné au même instant vers elle... Oh! quel regard s'échangea entre eux! La libératrice devant le racheté!... Édith, immobile, ne pouvait se lasser de le contempler : oui, le salut est écrit sur ce visage rayonnant d'extase.

— Merci, mon Dieu, dit-elle tout bas; et des larmes vinrent mouiller le bord de ses paupières.

Alors, Riégo ayant dit à Etchahon de pencher l'enfant sur les fonts baptismaux, Aloys et Édith s'avancèrent pour le soutenir; et pendant que le prêtre versait, en forme de croix, l'eau attiédie sur le front du nouveau-né, leurs mains se joignirent et restèrent unies. La cérémonie étant termi-

née, le prêtre se retourna vers eux et leur dit de sa voix ferme :

« Vous m'avez présenté un être impur, et je vous « le donne pur ; vous m'avez offert un homme, je « vous rends un ange : c'est une grande mission. « Vous avez charge d'âme ; car au moment où vous « avez dit, *Oui, je renonce;* là-haut un ange a ré- « pété, *Oui*, et Dieu a entendu, *Oui :* Dieu, me « comprenez-vous ? Vos fautes maintenant pèse- « raient double ; car cet enfant doit pouvoir se « mirer dans votre vie comme dans un miroir de « pureté. Si son père meurt, vous êtes son père ; « si sa mère meurt, vous êtes sa mère : le mot vul- « gaire le dit, vous êtes comme père et comme « mère ensemble. »

Édith et Aloys tressaillirent.

— A genoux donc ! dit Riégo.

Ils se mirent à genoux.

— Unissez vos mains.

Ils unirent leurs mains.

— Et jurez du fond de l'âme, à ce petit être qui ne vous entend pas, « Nous serons toujours bons « pour que tu sois bon. »

Ils répétèrent tous deux ces paroles. On alla à la sacristie ; ils signèrent ; et quand ils virent leurs noms à côté l'un de l'autre, ils se regardèrent et pâlirent.

Le soir, il y avait réunion chez M. de Falsen ; Aloys offrit à Édith quelques présens et resta interdit devant elle.

— Eh bien ! dit la bonne madame Bœhmel avec une voix timide et comme tout étonnée d'oser parler : est-ce que tu n'embrasses pas ta commère ?

Aloys l'embrassa : ils étaient tous deux d'une

gaucherie charmante. Pardonnez à cette mère d'avoir appelé les lèvres de son fils sur les joues de cette belle jeune fille, elle savait qu'Aloys serait si heureux! l'amour maternel sanctifie tout.

Édith, remise de son premier embarras, s'avança vers Aloys, et avec une expression marquée :

— Voici mon présent à moi.

C'était un souvenir ; il l'ouvrit : sur la première feuille se trouvaient écrits ces mots : 1er *août! direz-vous toujours que c'est un anniversaire de malheur?*

VII.

Terre! terre! — Vous représentez-vous le visage, le regard, l'accent du matelot, quand, après un long désespoir, après avoir tour à tour failli mourir de froid et de faim, mourir noyé ou dévoré, il aperçoit tout à coup une ombre, une vapeur brune, et que, tombant à genoux, il s'écrie : Terre! terre! Y a-t-il au monde une plus puissante expression de bonheur? y a-t-il un plus magnifique mouvement de reconnaissance et d'amour? Que de joie dans ce cri qui résume tant de douleurs! terre! terre! Que lui importent maintenant ses angoisses? la terre est là; la terre, c'est-à-dire la maison natale, les amis, la femme, les enfans, la vie!... Telle fut la joie d'Aloys après le baptême : plus de péril; le détroit est franchi; il entre dans le port à pleines voiles! Ses pressentimens? oubliés; ses

souffrances? bénies. Il se met à croire à son salut avec autant de superstition qu'il croyait la veille à sa rechute : quand on a vingt ans, et qu'on remonte a la vie, semblable au géant des contes de fées, on fait sept lieues d'un seul pas.

Cependant Aloys était sauvé, mais il n'était pas guéri. Comme toutes les imaginations exaltées, il devait encore avoir bien des crises de découragement après cet élan d'espoir, bien des jours de faiblesse après cette heure de force : l'excès même de sa confiance était un reste de maladie. Édith le comprit, ou plutôt le devina; tout est instinct chez les femmes, et, sous sa protection céleste, commença l'œuvre douce et lente de cette convalescence.

Le lendemain du baptême, Aloys était accouru chez M. de Falsen, brûlant du désir et du besoin de voir Édith seule, ne fût-ce qu'un instant. Mais quand il se trouva devant elle, son émotion fut si profonde, qu'il ne sut que lui prendre la main et la serrer vivement contre sa poitrine, à la manière des hommes du pays, en disant tout bas : Oh! Mademoiselle !

— Vous croyez donc me devoir beaucoup, monsieur Aloys?

— Autant qu'à ma mère.

— Et vous voudriez me prouver votre reconnaissance?

— Dussé-je mourir pour cela, je le voudrais

— Il en est un moyen.

— Lequel? lequel?

— Promettez-moi de ne jamais avoir une pensée triste sans venir me la confier.

— Oh! je vous le jure!... Mais c'est que j'en ai tous les jours.

— Venir tous les jours de Barcus ici, reprit-elle en souriant, la distance est bien longue : faisons mieux; chaque soir vous écrirez sur un livre....

— Sur le souvenir que vous m'avez donné.

— Vous écrirez toutes vos actions, tous vos sentimens de la journée; songez-y, c'est un examen de conscience. Ne faites grâce à aucune faiblesse, notez tous les accès de mélancolie comme autant de fautes; puis, le dimanche, en venant avec votre mère, vous me donnerez ce livre, et moi, après l'avoir lu, je vous le remettrai....

— Sans un mot? sans une ligne? Si ma conscience se tait, qui me guidera? ne m'accorderez-vous pas quelques éloges pour m'encourager au bien?

— Pourquoi non, si je suis contente de vous?

Ainsi s'établit entre eux une correspondance qui devint le salut d'Aloys. Rien ne donne plus de force à l'âme que cet examen sévère et continuel d'elle-même, et nous vaudrions bien mieux si nous vivions toujours sous le regard de ceux que nous aimons. Aloys étouffait mille mouvemens d'injustice ou d'abandon avec cette seule pensée : Il faudrait le lui dire ce soir; et il fit plus d'une bonne action pour le seul bonheur de la confier à son livre. Quant à elle, ses consolations pouvaient se résumer ainsi : *Travaillez, croyez, faites du bien.* Mais sous combien de formes charmantes et variées elles les présentait! La raison, le cœur, tout lui servait pour le combattre, tout, même l'esprit. Elle avait un grain de raillerie dans sa bonté, et quelquefois elle faisait tomber tout un échafaudage de craintes avec une simple parole de bon sens doucement moqueur; ce n'était presque jamais qu'un mot, mais un mot qui à lui seul était

une règle ou une récompense. Un jour, elle lut sur le livre : « Que je vous raconte un grand événement : hier, étant seul, j'ai..... j'ai chanté ! D'abord, je me suis retourné pour m'assurer si c'était bien moi ; il y a trois ans que je n'ai entendu ma voix ; puis une sorte de honte m'a saisi, et je me suis tu ; mais bientôt j'ai pensé à vous, et j'ai achevé. » Elle mit au bas de la page : « Donnez-moi votre main, mon frère ! » Mon frère ! tout était là ! Les mélancoliques sont habiles à se créer des douleurs inconnues, et souvent Aloys éprouvait et racontait des souffrances dont Édith, si jeune encore, n'avait pas même l'idée. Eh bien ! elle y trouvait soudain un remède ; sa tendresse lui servait d'expérience. Quelquefois aussi le convalescent et le médecin disparaissaient, et alors venaient les échanges de sentimens affectueux et tendres ; ce n'était plus là le but de la correspondance, et cependant il n'avait jamais été mieux atteint. Enfin Aloys déposait aussi sur le livre ses vœux secrets, comme on charge un ami de dire ce qu'on n'ose pas dire soi-même. — « Si je pouvais faire de la musique avec vous ! » écrivait-il un jour. Ce jour-là, Édith lui rendit le livre sans réponse, et ne lui parla pas même de ce qu'il avait écrit. Déjà il craignait de l'avoir blessée, quand, le dimanche suivant, au moment où M. de Falsen et M. Bœhmel se mirent à la table de whist, elle se tourna de son côté, et lui dit :

— Monsieur Aloys, j'ai étudié une sonate de Weber, voulez-vous que nous l'exécutions ?

Ils se mirent au piano, et depuis ce jour chaque dimanche fut consacré à la musique : c'était un duo d'*Iphigénie* qu'ils disaient ensemble ; c'étaient les

mélodies de Schubert qu'ils chantaient alternativement : Aloys donnait des conseils à Édith; Édith le conseillait à son tour; ils mettaient leurs âmes en commun pour comprendre, pour sentir ces pages sublimes. Bientôt le travail, ce grand consolateur des imaginations malades, remplaça, par une fatigue salutaire, l'activité inquiète de son cerveau; il était toujours en quête de chefs-d'œuvre pour pouvoir les apporter à Édith; il étudiait les plus vieux maîtres comme les plus nouveaux, la musique d'église, la musique de théâtre, la musique d'instrument, nourrissant ainsi son génie en croyant ne satisfaire que son amour; et, quand il avait découvert quelque belle composition ignorée, sa récompense était d'accourir chez la jeune fille, et de lui dire : « Jouez-moi cela. » Car le piano ne lui était pas complètement familier, et la nature, en lui donnant à lui l'invention et à elle l'exécution, semblait leur dire qu'ils ne pouvaient vivre qu'à eux deux.

Ces entretiens de musique ayant accoutumé leurs parens à les voir et à les laisser ensemble, bientôt vinrent entre eux les longues et intimes causeries où l'on pénètre dans la vie l'un de l'autre : Aloys découvrit aux yeux d'Édith le secret de toutes ses douleurs domestiques, et la jeune fille y porta encore son influence bienfaisante.

M. Bœhmel était cruel, mais tout n'était pas méchanceté native dans sa cruauté; s'il faisait souffrir, c'est qu'il souffrait : il y avait de la victime dans ce bourreau. Une plaie vive et toujours saignante le rongeait, le souvenir de sa faillite. Atteint par ce coup dans sa seule vertu, la probité, et dans son plus grand vice, l'orgueil, c'était en lui un

mélange de honte, de colère et de douleur, qui pervertissait sa raison. Chacun connaît ces profondes et incurables maladies nerveuses qui promènent leurs ravages sur tout notre corps : elles sont partout et nulle part, et, revêtant mille formes étranges, déroutent les prévisions de la science par leurs subites transformations : tantôt c'est le cerveau, tantôt le cœur, tantôt la poitrine qu'elles attaquent; on n'a qu'une seule maladie, et l'on en a mille.... Voilà l'image du désespoir de M. Bœhmel : fécond en douloureuses métamorphoses, il se montrait quelquefois sous la forme du spleen, le spleen sombre, concentré, le spleen qui vous ôte la force de porter votre corps, penche votre front vers la terre, et met pour ainsi dire sur vos lèvres un sceau de plomb. Pendant cette crise, M. Bœhmel ne parlait pas, n'agissait pas : s'était-il traîné à table, à peine assis, il tombait dans quelque noire rêverie, demeurait immobile, silencieux, et après un quart d'heure se levait sans avoir approché un seul mets de sa bouche. Le lendemain, tout changeait : à ce morne abattement succédait une défiance ombrageuse qui voyait partout des offenses ; chaque parole, chaque geste était un sarcasme qui lui reprochait sa chute, et ses soupçons finissaient toujours par éclater en scènes de colère qui usaient la vie de Mme Bœhmel. Après la violence venait l'ironie froide et amère; Aloys était alors sa victime. M. Bœhmel avait transmis son orgueil à son fils; seulement chez l'un l'orgueil était le besoin de la domination, chez l'autre l'amour de l'éloge : le père eût voulu voir tous les fronts courbés devant lui, le fils tous les regards tournés vers lui; mais tous deux avaient une même faiblesse.

M. Bœhmel était humilié de la folie d'Aloys autant qu'Aloys lui-même : or, pour un tel homme, être humilié, c'était haïr; haïr, c'était se venger ; il poursuivait donc sans cesse son fils par mille allusions outrageantes sur son malheur, et, avec une cruauté sagace, choisissait l'instant où quelques personnes étaient réunies chez lui pour plaindre le sort de *certains* pères et s'étendre sur le malheur d'avoir des enfans dont on rougit. Rien ne blesse plus profondément que d'entendre parler de soi devant soi à la troisième personne : il y a dans la lâcheté de cette attaque à mots couverts, qui se cache derrière l'allusion comme derrière un bouclier pour frapper plus sûrement, il y a quelque chose de vil et d'irritant qui arrache à lui-même celui qui en est l'objet. Mieux vaut mille fois une insulte en plein visage : les offenses brutales sont comme la foudre, elles frappent et disparaissent ; mais ces attaques détournées tombent sans cesse sur le cœur comme autant de petites flèches aiguës : oh! la plus infernale de toutes les haines est celle qui fait un coup de poignard avec mille coups d'aiguille.

Aloys, si honteux déjà de son abaissement, mourait de désespoir en se voyant ainsi ravaler aux yeux de tous sans pouvoir se défendre. Que dire à un homme qui ne vous parle pas? Alors il s'enfuyait dans sa chambre, et se précipitait sur son lit en versant des larmes de rage. Mais un jour, M. Bœhmel l'ayant attaqué imprudemment devant Edith, son amour blessé s'emporta jusqu'à l'indignation, et il répondit à l'offense par une si vive parole de colère, que M. Bœhmel se tut et pâlit.

Le lendemain la jeune fille dit à Aloys :

— Vous m'avez fait bien du mal hier soir.

— A vous, Mademoiselle?

— Oui!.... vous avez eu un tort. Parler ainsi à votre père!

— Il est si difficile quelquefois d'être son fils!

— Je le sais; mais il est votre père.

— Puis-je m'en souvenir toujours, quand il ne s'en souvient jamais?

— Regardez votre mère.

— Ah! c'est sa vue qui m'irrite le plus : s'il n'insultait que moi! mais ma mère, ma tendre mère!

— Eh bien! supportez tout ce qui ne blessera que vous, pour avoir le droit de la défendre.

— Ce droit est un devoir, je n'ai pas besoin de l'acheter.

— Eh bien! pour lui épargner une peine : elle était toute tremblante hier.

— M'insulter devant vous! Je ne peux pas! je ne peux pas!

— Eh bien!.... eh bien! pour moi....

— Pour vous?

— Oui, pour moi; chaque fois qu'à une parole cruelle de votre père vous n'opposerez que le silence, imaginez-vous qu'Edith est à vos côtés, et vous dit tout bas : Je vous remercie.

Aloys promit avec ivresse : un sacrifice à faire à celle que l'on aime! Ainsi, dans ce noble commerce, son être tout entier se renouvelait : il était bon, parce qu'Edith le voulait; résigné, parce qu'elle le voulait. Était-il frappé par quelque chagrin plus vif, il accourait bien vite auprès d'elle, presque heureux de souffrir, pour être consolé; c'était tous les jours quelque qualité nouvelle qu'il lui apportait en présent; c'était son

bonheur même qui lui servait de séduction. Prosterné à ses pieds, pour ainsi dire : « Voici ma vie, « s'écriait-il, prenez-la; voici mon âme, transfor-« mez-la; elle est à vous, achevez votre ouvrage, « faites-la semblable à vous! »

Cependant une cause de peine se mêlait à son bonheur, c'était le caractère de l'affection d'Edith. Edith, radieuse, mais sereine, recevait cette âme qui s'offrait si ardemment à elle, avec une joie douce et paisible qui avait quelque chose de maternel : représentez-vous le sourire des vierges de Raphaël, quand elles contemplent Jésus bercé sur leurs genoux. Edith plaignait Aloys, elle pleurait avec lui, mais rien d'orageux ni de troublé dans sa tendresse : les trouvait-on seuls ensemble, aucun embarras ne se montrait sur son visage, et elle continuait à lui parler devant tous avec la même aisance.

Ne l'aimait-elle donc que d'une affection de sœur? N'y avait-il rien dans ce sentiment qui pût alarmer une conscience aussi sévère et aussi pure? Comment expliquer ce mystère?

Nous sommes des créatures si imparfaites, que nos vertus mêmes nous sont dangereuses. Edith avait dans la pitié une qualité funeste : la pitié seule l'avait d'abord attirée vers le malheureux, et, trompée pour ainsi dire par le point de départ, elle avait fait depuis bien des pas dans une voie qui n'était point la meilleure! C'est elle qui a été au-devant d'Aloys, elle lui a parlé la première, elle a recherché l'occasion de se trouver près de lui, elle l'a choisi pour le baptême.... elle lui a écrit. Bientôt elle est entrée dans sa vie de famille, l'a guidé comme fils, l'a relevé comme homme, l'a électrisé comme artiste, et, de consolation en

consolation, entraînée du bien qu'elle a fait au bien qu'elle peut faire, sans le savoir, sans le vouloir, elle est tellement devenue l'arbitre unique de sa destinée, le centre de son existence, qu'elle ne vit plus que pour lui comme il ne vit plus que pour elle. Edith! Edith! est-ce donc toujours de la pitié ce sentiment qui vous entraîne toujours! Souvent, dans les combats d'Homère, un jeune Grec, parti sous l'égide de sa divinité protectrice, la perd dans la mêlée, et une déesse ennemie vient, sous une fausse apparence, se placer à côté du jeune héros, afin de l'égarer : comme le guerrier des fables antiques, Edith, n'auriez-vous pas changé de guide? Elle ne le savait pas, elle ne le croyait pas, et, à l'abri de ce sentiment de compassion, elle marchait en pleine sécurité. Comment prendre pour une faute ce qui lui donnait les plaisirs de conscience d'une bonne action? Tout les livrait l'un à l'autre; c'était le baptême qui exaltait leur affection en y jetant une teinte religieuse : quand Dieu s'entremet entre deux âmes, il n'y a pas de plus dangereux conciliateur. C'était Mme Bœhmel qui les rapprochait toujours; sans doute elle aurait dû combattre une passion dont tant d'obstacles rendaient l'heureux succès impossible; mais Mme Bœhmel était faible, elle était mère, et dites donc à une mère d'arracher des lèvres de son fils la coupe salutaire où il boit la vie! Aloys renaissait, elle ne savait rien au-delà, rien, qu'adorer et bénir celle qui le faisait renaître.

— Vous rappelez-vous, disait-elle un jour à la jeune fille, que devant vous j'ai demandé à Dieu un ange qui sauvât Aloys? Eh bien! chère Edith, ajoutait-elle plus bas en lui prenant les mains et

en la regardant avec des yeux pleins de larmes, eh bien! mon ange est venu.

Larmes dangereuses, reconnaissance plus séductrice pour Edith que les paroles les plus passionnées, et qui gravaient ineffaçablement l'amour dans son cœur, en donnant à sa tendresse l'apparence d'un devoir.

Une circonstance légère l'éclaira enfin sur la nature de ses sentimens.

Edith et M. de Falsen étant allés visiter Biaritz, il fut convenu qu'au retour ils s'arrêteraient chez M. Bœhmel pour déjeuner avec quelques amis communs : quand Edith entra, le jeune homme, qui craignait de montrer son émotion, s'approcha d'abord de M. de Falsen, et le questionna longtemps sur son excursion ; puis, une fois maître de lui-même, il s'avança vers un groupe qui entourait Edith : quel est son étonnement? Elle le voit, il est auprès d'elle, et elle ne semble pas le voir! Pourquoi cette dissimulation?... Pourquoi ne l'accueille-t-elle pas avec cet habituel sourire de bienveillance qui tout à la fois le charmait et le désespérait? Aurait-elle aussi quelque trouble à cacher?... l'aimerait-elle? Cette idée passa devant lui, rapide et éblouissante comme un éclair; il avait deviné : elle l'aimait, et elle le savait! Cette absence lui avait révélé son propre secret à elle-même. Depuis le baptême, Aloys venant presque chaque jour chez M. de Falsen, Edith n'avait jamais pu s'interroger; l'attendre, le voir, l'avoir vu, remplissait trop bien son cœur pour laisser place à la réflexion; la présence étourdit et enivre; on ne rêve qu'aux absens. Mais pendant ces dix jours d'éloignement et de solitude, son âme, tou-

jours en face d'elle-même, se recueillit, s'examina, et la jeune fille comprit ce qu'il était pour elle en ne le voyant pas. Aussi, quand après le déjeuner on monta dans la chambre de travail d'Aloys pour admirer un point de vue de montagne, Edith, en pénétrant dans ce lieu tout plein des traces de la vie du jeune homme, ne put se défendre d'une agitation secrète ; et Aloys, qui la suivait des yeux, la vit s'arrêter tremblante sur le seuil; il s'approcha d'elle ; le reste des convives regardait le paysage. La jeune fille, pour cacher son trouble et satisfaire son affection, s'empressa de lui demander l'usage de tout ce qu'elle voyait autour d'elle : quels étaient ces lieux? à quelle place travaillait-il? où était son Beethoven? était-ce le soir qu'il composait? était-ce auprès de cette fenêtre, et en regardant les Pyrénées? Grâce à ces innocens subterfuges, elle parcourait chacun des coins de cette chambre, s'initiant aux habitudes d'Aloys, faisant récolte de souvenirs et prenant sa part dans les jours évanouis, pour pouvoir composer les jours à venir. Tout en se promenant ainsi d'objets en objets, ses regards s'arrêtèrent sur une sorte de table recouverte avec soin d'un grand tapis.

— Quel est ce meuble ? lui dit-elle.

N'appelez pas cela un meuble, c'est mon piano, c'est un ami ! Sur quel instrument ai-je chanté pour la première fois ? sur lui; sur quel instrument le premier homme que j'aie aimé m'a-t-il appris les secrets de l'art que j'idolâtre? sur lui. Il a pour moi tout l'attrait des souvenirs de l'enfance ; un vieux meuble, un vieux livre, dont nous ne pouvons plus nous servir, nous plaisent parce que nous les avons vus dans nos premières années, parce

qu'à propos d'eux nous pouvons dire : *Il y a dix ans;* et ce mot-là ne traverse jamais notre cœur sans y faire vibrer quelque corde secrète. Jeune homme, quand je revins ici, après mon malheur, qui me consola? Encore lui! lui, qui me servait d'interprète auprès de Mozart et de Beethoven; lui, devant qui je venais me placer par instinct dans les mauvais jours, laissant mes doigts s'égarer pendant des heures entières en de vagues harmonies qui me berçaient au bruit du son, et qui faisaient dériver ma pensée de rêves en rêves vers de plus douces plages. Je m'étais assis sombre, je me levais mélancolique; ce n'était qu'une nuance de moins; mais quand on souffre, un peu c'est beaucoup.

Edith était trop émue pour répondre; le jeune homme reprit avec une sorte d'embarras passionné :

— Enfin, depuis....... depuis que ma jeunesse renaît, et que d'autres sentimens m'agitent, c'est lui qui est mon confident. Souvent, après quelques heures passées loin d'ici, je reviens, le cœur gonflé de mille souvenirs; tout plein de ce que j'ai dit et de ce que j'ai caché, à qui ouvrir mon âme? Personne qui puisse m'entendre. Ma poitrine éclaterait cependant, si je ne répandais quelque part les émotions qui bouillonnent en moi! Mais tu es là, mon cher piano, et je cause, je pleure avec toi!

Aloys, après ces paroles, s'arrêta en regardant Edith, mais elle ne répondit rien encore; elle craignait que le son même de sa voix ne la trahît : il ajouta :

— Ainsi mêlé à toute ma vie, en ayant marqué

les grandes phases, grandes pour moi, dépositaire de mes plus intimes pensées, jugez s'il m'est précieux! je m'imagine que nous sommes unis l'un à l'autre par un lien sympathique, et mon attachement pour lui n'est pas sans superstition; vous souririez de me voir le soigner, le couvrir, le regarder avec attendrissement; on n'aime pas autrement un être qui respire : vient-on par hasard à le heurter, et ce choc le fait-il vibrer, je frissonne malgré moi, il me semble qu'il a une âme, et que cette vibration est un gémissement; enfin, si un accident le brisait, je ne dirais pas : Il est détruit, je dirais : Il est mort, et je le pleurerais ainsi qu'un ami perdu.

Aloys et Edith se séparèrent; mais de ce jour data une ère nouvelle pour leur affection; l'amour de la jeune fille devint plus grave, et celui qu'elle aimait lui apparut sous un nouvel aspect; jamais jusqu'alors elle n'avait pensé qu'à son malheur; elle commença de penser à son talent. Le feu de sa physionomie quand il parlait de musique, ce qu'il y avait de singulier dans sa destinée, ce qu'elle pressentait de grand dans son avenir, ce génie interrompu par la démence, ou plutôt se continuant au sein de la démence; ces mélodies écrites dans le délire, et qu'il rappelait sans cesse, tout l'environna aux yeux d'Edith d'une sorte d'auréole poétique dont le hasard vint bientôt redoubler l'éclat.

Une des choses qui irritaient le plus M. Bœhmel, et qui lui arrachaient les plus brutales paroles, était la vue d'un mémoire inattendu à payer. Une dette! une dette! c'est-à-dire sa faillite, c'est-à-dire sa honte, c'est-à-dire toutes les haineuses

revanches qu'avait prises sur lui en un seul jour l'orgueil de ses concitoyens si longtemps écrasés par son orgueil. En arrivant dans le pays, Mme Bœhmel avait été forcée de tout acquérir, de tout acheter à la fois ; de là une foule de créances arriérées qui venaient la ressaisir au moment où elle s'y attendait le moins; et souvent la malheureuse femme avait consumé de longues nuits dans le travail pour satisfaire, avec l'ouvrage de ses mains, à de justes réclamations qu'elle n'osait présenter à son mari.

Un jour qu'elle se promenait avec Aloys dans la vigne qui leur servait de jardin, on lui apporta une lettre ; en la lisant elle sembla troublée.

— Qu'as-tu donc, ma mère ? que renferme cette lettre ?

— Tiens, lis.

« Madame,

« Il y a trois ans, j'ai eu l'honneur de vous fournir divers meubles, dont le prix se monte à 500 francs ; je vous en envoie la facture. Ayant vendu mon établissement, et me trouvant forcé de réaliser mes valeurs, j'aurai l'honneur, Madame, de me présenter chez vous demain à quatre heures.

« Recevez, etc.

— C'est aujourd'hui, s'écria Mme Bœhmel. Mon Dieu ! que me dira ton père ?

— Il ne te dira rien, car c'est moi qui lui porterai ce mémoire.

— Toi, Aloys ! tu te crois donc encore enfant, alors que ta présence était une protection ?

— Je le lui porterai, ma mère.

— Vous mettre en face l'un de l'autre, lorsque l'éternel objet de mes craintes est de voir éclater cette scène toujours grondante entre vous deux?... Tu as trop de sang paternel dans les veines; jamais!

— Je me contiendrai, ma mère, dit-il en souriant, je te le promets... je l'ai promis.

— Promis! Mais peux-tu savoir jusqu'où ira son emportement? Un mémoire de 500 francs!.. Aloys, j'ai peur.

— Calme-toi! il n'est pas midi; je vais aller à Bagnères, je verrai le marchand; calme-toi.

Mme Bœhmel s'établit sur une terrasse qui bordait le chemin, et attendit: deux heures, trois heures sonnèrent, Aloys ne revenait pas. A trois heures et demie, M. Bœhmel, absent depuis le matin, rentra, et Mme Bœhmel, entendant sa voix rude et sonore, tressailit malgré elle, et se cacha derrière un berceau de vigne. Son regard interrogeait la route avec anxiété; enfin, au détour d'une allée de tilleuls, elle aperçoit quelqu'un qui court; c'est lui, c'est Aloys; il approche; une de ses mains s'agite en signe d'allégresse, l'autre semble pleine; il lui crie de loin: Sauvés! il vole, il est près d'elle.

— Eh bien? dit la mère.

Pour seule réponse, il lui donne un sac d'argent, et, se précipitant à son cou, il la couvre de ses larmes.

— Qu'as-tu donc, mon fils? D'où te vient cet argent?

— Tu peux le prendre, je ne le dois pas à une mauvaise action.

— Mais comment est-il entre tes mains?

— Ne me le demande pas.

— Mais pourquoi pleures-tu?

— Ne me le demande pas davantage. Écoute, il n'y a pas de temps à perdre : quatre heures vont sonner ; le marchand sera chez Etchahon à quatre heures ; vas-y, que mon père ne te voie pas!

Et, de peur que sa mère ne voulût l'interroger, Aloys s'éloigna rapidement. Pourquoi son trouble? pourquoi ces larmes? La joie d'avoir épargné une douleur à sa mère les faisait-elle seule couler? Comment a-t-il pu apporter cet argent? Le voici :

A peine arrivé à Bagnères, Aloys avait couru chez le marchand pour lui demander un délai ; le marchand le refusa ; une véritable angoisse saisit le cœur du jeune homme ; car il savait tout ce que les violences de M. Bœhmel portaient de ravages dans l'organisation de sa pauvre mère ; chacune de ses altercations était une maladie pour elle. Désespéré, maudissant son père, implorant de l'or avec l'ardeur d'un avare, Aloys errait dans les rues de Bagnères, quand le hasard l'amena devant la maison d'un vieux musicien, facteur d'instrumens, et qui venait chaque mois lui accorder son piano. Soudain il pousse un cri de joie : Dieu l'a entendu! Dieu l'a exaucé! Il est riche, il possède quelque chose, il peut sauver sa mère! D'un seul bond, il est chez le facteur.

— Mon piano! achetez-moi mon piano!

Le musicien le regarda avec surprise et sans répondre.

— Ne m'entendez-vous donc pas? Achetez-moi mon piano 500 francs!

Le facteur connaissait l'instrument, il valait le

double de cette somme; le marché est conclu.

— A l'instant! à l'instant! dit Aloys, donnez-moi l'argent.

Quand il vit la somme étalée devant lui, quand il eut compté la dernière pièce de ces 500 francs, il embrassa le vieux musicien comme on embrasse son père! Oh! oui, son ivresse fut bien pure, bien infinie, elle fut grande comme son dévouement; car, il ne se le cachait pas, c'était une affreuse séparation qu'il avait accomplie; il s'arrachait violemment des bras d'un ami. Eh bien! ce déchirement même devint une sorte de plaisir: les douleurs du sacrifice ont des joies secrètes qui exaltent.

Aloys disposa tout pour que son piano pût être enlevé à l'insu de sa mère: elle n'aurait pu jouir de son bonheur, si elle eût connu le prix dont son fils l'avait payé.

Nous avons parlé d'un pavillon réservé à Mme Bœhmel, et qui lui servait souvent de retraite pendant la journée; situé à l'angle du mur, ce pavillon donnait sur la campagne par une petite porte qui permettait d'entrer et de sortir sans pénétrer dans la maison. Aloys y fit transporter l'instrument, afin que le facteur qui devait venir le lendemain à sept heures, pût l'emporter en secret; et, les ténèbres venues, quand le calme se fut étendu sur toute la maison, il sortit de sa chambre à pas assoupis pour aller passer cette dernière nuit avec le cher compagnon de sa jeunesse.

Une heure du matin sonnait lorsqu'il arriva devant le pavillon; la fenêtre était entr'ouverte; les rayons de la lune tombaient sur l'instrument; Aloys s'en approcha avec lenteur; puis, sans l'ou-

vrir, sans allumer de flambeau, il s'assit et laissa tomber sa tête sur ce bois insensible et pourtant si cher. Quand Girodet mourant se fit transporter dans son atelier pour dire adieu à ces murs, vieux confidens de toutes ses pensées, à ces toiles à moitié couvertes, à cette palette encore chargée de couleurs, à tout ce qui avait été sa vie enfin, et qui lui échappait, son âme ne fut pas plus douloureusement atteinte que celle d'Aloys dans ce triste et dernier embrassement. Les heures de son enfance, les transports inconnus dont la musique l'agitait alors, se présentent à sa pensée avec une nouvelle force; il se rappelle les prédictions de son vieil ami; il se reporte à cette nuit de génie où il avait si longtemps composé sans pouvoir écrire; et, pour la première fois depuis sa démence, s'éveille en lui quelque chose de semblable à l'enthousiasme de ces heures fécondes : l'inspiration l'a saisi, il veut créer, il faut qu'il crée ! Le flambeau est allumé, l'instrument est ouvert; sous ses doigts ardens les touches s'animent et pleurent; l'exaltation de son dévouement filial, l'excitation de la veille, sa douleur, ses souvenirs, tout l'enflamme, et les mélodies qui jaillissent de son cœur ne lui paraissent pas indignes d'être écrites; ce sont bien les sœurs de ces chants dont il entretient sans cesse Edith, de ces chants qu'il craint d'avoir rêvés. Ah! que du moins ces nouvelles inspirations ne soient pas perdues! une feuille pour fixer ces fugitives pensées ! Il se lève, il parcourt le pavillon, il le fouille en tous sens : rien ! Déjà il allait courir à sa chambre, quant ses yeux tombent sur le pupitre de sa mère, dont on n'avait pas ôté la clef; il l'ouvre; le premier objet qui

s'offre à lui est un cahier de papier à musique, un cahier déjà rempli ; à la clarté du jour qui se lève, il le prend et le lit.... Ciel ! qu'a-t-il donc ? regardez-le! comme sa main tremble! comme il parcourt avidement ce papier ! c'est toute une révolution qui se fait dans ce jeune homme ! ses yeux se mouillent ; sur son visage passent, rapides comme des nuages, mille sensations diverses; des paroles entrecoupées s'échappent de sa poitrine ! — Oui, dit-il tout bas, ce sont bien eux ! les voilà, c'est mon écriture ! je le savais bien que je ne rêvais pas ! Oh mon Dieu ! mon Dieu !

Que contenaient ces feuilles ?... les mélodies qui effrayaient tant sa mère, et qu'elle avait ensevelies dans ce pavillon isolé, comme les funestes instrumens d'une explosion terrible. Il n'est plus temps, pauvre mère! la flamme est tombée sur la poudre, la mine a éclaté.

Arrivé à la dernière page, Aloys plaça vivement la musique sur le piano; mais au même instant l'on frappa un coup à la porte; le facteur venait prendre l'instrument. — Pas encore, s'écria le jeune homme, pas encore; accordez-moi un quart d'heure, que je puisse les chanter une fois avec lui ! —Mais soudain il ajouta en se parlant à lui-même : — Non! non! devant ces hommes, ah! ce serait une profanation. — Puis, se retournant vers le facteur : — Emportez-le ! — Et il s'élança hors du pavillon, tenant son précieux trésor comme le Camoens sa *Lusiade !* Il court, il vole chez Edith ; elle était seule, Il entre : — Je le savais bien! je le savais bien ! s'écrie-t-il. Et pendant que sa main agite ses papiers d'un air de triomphe, il se précipite vers le piano.

— Qu'avez-vous donc ? ô mon Dieu ! dit la jeune fille avec terreur.

— Ecoutez ! je vous l'avais bien dit ! c'est beau.

Il prélude, il joue, il chante.

— N'est-ce pas que ces mélodies sont belles ?

Elle veut l'interrompre, l'interroger.

— Ecoutez ! écoutez !

Et il chante : la voix vibrante, les yeux étincelans, il parcourt, il dévore toutes ces feuilles.

— Aloys !

— Oh ! c'est beau ! c'est beau !

Et il chante encore, il chante toujours, jusqu'à ce qu'énervé, les lèvres violettes, le front glacé de sueur, il tombe à moitié évanoui sur l'instrument qui résonne encore.

VIII.

Cette crise compléta l'œuvre d'Edith : l'homme était renouvelé ; l'artiste supérieur commença à se manifester à son tour. Depuis plusieurs mois tout se préparait en lui pour une régénération intellectuelle : ses anciennes études musicales reprises, de nouvelles commencées, les théories de l'art examinées à la fois dans les œuvres et dans les livres, les compositions des maîtres relues avec cet esprit nouveau que donne une passion nouvelle, l'avaient initié aux plus intimes secrets de l'harmonie, et l'avaient fait artiste par la science, comme il l'était déjà par l'inspiration. Bientôt, avec la puissance d'apprendre, lui était revenue aussi la puissance de créer, et les idées reparaissant peu à peu dans son imagination, comme dans l'air les premiers oiseaux qui annoncent le printemps,

12.

il avait écrit des scènes dramatiques, des ouvertures, des quatuors: il ne fallait plus qu'un élan, et tout-à-coup il retrouve une œuvre, son rêve depuis deux ans, une œuvre toute poétique d'origine, toute neuve de formes : elle le frappe de surprise, comme si elle était d'un autre; elle le frappe de joie, car il sait qu'il en est le père; le mouvement est donné, et l'ambition d'entreprendre une vaste composition lui vient avec la force de l'exécuter.

Quelle était cette composition? — Il y a dans chaque art mille manières d'être un homme de génie; chez les uns les idées se condensent et se cristallisent en perles, pour ainsi dire; chez les autres, elles s'épandent en large torrent. La Fontaine fait des chefs-d'œuvre d'une demi-page; une conception de Shakspeare remplit un volume; Benvenuto, avec deux onces d'argent, produit une merveille; et Michel-Ange, errant dans les montagnes granitiques de la Romagne, rêve un immense colosse de marbre qu'il jetera sur la cime des Apennins, et que l'on apercevra de la mer; il n'a pas trop de toute une carrière pour une statue. Aloys était de la famille de ces artistes qui ne voient l'art qu'en grand : à peine formée en lui, toute pensée, naturellement et sans effort, s'étendait en lignes infinies : architecte, il aurait fait des temples; poète, des poèmes épiques. Pensait-il à quelque solennité musicale, c'était toujours une œuvre gigantesque et de proportions inconnues que l'on exécutait, comme en Grèce, sur une place immense, en plein air, avec le ciel pour cadre, la mer et les montagnes pour décorations, avec mille musiciens et vingt mille spec-

tateurs. Aussi, à peine révélé à lui-même, il marche droit à la plus hardie des œuvres mélodiques : pour coup d'essai il prend l'épopée de la musique; pour point de départ le terme de l'ambition des plus vieux maîtres; et, du premier bond, sans crainte, tête baissée, il se précipite dans cette composition effrayante qu'on appelle une symphonie! Les chants écrits dans son délire en sont l'idée première. Ces chants manquent de science; leur énergie touche à la rudesse, et leur audace à la folie; mais ils ont une allure sauvage et naïve qui lui plaît. Une fois ce vaste sujet entrepris, comme il respire à l'aise! Il se sent à sa place : ce n'est plus l'inspiration désordonnée de la démence, ni l'ardeur éperdue de cette nuit terrible où le génie l'avait enlevé tout palpitant dans l'espace pour le laisser retomber anéanti au bout de six heures; non, rien de pareil; mais un libre et régulier développement : ses idées se succèdent sans tumulte, sans désordre, avec une impétuosité harmonieuse, pour ainsi dire; il est calme et ardent tout à la fois, comme sont les hommes supérieurs, qui ne se hâtent point, parce qu'il savent que le temps leur appartient. Et alors commencent pour lui les joies les plus infinies que Dieu ait réservées à notre cœur, les joies de la création solitaire avec l'amour pour témoin et pour récompense.

Un soir il arrive chez Edith, les yeux brillans, le visage animé.

— Dix pages, s'écrie-t-il, dix pages toutes pleines!

— Vous avez donc bien travaillé?

— Oh! j'ai ressenti des plaisirs inconnus. Hier, quand je vous entendais jouer une sonate de

Beethoven, j'étais si heureux, que je ne croyais pas qu'on pût l'être davantage, et je n'imaginais rien de plus pénétrant que le génie de Beethoven ainsi mêlé à l'âme d'Edith. Eh bien ! je connais un bonheur plus grand encore, c'est de composer en pensant à vous!... à vous, à qui je dois tout, reprit-il vivement.

Candide jeune homme, qui croyait cacher son amour sous sa reconnaissance.

— Ce matin, je m'étais réveillé dans une de ces bonnes dispositions d'esprit où l'on est tout espoir; je partis pour la montagne dès le point du jour; j'avais le pied agile, le cœur léger, les idées musicales abondaient dans ma tête; tout ce qui frappait mes yeux, un rocher, un nuage passant sous mes pieds, une forme étrange de sapin, tout se transformait pour moi en mélodies : *Je voyais des chants.*

— C'est une chose singulière, dit la jeune fille, mais je la comprends.

— Tout à coup, au milieu de mon travail, du haut de ces pics chargés de brouillard, je me mets à regarder dans la plaine, à chercher votre maison, et je crois la voir! Oh! comme cette seule pensée que vous étiez là-bas, que je vous reverrais ce soir, agrandit, vivifia, renouvela mon imagination! Votre souvenir se confondait avec mon travail, mon œuvre m'absorbait tout entier, et cependant il y avait quelque chose en moi qui n'était pas mon œuvre : tout en composant, je me disais : Voilà une idée qu'elle aimera peut-être. Enfin je ne sais comment cela s'est fait, mais je n'ai jamais si bien travaillé, et pourtant je n'ai jamais tant pensé à vous!

Ainsi, dans sa naïve puissance, il aimait de toute la force de son talent, il avait du talent de toute la force de son amour. Ambition, triomphes, applaudissemens, que vous étiez loin de sa pensée! Orgueil! orgueil maudit, toi qui nous fais vivre pour les autres, toi qui soumets notre bonheur et même notre conscience à l'opinion du vulgaire, toi qui ne respires à l'aise que dans les méphitiques assemblées d'hommes, tu ne troublais pas encore ce cœur pur de tes insomnies brûlantes : pour lui, la foule, c'était Edith; la gloire, son serrement de main. Et cependant la symphonie avançait : Edith la voyait naître page à page, ligne à ligne; elle voyait grandir à la fois la création et le créateur, et, malgré elle, une sorte d'effroi la saisissait : elle avait relevé un enfant dans ses bras; elle trouvait un homme devant elle.

Ils ne s'étaient pas encore fait l'aveu de leur amour; à vingt ans, on s'aime si longtemps avant de se le dire! Ce fut encore la musique qui leur arracha leur secret.

Un jour, l'entretien tomba chez M. de Falsen sur les harpes éoliennes. Il en est des harpes éoliennes comme de Pétrarque ou de Dante; chacun en parle, et presque personne ne les connaît. Édith ayant témoigné le désir d'entendre cet instrument, Aloys lui proposa d'en faire un.

— Vous savez faire des harpes éoliennes?

— Non, mais je crois qu'avec le secours du menuisier j'y parviendrais.

Ils demandèrent l'ouvrier, et se mirent à l'ouvrage. Une occupation commune, encore une joie! Édith fournit les cordes de sa harpe, l'ouvrier le

bois, Aloys son talent : les voilà devenus luthiers. Ils prennent des planches de sapin de trois pieds de haut, ils les coupent, ils les amincissent, ils les disposent en un triangle long, de façon à ce que le vent frappe sur l'angle et s'y divise ; sur les parties latérales sont adaptées huit cordes montées à l'unisson : Édith elle-même tient quelquefois le marteau ; et tout ce travail dura huit jours, qui furent huit jours d'enchantement.

Une fois le précieux instrument achevé, il fallut en faire l'essai, et M. de Falsen rassembla quelques amis pour cette grande solennité. L'heure choisie par Aloys fut onze heures du soir ; le lieu, une longue galerie, située au premier étage, toute pleine d'orangers, de plantes rares, et sur laquelle s'ouvraient plusieurs appartemens. Onze heures sonnent, on monte dans la galerie, elle était complètement sombre, car elle regardait l'ouest, et la lune se levait à l'orient ; un domestique apporte une lampe, Aloys l'éteint, et cette obscurité subite jette tous les spectateurs dans une sorte de recueillement craintif. On cherche une place en silence, on s'assied : les femmes se groupent au hasard ; l'une reste immobile à la place qu'elle occupait lorsque la lampe fut éteinte, et, debout, s'appuie sur un vase antique où fleurit un cactus ; l'autre s'assied sur la caisse d'un oranger, et l'arbuste ébranlé la couvre de ses fleurs ; d'autres se pressent ensemble comme un groupe de statues de marbre, pendant qu'Aloys, seul au milieu de la galerie, place la harpe auprès de la porte d'un des appartemens ; il l'entr'ouvre : soudain la clarté de la lune pénètre en large sillon, et avec la clarté, l'air : le silence redouble, on attend. Cette attente,

cette galerie obscure traversée par une vive traînée de lumière, ces robes de femmes flottant çà et là comme autant de vapeurs blanches, ce jeune homme debout, une harpe à la main, et le visage éclairé par la lune d'une pâleur magique, tout cela formait un spectacle qui n'était pas sans poésie et sans nouveauté. Édith s'était placée dans un angle sombre, loin d'Aloys, mais le voyant.

Tout à coup le vent se lève et souffle : Aloys a étendu la main comme pour dire : Ne respirez pas !... Il n'est pas plus possible de préciser l'instant où commence le son de la harpe éolienne que de peindre la première lueur de l'aube : le son est déjà né depuis plusieurs instans, que vous ne le saisissez pas encore; mais peu à peu, à dix lieues de vous, voici que vous entendez un... un... comment nommer ce bruit? ce n'est pas une note, ce n'est pas un écho, c'est quelque chose de lointain et de doux comme un souvenir d'enfance. Cependant le son grossit, il s'enfle, il s'ouvre pour ainsi dire, et la seconde note de l'accord sort de la première, ainsi qu'un nuage sort d'un nuage, puis la troisième, puis la quatrième, toutes s'épanouissant au sein l'une de l'autre. Le vent souffle encore, et ces quatre voix aériennes et invisibles chantent ensemble avec force et font vibrer tout ce qui vibre. Bientôt elles commencent à s'affaiblir, elles s'éloignent, s'éloignent ainsi qu'elles sont venues, lentement, une à une; ce n'est pas disparaître, c'est s'évanouir ! L'oreille tendue, on suit, on retient les dernières vibrations; on écoutait avant que rien commençât, on écoute lorsque tout est fini, et voilà le silence, le silence profond, jusqu'à ce que le caprice du vent fasse, au

bout de quelques secondes, renaître la mélodie.

Aloys, toujours debout, et tenant la harpe, était plongé dans cette mélancolie sans bornes où vous jette la vue de la mer, quand M. Bœhmel se leva brusquement, et avec sa rudesse ordinaire dit que *c'était toujours la même chose.* Il partit; Mme Bœhmel et M. de Falsen le suivirent, et bientôt une à une toutes ces femmes, lassées d'une rêverie de quelques minutes : Édith resta.

Dès que le jeune homme sentit qu'elle était seule, je dis sentit, car il n'eut pas besoin de regarder autour de lui pour le savoir, il laissa l'instrument devant la porte, et alla s'asseoir auprès d'Édith sans lui rien dire : la mélodie céleste recommença.

Que se passa-t-il dans ces deux âmes, ô mon Dieu !

La solitude, l'obscurité, cette extase d'une heure, cette musique étrange qui appelle les larmes, tout amollissait leurs cœurs et les livrait sans défense à l'amour. Des souffles inespérés amenaient d'ineffables accords : c'étaient des soupirs, c'étaient des gémissemens ; la harpe ne leur semblait plus une harpe, mais une voix vivante, un ange de l'air qui planait sur leurs têtes, et leur disait : Aimez-vous ! aimez-vous ! Aloys ne put résister davantage ; son cœur gonflé déborda ; et, se précipitant à genoux devant Édith, il lui prit les deux mains, et y cacha, y plongea son visage.

— Oh ! ma mère ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Votre mère vous dirait : Aime-le !

— Je vous aime comme un ami.

Aloys quitta vivement la main de la jeune fille.

— Comme un frère ! comme un frère ? — Et elle

chercha à ressaisir sa main. Il s'éloignait toujours.

— Eh bien !... je vous aime ! s'écria-t-elle.

Oh ! il n'y a qu'un Dieu, un père, un créateur de tout ce qui est bon et grand, qui ait pu inventer cet instant de délire où deux êtres jeunes et qui s'aiment se le disent pour la première fois !

— Edith ! mon Edith ! répétait sans cesse Aloys.

La voix aérienne chantait toujours.

— Ah ! mon ami, ne pleurez pas si fort ; votre joie me fait peur !

— Ne craignez rien : le bonheur ne tue pas, puisque je vis ! Oh ! Édith, il faudrait, pour vous rendre ce qu'il y a là, un mot que personne n'ait jamais dit ; car personne n'a jamais senti ce que je sens.

Alors, aux sons de la harpe éolienne, commença entre eux un entretien comme on en rêve, mais comme on n'en écrit pas. C'était cette harmonie qui avait ouvert leur cœur : ils la voulaient de moitié dans leur tendresse, et, tout près l'un de l'autre, ils se parlaient à voix basse, pour ne pas l'étouffer ; leurs cheveux se touchaient, leurs souffles se mêlaient, leurs paroles étaient presque des baisers.

— Ainsi, lui disait-elle, plus de mélancolie ?

— Jamais !

— Plus de découragement ?

— Qu'est-ce que le découragement ?

— Et quand vous regarderez l'avenir.....

— L'avenir ? n'est-ce pas vous ? Demain je cours chez votre père, et je lui demande.....

Tout à coup, et avant que le jeune homme ait pu achever la phrase commencée, un bruit plaintif et perçant traverse l'air ; Aloys s'arrête avec

une sorte de terreur, car ce bruit ressemblait au dernier soupir d'un mourant. Édith était alarmée comme lui : ils écoutent, ils regardent autour d'eux : c'était une des cordes de la harpe qui venait de se rompre, et la harpe elle-même gisait, renversée par un souffle plus fort. Était-ce donc un présage? Ce gémissement qui est venu arrêter Aloys quand il s'écriait : *Je vous demande à votre père*, était-ce le dernier avertissement d'un ami? Ils s'éloignèrent tous deux en silence et saisis d'un vague sentiment de tristesse.

. . . .

Quel besoin de se revoir le lendemain du jour où l'on s'est dit que l'on s'aime! Le pressentiment qui les avait frappés se dissipa bien vite, et, dès le matin du jour suivant, Aloys volait auprès de la jeune fille. En le voyant, elle s'avança vers lui, et sans rougeur, sans embarras :

— Mon ami, lui dit-elle, jusqu'à la soirée d'hier, vous avez été un frère pour moi, et j'ai quelquefois abandonné ma main aux lèvres de mon frère; alors ces caresses fraternelles m'étaient douces, et je les acceptais sans remords : aujourd'hui, je ne sais pourquoi, elles ne laisseraient pas ma conscience tranquille. Ainsi, mon ami, il faut vous contenter de me nommer votre sœur : vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le jure! s'écria-t-il.

Pacte naïf, touchant abandon de cette jeune fille qui se mettait sous la protection de celui même qu'elle craignait. Ils vécurent ainsi quelque temps, Edith pleine de foi, Aloys plein de soumission, tous deux satisfaits, mais ne prononçant pas le mot de mariage. Le malheur d'Aloys, trop

récent encore, leur défendait de se confier à M. de Falsen, et, la main dans la main, ils attendaient. N'y avait-il aucun danger dans cette attente? Tant qu'Edith n'avait pas dit à Aloys qu'elle l'aimait, l'espoir de cet aveu formait pour le jeune homme tout l'avenir de sa tendresse; il ne vivait que pour l'entendre, il ne voyait rien au-delà; mais le terme des espérances humaines est mobile et recule sans cesse; et parfois à l'amour d'Aloys se mêlait je ne sais quoi d'inquiet et d'orageux. Quant à Edith, elle n'aimait pas moins, elle aimait mieux : aussi troublée que lui, mais d'un trouble chaste, pour ainsi dire, la possession de cet amour virginal suffisait à nourrir délicieusement son cœur; elle ne savait, elle ne demandait, elle ne pressentait rien au-delà; car, chez les femmes très-jeunes, la nature, par un heureux oubli, éveille souvent l'âme seule, leur laissant tout à apprendre et ne leur faisant rien deviner.

Un jour, assis près d'elle, et lui tenant la main, il se taisait de peur de trop parler.

— Pourquoi ces soupirs étouffés? lui dit-elle : est-ce que vous n'êtes pas heureux?

— Est-ce que vous êtes pleinement heureuse?

— Si je suis heureuse? Mon père est près de moi; vous êtes sauvé, nous avons l'avenir pour nous, et vous demandez si je suis heureuse! Mais non, je me trompe, mon bonheur n'est pas sans mélange, puisque le vôtre est incomplet. Qu'avez-vous, mon ami? dites-le moi. Que vous manque-t-il pour qu'il ne vous manque rien? Puis-je vous le donner?

— Oh! oui, vous le pourriez, s'écria-t-il tout à coup; et il s'enfuit.

IX.

Jours enchantés! espérances de gloire, vie de musique et d'amour, pouviez-vous durer longtemps? Étiez-vous autre chose qu'un de ces momens de halte jetés çà et là dans l'existence pour donner à l'homme le courage de la supporter, le septième jour qui compense les six autres?

— Combien de temps encore votre fils vivra-t-il ici les bras croisés? dit un jour M. Bœhmel à sa femme.

— Il est toujours bien faible, mon ami.

— Il est assez fort pour parcourir les montagnes pendant des journées entières.

— Le soin de sa santé l'exige.

— Est-ce pour sa santé qu'il emploie sa vie à je ne sais quelle musique?

— Le médecin le lui ordonne.

— Que le médecin lui ordonne donc d'avoir dix mille livres de rente. Cela ne peut continuer ainsi : je suis pauvre, je deviens vieux : s'il veut avoir du pain, il faut qu'il le gagne; dans huit jours il reprendra ses anciennes occupations, j'ai une liquidation importante à faire, il la fera avec moi, et je vais m'occuper de lui trouver une place à Paris dans une maison de commerce.

Mme Bœhmel, effrayée de cette détermination, écrivit secrètement au médecin pour lui demander ses conseils et lui faire part de ses inquiétudes, mais toutefois sans lui cacher qu'Aloys avait recouvré presque toute la santé de son âme, et qu'il restait à peine quelques traces de son abattement passé.

Le médecin répondit :

« Madame,

« Je m'empresse de vous écrire, de peur que « ma lettre n'arrive trop tard et après une dé- « termination prise. Puisque vous me demandez « mon opinion intime et complète, puisque vous « déposez pour ainsi dire la vie de monsieur votre

« fils entre mes mains, je dois répondre selon « ma conscience, et sans regarder si mon avis « renverse des projets de famille que je res- « pecterais plus que personne en toute autre « circonstance. *Gardez-vous de jamais rejeter « M. Aloys dans la carrière du commerce et des « affaires*..... C'est contre cette pierre qu'a tré- « buché son intelligence; chaque fois qu'elle s'y « heurtera, *elle tombera encore, elle tombera, « parce qu'elle est tombée.* Le cerveau humain est « ainsi fait; les graves maladies ne sont presque « jamais mortes en nous; elles dorment, ne les ré- « veillons pas.

« Que l'amélioration morale, que l'état de bon- « heur de M. Aloys ne vous rassure pas complè- « tement; cette joie est venue trop rapidement « pour être naturelle et durable; elle tient sans « doute à quelque circonstance extérieure que « j'ignore, mais que je devine, et qui a pu pal- « lier le mal, non le guérir.

« Il faut vous le dire, Madame, l'âme, après « les terribles secousses de la démence, reste « ébranlée pendant des années entières; le corps « et même l'intelligence retrouvent leurs forces « longtemps avant le caractère; l'énergie morale « ne revient quelquefois jamais. Préparez-vous « donc à voir encore à M. Aloys de ces tristesses « amères, de ces abattemens sans consolation, « de ces dégoûts de l'existence qui font dou- « ter de tout. Plus d'une fois il viendra à vous et « vous dira que toute issue est fermée devant lui : « se faire un fantôme terrible de ce qui sera, est « une faiblesse inévitable attachée à cette maladie

« même; et sa jeunesse, qui n'a rien expérimenté
« encore, doit augmenter ses terreurs. L'appren-
« tissage de la vie est dur pour tout le monde,
« mais il effarouche surtout les âmes d'artistes; car
« il est dans la nature des hommes d'imagination
« de s'abattre aussi vite qu'ils s'exaltent, et de se
« croire dans la même demi-heure des géans et
« des nains.

« Et ici, Madame, permettez-moi quelques ré-
« flexions nécessaires sur le caractère de M. Aloys.

« J'ai étudié attentivement votre fils dans sa ma-
« ladie, je l'ai suivi pas à pas : il porte en lui une
« passion profonde, une passion qui domine
« toutes les autres, l'amour de la louange; l'es-
« time ne lui suffit pas, et, sans qu'il le sache
« peut-être, l'admiration est pour lui plus qu'un
« bonheur, c'est un besoin. Pendant sa démence,
« que voyait-il? qu'entendait-il? Toujours des ap-
« plaudissemens, toujours des hommes assemblés
« qui battaient des mains aux sons de sa musique,
« toujours une foule qui le portait en triomphe.
« La maladie ne crée rien; elle met au jour ou
« exagère les défauts; elle ne les fait pas. Dans la
« convalescence, même caractère : le sentiment
« excessif de son abaissement, cette humiliation
« devant le malheur, cette crainte perpétuelle du
« mépris, qu'est-ce autre chose que ce même
« amour de la louange sous une autre forme? Cette
« passion veut être satisfaite; heureusement elle
« peut l'être. La nature a créé M. Aloys artiste,
« et, je le crois, grand artiste. Qu'il le soit donc,
« qu'il écrive de la musique; là est sa vocation et
« son salut : avec le travail viendra le talent; avec
« le talent, la gloire; avec la gloire, la santé. Tout

« dans sa vie sera ou devra être immolé à cette « passion.

« Je n'ajouterai plus qu'un mot, mais décisif : « le projet dont vous me parlez ne serait pas « seulement funeste à M. Aloys, il lui serait « mortel.

« Recevez, etc. »

Mme Bœhmel montra cette lettre à M. Bœhmel ; il la lut, et la jetant à sa femme après l'avoir froissée :

— Eh bien donc, qu'il reste ! dit-il.

Mais la nécessité d'avoir toujours son fils à sa charge changea son animosité en aversion, et ces deux hommes demeurèrent en face l'un de l'autre, portant chacun dans le cœur une plaie et un vice, l'un sa faillite, l'autre sa folie, tous deux l'orgueil.

Cependant le mois de novembre approchait, et avec lui une époque fatale pour M. Bœhmel : elle ne le fut pas pour lui seul. En dehors de ses affaires commerciales, il avait contracté une obligation de 6,000 francs qui devait être acquittée le 1er novembre; le terme échu, M. Bœhmel ne put réunir les fonds, et il fut forcé d'écrire pour demander un délai : la réponse ne se fit pas attendre; elle était rédigée en ces termes enveloppés et poignans, avec ces réticences insultantes qui font du style d'un créancier un style à part ; c'est un coup de couteau donné avec la gaîne. Contraint de dévorer cet outrage en silence, M. Bœh-

mel trouva un supplice dans cette lettre; il ne put ni la détruire ni l'oublier; mais, renfermé dans son appartement, je ne sais quelle funeste rage le força pendant la nuit de la lire, de la relire encore, et de se nourrir de chacune de ses paroles amères; jamais fiel si empoisonné n'avait gonflé son cœur.

Le lendemain à midi, une heure avant le dîner, Mme Bœhmel entra chez lui.

— Que voulez-vous? s'écria-t-il.

— Monsieur, je venais...

— Qu'on me laisse!

La femme se retira, épouvantée de la figure de son mari; il était livide.

Mme Bœhmel ressemblait à la sœur de charité peinte par Philippe de Champaigne, et qui est si pâle qu'elle semble n'avoir plus de sang; ses lèvres étaient de la même couleur que son linge; frêle et faible, elle avait le courage de la faiblesse, la résignation. Mais ce jour-là le pressentiment d'un orage terrible lui ôta jusqu'à cette patiente inertie que donne une longue habitude de souffrance, et quand, au moment du repas, elle entra dans la salle à manger, elle était toute tremblante encore.

A une heure moins cinq minutes, M. Bœhmel descendit; Aloys, absent depuis le matin, n'était pas revenu de chez M. de Falsen. Dès qu'une heure sonna :

— Où est votre fils? dit brusquement M. Bœhmel à sa femme.

— Il va venir, mon ami; je crois que cette pendule avance un peu.

— Elle va bien. D'ailleurs je veux que toutes les

montres, chez-moi, marquent la même heure que la mienne.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent; M. Bœhmel se promenait à grands pas et les bras croisés.

Enfin, à une heure et demie, Aloys entra.

— Nous vous attendions, Monsieur! dit le père en allant à lui.

Le jeune homme ne répondit rien; on se mit à table.

M. Bœhmel murmurait de sourdes paroles de colère.

Aloys ne l'entendait pas : rien ne rend inexact comme l'amour, et Aloys avait trouvé près d'Edith une de ces heures de joie qu'il goûtait si délicieusement; elle lui avait donné une bourse faite pour lui, et qu'elle avait portée deux jours avant de la lui donner; à ses oreilles bourdonnaient encore les mots délicieux de la jeune fille, et les menaces de son père se perdaient pour lui dans ce souvenir d'amour.

— Vous savez combien je souffre lorsque l'ordre de mes repas est troublé; mais que vous importe?

Aloys ne répondit rien; il tenait sa bourse chérie, il la pressait dans sa main, ou bien, se courbant comme pour ramasser quelque objet tombé, il la baisait avec transport.

— N'entendez-vous pas que c'est à vous que je parle? Monsieur. Et me répondrez-vous?

— Mon père, vous me faites des reproches, et non des questions.

— Eh bien! je vous demande, non pas pourquoi vous m'avez fait attendre une demi-heure, je suis

habitué à vous voir oublier que je suis votre père, mais comment vous vous êtes absenté depuis le matin, au lieu de faire le travail que je vous ai confié?

— Mon père, je vous ai remis ce travail hier, en même temps qu'une lettre du Havre.

C'était la lettre du créancier.

M. Bœhmel, à ce mot, bondit sur son siége comme un blessé que l'on frappe sur sa blessure, et avec un emportement qui stupéfia la mère et le fils :

— Il est vrai! il est vrai! je l'avais oublié, et j'avais oublié aussi que j'ai parcouru ce travail, qu'il est rempli d'erreurs, qu'il est inepte, qu'un enfant l'aurait mieux fait, et que vous êtes bien heureux d'avoir la maison de votre père, car vous ne sauriez pas gagner votre pain!

— Mon ami! dit tout bas Mme Bœhmel.

— Taisez-vous, Madame! — Ainsi, Monsieur, croyez-moi, soyez plus exact désormais; car la première fois que vous n'arriverez pas à l'heure fixée, vous trouverez la table desservie, et vous irez dîner où vous pourrez.

Le jeune homme fit un geste d'indignation ; mais se rappelant ce qu'il avait promis à Edith, il se contint, et dit :

— Vous ferez bien, mon père.

— Ah! je ferai bien! répliqua M. Bœhmel, irrité du calme de son fils. Et de quoi donc vivrez-vous? De musique, sans doute, et de harpes éoliennes!

— Mon père!

— Me croyez-vous donc aveugle? croyez-vous que je sois la dupe de votre musique avec votre mademoiselle Edith?

— Mon père, ne parlez pas ainsi de Mlle de Falsen, je vous le demande.

— Qu'est-ce à dire? vous m'imposez silence, je crois?

— Je ne vous impose pas silence; mais un père peut recevoir un conseil de justice, même de son fils, et vous vous manquez à vous-même en parlant de Mlle de Falsen comme vous venez de le faire.

— Vous voilà donc établi en vrai champion d'amour?

— Quels que soient mes sentimens, mon père, répondit le jeune homme avec quelque irritation, ils ne regardent que moi ; mais j'ai été reçu avec bonté par M. de Falsen et par sa fille, et je serais un ingrat de souffrir que devant moi l'on prononçât leur nom autrement qu'avec respect.

— Vous ne souffrirez pas! s'écria M. Bœhmel la bouche tremblante.

La mère, épouvantée de la scène qui se préparait, se leva, et prenant la main de son mari : — Mon ami !.... mon ami !

— Encore une fois, taisez-vous, Madame! — Et son poignet vigoureux la força de se rasseoir.

La mère retomba.

— Vous ne souffrirez pas! et si je veux dire ce que je pense, si je veux parler de votre ridicule passion ainsi qu'il me plaît, que ferez-vous donc, Monsieur ?

— Comme je suis chez vous, mon père, et que je ne puis pas commander à vos paroles, je partirai à l'instant.

— Vous partirez?

— Mon ami! répétait la mère.

— Laissez-nous, Madame!

La mère hésitait à s'éloigner.

— Laissez-nous donc! — Et il la saisit par la main pour la jeter dans la chambre voisine. Aloys, à cette vue, s'élança vers lui, et s'écria, non plus avec la violence d'un adolescent, mais avec l'énergie d'un homme : — Je vous défends de toucher ma mère! — M. Bœhmel, qui était près de la porte, avait déjà chassé la malheureuse femme : Aloys se précipita pour la suivre : mais M. Bœhmel se plaçant devant lui : — Vous ne partirez pas sans que j'aie déchargé mon cœur, et vous m'entendrez!

Alors le jeune homme, blessé dans son amour filial, blessé dans son amour, blessé dans son orgueil, exaspéré par cette insulte brutale faite à sa mère, s'écria à son tour : — Eh bien! vous m'entendrez aussi!

Ils étaient tous deux en face l'un de l'autre, pâles et debout; c'étaient bien le père et le fils.

Le père commença : — Qu'avez-vous été pour moi toute votre vie? un fardeau!

— Et vous, qu'avez-vous été pour moi? un bourreau.

— Un bourreau! Qui vous a nourri? qui vous a élevé?

— Vous m'avez donné du pain, cela est vrai; mais un père ne doit-il que du pain à son fils? Ai-je jamais reçu de vous une marque de tendresse? M'aimez-vous?

—Pourquoi vous aimerais-je? quelles jouissances vous ai-je dues? pour qui ai-je épuisé mes ressources? qui a complété ma ruine? vous!

— Qui m'a fait perdre la raison? vous!

— Dites donc votre orgueil!

— Vous ne le croyez pas! C'est vous! c'est vous qui, lorsque le travail me tuait, m'écriviez : Travaille!.... Vous qui, lorsque mon cerveau éclatait, me disiez : Travaille!..... Vous avez été mauvais père!

— Quel fils êtes-vous donc? Un fils à vingt-deux ans est l'orgueil de son père!

— Un père, quand son fils succombe, est le soutien de son fils!

— Vous, vous n'êtes rien! vous ne serez rien! votre vue m'humilie et me pèse!

— Elle ne vous pèsera pas longtemps!

Et Aloys essaya encore de sortir; mais le père, le retenant avec barbarie, lui criait à l'oreille : — J'ai honte de vous!

— Laissez-moi donc partir! disait le jeune homme en se débattant.

— Oui, honte! car tout le monde s'éloigne de vous avec mépris.

— Oh! c'est une lâcheté!

— Et vous croyez, reprit le père avec la joie cruelle d'un homme qui a trouvé la plaie vive, et vous croyez que Mlle de Falsen vous aime?

— Mon père, pas d'insulte là-dessus!

— Vous vous voyez déjà son mari?

— Taisez-vous, croyez-moi, taisez-vous!

— Vous ne savez donc pas qu'on peut s'amuser d'un homme comme vous, mais qu'on ne l'épouse pas?

— Mon Dieu! me faudra-t-il supporter tout cela?

— Et quand vous irez demander à M. de Falsen la main de sa fille, il vous répondra par un éclat de rire, et vous renverra d'où vous venez.

— Eh bien! s'écria le jeune homme, si M. de Falsen me refuse, ce ne sera pas seulement parce que j'ai été fou, et ma démence n'est pas la plus grande tache de la famille!

A ce mot, M. Bœhmel, tout écumant de rage : — Achève, misérable, achève! reproche-moi d'avoir fait faillite! reproche-moi d'avoir déshonoré notre nom! Tiens, voici ma réponse!....

Et le père frappa son fils.

— Aloys bondit sous le coup, sa main se leva ; mais l'abaissant soudain, et saisissant avec une contraction convulsive le dos d'un fauteuil, il s'écria : — Ma mère! ma mère!

— Voilà le châtiment que tu méritais! lui disait M. Bœhmel.

— Ma mère! répétait le jeune homme en se cramponnant au fauteuil qu'il semblait pétrir dans ses mains, ma mère!

— Tu appelles ta mère à ton secours!

— Non! répondit Aloys avec un accent terrible, c'est au vôtre!

En ce moment la porte s'ouvrit; la mère parut : on eût dit la statue du Festin de Pierre.... elle était si blanche! c'était une morte!

— Aloys s'élança vers elle : — Ma mère, dites à cet homme de vous rendre grâces ; car si vous n'aviez pas été là, je lui aurais rendu insulte pour insulte!

— Et moi, je t'aurais tué! dit M. Bœhmel en saisissant un couteau.

La mère tomba évanouie entre eux deux.

— C'est assez d'une victime, lui dit Aloys en lui montrant Mme Bœhmel étendue à terre; et, la pre-

nant dans ses bras, il l'emporta comme pour la protéger contre son père : cette protection était encore une offense.

X.

Aloys avait quitté la maison de son père, et, quoiqu'il y eût en lui plus d'élan que de fermeté, il ne reparut pas. M. Bœhmel était plus amer encore dans ses paroles, comme les hommes durs quand ils se sentent coupables. La mère veilla toute la nuit pour attendre son fils : ce fut en vain.

Le lendemain, M. Bœhmel arriva chez M. de Falsen à l'heure ordinaire, mais seul ; Edith chercha Aloys derrière lui ; étonnée de ne le pas voir, elle s'approcha du père, et avec un détour ingénu :

— Est-ce que Mme Bœhmel ne viendra pas?

— Non, répondit-il brusquement, elle est souffrante.

— Et M. Aloys est resté auprès d'elle? dit M. de Falsen.

— Non.

— Est-ce qu'il est malade aussi? reprit Edith.

— Non.

— Le verrons-nous ce soir?

— Je ne crois pas.

La brusquerie taciturne de M. Bœhmel ne surprit pas M. de Falsen, mais elle éveilla quelques craintes chez Edith.

— Après tout, pourquoi m'inquiéter? se dit-elle, je le verrai demain matin.

Le matin se passe, et le jour; il ne paraît pas. M. et Mme Bœhmel viennent le soir, toujours sans lui. Les craintes d'Edith redoublent. Elle remarque que Mme Bœhmel semble agitée; elle s'approche d'elle :

— L'avez-vous vu? lui dit la vieille dame à voix basse.

— Non.

— O mon Dieu!

— Mme Bœhmel, venez donc me donner un conseil pour mon jeu, dit M. Bœhmel, qui craignait les confidences.

La pauvre mère se leva vivement et laissa l'inquiétude au cœur d'Edith.

Le lendemain, la jeune fille court chez elle.

— Qu'y a-t-il donc? que s'est-il passé?

— Comment! vous ne l'avez pas vu?

— Non.

— Il est parti! parti depuis trois jours, et je ne sais pas où il est!

— Grand Dieu! que dites-vous! Et pourquoi est-il parti?

— Une altercation avec son père, à cause, faut-il vous le dire, ma chère Edith?..... à cause de vous.

— A cause de moi?

— Oui! Père ingrat, qui ne comprend pas quelle est la libératrice de son enfant!

— Cette querelle? cette querelle?.... reprit la jeune fille troublée.

— Eh bien! après quelques mots un peu durs, Aloys a défendu à son père de prononcer votre nom; M. Bœhmel s'est emporté, il a reproché à son fils le pain qu'il lui donne, il a maudit le jour où il est né, il lui a fait honte de sa démence; enfin il l'a frappé!

— Frappé! frappé Aloys!

— Oui, reprit la vieille dame avec des sanglots; oui, je l'ai vu; et Dieu m'a faite si débile, que je n'ai pu le défendre, que je suis tombée évanouie à leurs pieds; et quand j'ai repris mes sens, mon pauvre enfant était parti, parti pour ne plus revenir peut-être!

— Oh! mon Dieu! il me semble que je vais mourir!..... dit tout bas la jeune fille, et les angoisses de la mère passant dans son cœur, ces deux malheureuses femmes demeurèrent un moment debout, sans se parler, sans se donner la main, comme perdues dans le sentiment de leur douleur; mais bientôt, effrayées de leurs craintes qui grandissaient par le silence, elles se rapprochèrent spontanément, et alors commença entre elles une de ces scènes d'hypocrisie touchante, où le désespoir se ment à lui-même, cherche un soutien dans les consolations qu'il donne, et tâche de se rassurer en rassurant les autres.

Edith commença d'une voix entrecoupée :

— Je crois.... je crois, ma chère Mme Bœhmel, que vos alarmes sont trop vives.

— C'est vous, mon enfant, reprit la vieille dame toute tremblante, que je trouve plus inquiète qu'il ne faut.

— L'idée que j'ai été la cause de ce débat m'a un peu émue d'abord ; mais maintenant... et quand j'y pense...

— N'est-ce pas?... quand on y pense...

— Qu'il soit parti, rien de plus naturel..... un mouvement d'indignation si légitime... Ne pleurez pas ainsi, ma chère madame Bœhmel.

— Oh! je ne pleure pas!... Il s'est souvent absenté pendant plus de trois jours... calmez-vous, ma chère Edith.

— Que pourrait-il lui arriver ?... rien.

— Vous avez raison, rien.

— D'ailleurs, il reviendra sans doute demain.

— Peut-être ce soir.

— Mon Dieu, pendant que vous vous livrez à l'inquiétude, qui sait s'il ne se met pas en route?...

— Ou bien il est allé d'abord chez votre père, et il vous attend.

— Oh ! je n'y avais pas songé!..... Je suis heureuse de vous avoir vue, ma chère madame Bœhmel; me voilà rassurée.

— Et moi, je reprends confiance..... comme vous... je ne crains... plus rien...

A ces mots, les deux pauvres femmes, étouffées par leurs sanglots, tombèrent tout éplorées dans les bras l'une de l'autre en s'écriant : Qu'est-il devenu? qu'est-il devenu?

— Trois jours! reprend Edith, et pas un mot de lui!

— Fier et emporté comme il l'est, un tel outrage!

— Avec sa tête exaltée et faible encore, un tel désespoir!

— C'est que vous ne le connaissez pas, ma chère Edith : il y a un an, pour un découragement, il a voulu se tuer!

— Et Dieu a mis tant d'occasions de mort dans nos montagnes!

— Ah! quelle affreuse pensée!

— Avez-vous envoyé à Bagnères?

— Personne ne l'y a vu.

— Et il n'a pas laissé une lettre, un mot?

— Rien!

— Oh! mon Dieu! l'angoisse!...

— Edith, Edith, je suis sa mère!

— Et moi, Madame, je suis sa sœur!

A ce moment arrivait M. Bœhmel.

— Je ne veux pas voir cet homme! s'écrie Edith; adieu. Dès que votre fils reviendra, un exprès, n'est-ce pas?

Edith partit précipitamment. Rien ne peut rendre ses affreuses inquiétudes : la nuit tout entière se passa en rêves épouvantables. C'était Aloys qui entrait dans sa chambre un pistolet à la main, et qui s'appuyait l'arme sur le front; ou bien elle l'apercevait sur le bord d'un précipice; déjà il s'élançait, et elle, elle était de l'autre côté de l'abîme, elle voulait l'appeler, elle voulait lui crier : Arrêtez! Mais sa bouche s'ouvrait sans qu'elle pût proférer un son, et elle se réveillait tremblante de terreur : ou bien encore c'était au milieu d'une plaine immense, pendant un orage terrible, au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, qu'elle le voyait tête nue, errant comme le roi Léar; il avait perdu de nouveau la raison,

et sur son visage ruisselant de pluie éclatait le rire de la démence!

— Et c'est moi, disait-elle, moi qui suis cause de tout! C'est pour me défendre qu'il est peut-être mort maintenant! Car elle ne le voyait que mort; elle ne se disait pas que jamais un fils ne se tue pour une insulte de son père, que ses craintes étaient folles, qu'il reviendrait : est-ce que l'angoisse se dit tout cela? La malheureuse enfant ne savait qu'errer dans sa chambre, appelant Aloys! Aloys! Et dix jours se passèrent dans ces mortelles alarmes, et ces dix jours firent une passion exaltée de cet amour déjà si profond.

Le dixième jour, vers quatre heures, après le dîner, M. de Falsen était parti à cheval pour Bagnères; Edith avait permis aux domestiques d'aller à une fête voisine; elle, elle était remontée dans sa chambre, dans cette chambre où les yeux d'Aloys avaient pénétré la veille du baptême; et, assise sur le balcon, elle regardait avec consternation ces montagnes qui peut-être lui avaient servi de tombeau. Tout à coup elle entend un léger bruit..... elle se retourne..... Qui voit-elle entrer? Aloys!... pâle et les bras pendans; il se laisse tomber dans un fauteuil.

— Vous! dit-elle, vous enfin!..... Ah! je vais écrire à votre mère! Et elle écrivit à Mme Bœhmel: *Il est ici.*

Puis courant à lui :

— Oh! que faisiez-vous, où étiez-vous pendant ces dix jours? Vous ne pensiez donc pas à toutes... — Mais soudain elle s'arrête, et pousse un grand cri en le regardant; elle le reconnaissait à peine! Il avait les yeux caves et brillans; il portait sur le

front ce sceau de malédiction qui avait tant épouvanté la jeune fille la première fois qu'elle l'avait vu : huit jours en avaient fait un spectre.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, vous avez donc bien souffert?

— Malheur à vous! reprit le jeune homme avec une sorte d'égarement fébrile; malheur à vous, qui m'avez rappelé à la vie! à vous, qui m'avez dit : Vous serez heureux! à vous, qui m'avez fait croire à une Providence! Sans vous, je me serais tué il y a un an! Malheur à vous!

— Accablez-moi, maudissez-moi, qu'importe? vous vivez!

— Je vis!... je vis! dites-vous!

— Aloys, qu'y a-t-il donc?

— Ce qu'il y a?..... c'est que je n'ai plus qu'à mourir de rage, de honte et de faim; ce qu'il y a? c'est que ceux qui croient à Dieu et qui m'aiment doivent le prier de me rendre ma folie!

Ses lèvres étaient sèches, et la sueur mouillait son front; Edith eut presque peur.

— Oui, la folie, je la redemande! Au moins un fou ne sait pas, un fou ne sent pas, un fou est heureux!

— Ah! par pitié, expliquez-vous!

— Edith! mon Edith! s'écria le jeune homme en passant tout à coup de la rage à une explosion de larmes, Edith, à mon secours! Tenez, voici mon cœur, voyez et lisez : vous savez que mon père....

— Oui, je sais que votre père vous a insulté, vous a frappé, et je sais aussi que vous ne lui avez pas rendu insulte pour insulte, et que je suis fière de vous, et que je vous aime!

— Eh bien! ce n'est rien d'avoir été chassé

comme un misérable et battu comme un esclave !.... Exaspéré par cet outrage, je m'étais enfui de la maison paternelle en jurant de n'y jamais rentrer; je cours à Bagnères, je vais chez un banquier que je connais, et, me jetant presqu'à ses pieds, tout hors de moi : — De quoi vivre !... m'écriai-je, une place !... ce que vous voudrez ! mais que je travaille ; de quoi vivre !.... Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

— Quoi donc ?

— Il m'a répondu à mots couverts, et avec le faux langage de la compassion, qu'il ne pouvait accepter mes services.... parce que j'avais été fou.

— Que les hommes sont cruels !

— Oh ! il y a quelqu'un de plus cruel encore que les hommes ! Mon premier sentiment fut de la fureur et du désespoir; mais je pensai à vous, et je repris courage; j'allai chez un négociant qui m'a vu dès mon enfance; je lui racontai tout, même le refus que je venais d'essuyer; mon malheur le toucha, il m'accueillit, il me donna un emploi !... Oh ! ma joie fut immense un moment... Mon travail me nourrira, m'écriai-je, et je voulus commencer à l'instant même; je descendis dans les bureaux, j'entrai... Dieu ! Dieu ! quelle impression ! Quand je vis ces murs nus et sombres, ces registres posés sur des pupitres, ces grillages, ces hommes penchés sur des livres et écrivant, quand je pénétrai dans cette atmosphère lourde et chaude, un souvenir affreux, le souvenir de Paris, vint m'assaillir comme un coup mortel !... C'est là que j'avais souffert; c'est là que j'avais perdu la raison ! Honteux de ma faiblesse, je me réfugiai dans le travail pour ne pas penser, mais ce travail

même était un souvenir et un supplice; chaque détail, chaque occupation, à mesure qu'elle se représentait à moi, me frappait de terreur comme un fantôme qui se fût levé devant mes yeux; je reconnaissais un à un tous les témoins, tous les auteurs de mes maux; chaque pas m'enfonçait dans cet antre de douleurs, de désespoir, de folie... Le passé!... que dis-je? le passé!... Dans le passé, je ne vous connaissais pas!... mais maintenant!... maintenant!... Oh! c'était affreux!... je luttai cependant; ce n'était que du désespoir, et j'aurais triomphé, je crois, quand tout à coup, il y a trois jours, en écrivant, je poussai un cri perçant qui fit tressaillir ceux qui m'entouraient; j'avais senti là, là, sur le sommet de la tête, une de ces atroces douleurs, aiguës et subites comme un coup de poignard, et qui semblent le cri d'alarme de toute notre organisation prête à se détruire; c'en était fait... j'étais frappé! Je voulus achever ma tâche; mais le point douloureux s'étendit; bientôt, et peu à peu, descendit sur tout mon cerveau ce poids affreux qui a la lourdeur du plomb;... mes idées se troublèrent, ma tête fléchit, et ce matin j'ai été forcé de dire à mon bienfaiteur que je le quittais, parce que je ne pouvais pas remplir cette place.... Je ne le peux pas, entendez-vous, je ne le peux pas!

Le jeune homme prononça ces derniers mots avec une si affreuse amertume, qu'Edith resta un moment accablée comme lui : mais bientôt, avec cette exquise réserve de la tendresse qui ne s'approche de l'âme blessée qu'avec précaution, elle s'assied près de lui, et d'une voix toute pénétrante :

— Venez près de moi, plus près; donnez-moi votre main..... Eh bien! dites, n'est-ce donc rien que de pouvoir ainsi presser dans sa douleur une main tendre et fidèle?... Vous ne répondez pas! Mon ami, mon ami, tant de désespoir n'est-il pas une injustice? Quoi de plus simple que ce qui vous est arrivé? Il faut bien être convalescent quand on a souffert; il faut bien être faible, quand on est convalescent. Si l'on vous eût dit, il y a un an, que vous seriez ce que vous êtes aujourd'hui, vous n'auriez pas eu assez de paroles de joie pour rendre grâces; et maintenant, parce qu'un travail prématuré vous a un moment abattu, parce que, fatigué encore d'une violente secousse, vous vous êtes trouvé trop faible pour une occupation difficile, vous voilà tombé dans le désespoir, oubliant tout, Dieu qui vous a secouru, ceux qui vous aiment, et leur navrant le cœur par vos larmes; Aloys, est-ce bien?

— Ma tête s'en va! reprit le jeune homme sans lui répondre, ma tête s'en va!

— L'énergie de votre douleur dément vos craintes.

— Le feu de la fièvre est-il donc le coloris de la santé? Je vous le dis, ma tête s'en va!..... Que devenir? Pas d'abri, pas de pain, et rien pour en gagner!..... Assez d'intelligence pour souffrir, pas assez pour penser ..... Si je savais un métier au moins, je me ferais ouvrier; mais je ne sais rien! si j'avais des forces et des bras vigoureux, je me ferais homme de peine; mais je ne peux rien! et je vivrai peut-être ainsi un demi-siècle!... créature avortée, je ne sais quoi entre le vivant et le mort, quelque chose plutôt que quelqu'un.

— Et votre talent?

— Mon talent? Est-ce que j'ai du talent? Est-ce qu'il y a de la musique? Est-ce qu'il y a quelque chose au monde?

— Ne parlez pas avec cette voix sombre qui m'effraie; je voudrais vous voir pleurer; cette douleur concentrée doit vous faire tant de mal!

— Ne craignez rien, elle ne me tuera pas! Ce Dieu auquel vous m'avez fait croire a créé des maladies qui ne tuent que l'âme.

— Aloys! du courage! c'est moi qui vous en supplie; c'est Edith, celle que vous appelez votre bon ange et votre consolatrice.

— Il est des maux sans consolation comme sans remède.

— Autrefois ma voix vous calmait; autrefois, quand je vous disais : *Mon frère*, vous cessiez de souffrir : je ne suis donc plus rien pour vous, vous ne m'entendez donc plus?

— Je vous entends, je vous aime! mais je n'ai plus de force que pour souffrir!

— Nous ne nous ressemblons pas : moi, je serais abandonnée de tous, toutes les infortunes m'accableraient à la fois, que je ne me dirais pas malheureuse, si je vous avais toujours.

— Ne me parlez pas de notre amour! notre amour est le plus affreux de tous mes supplices; jamais vous ne serez à moi!

— Si! je vous le jure.

— Jamais!... *Je suis fils d'un failli!... Je n'ai rien!..... J'ai été fou!..... je puis le redevenir!.....* Quel père, même le vôtre, dévouerait sa fille à une telle union? Quel chef de famille voudrait léguer un tel héritage à sa race..... Ah! ce n'est pas

un intervalle qui nous sépare..... c'est un abîme !

— Mon amour le comblera !... je cours chez mon père ! il m'aime, il consentira.

— Et moi, je refuserai. C'est assez d'être le plus misérable des hommes, je ne veux pas être un lâche ! Pauvre créature ! pour prix de tant d'amour, je vous condamnerais à un pareil supplice ! Si belle, si jeune, je vous enchaînerais à la vie d'un insensé !..... Vous me croyez donc bien ingrat ?

— Et si je mets là tout mon bonheur ? Si votre infortune même est ce qui m'attache à vous ? N'est-ce pas à cause d'elle que je vous aimai ? Eh bien ! c'est à cause d'elle que je veux être votre femme ; et je serai fière d'être votre femme, et j'accepterai mon sort avec délices, et je ne demande pas d'autre paradis.

— Jamais ! je suis un proscrit, un paria.

— Aloys !

— Rejeté par le ciel !

— Je le prierai pour vous.

— Abandonné par mon père !

— Je vous aimerai pour votre père.

— Privé de ma mère.

— Je vous aimerai pour elle, pour lui, pour tout au monde.

— Non, seul !... Adieu !

— Restez pour moi ! pour moi !

— Adieu !

Il s'arrachait à Edith ; mais elle, le retenant avec violence, s'attachant à lui :

— Aloys, vous méditez un dessein funeste !

— Eh bien ! qu'importe ? je ne laisserai pas de regrets.

— Malheureux ! et moi ?.

— Vous !... vous ferez comme les autres, vous m'oublierez.

Et il s'éloignait plein de désespoir.

— Comment, mon Dieu ! disait-elle ; comment ! rien à faire ! pas une consolation à lui donner !

A cette idée de le voir mourir et de ne rien pouvoir pour lui, éperdue, désespérée, voyant sa tendresse impuissante, ses prières impuissantes, cherchant en elle, autour d'elle quelque moyen de salut pour lui, et ne le trouvant pas, la malheureuse enfant ne se connaissait plus ;... elle étouffait, quand soudain, par une de ces inspirations subites qui nous viennent dans les momens de crise, et qui appartiennent au cœur comme au génie, avec un de ces élans de sublime abnégation qui élèvent une faute à la hauteur d'un dévouement, elle sent, elle devine qu'il est peut-être encore une chose, une seule qui peut l'arrêter, une sorte d'égarement s'empare d'elle, elle s'écrie : — Je ne veux pas que vous mourriez !..... Et elle se précipite à son cou. Le jeune homme jette un cri à son tour, ses sanglots s'arrêtent. — Oh ! ciel ! Edith..... Que dites-vous ? — Je dis que je ne veux pas que vous mouriez ?

Et alors elle prend dans ses deux mains cette tête chérie, l'attire sur son sein, l'enveloppe de ses deux bras comme pour la défendre, et, la pressant avec une divine tendresse, elle murmure : — Ne souffre plus ! ne souffre plus !

Elle s'était offerte elle-même en holocauste pour le malheur du jeune homme !

XI.

Voilà donc où de sentimens en sentimens et d'actions en actions la pitié avait conduit Edith! Si Aloys n'eût été que beau, jeune, aimé, il n'aurait jamais obtenu cet abandon; mais il était au désespoir, il n'eut pas besoin d'autre séduction; hélas! un cœur comme celui d'Edith devait payer bien cher une telle faute!

Depuis ce jour, et comme si par son dévouement elle eût attiré sur sa tête la malédiction qui pesait sur le jeune homme, tout changea pour lui. Allez à la campagne aux premiers jours de mars, voyez ce pommier, comme il est noir, triste, avec ces longues branches dégarnies, il semble mort. Revenez huit jours plus tard : il est rose, blanc, vert, vivant; fleurs et feuilles, tout a poussé à la fois. Tel fut le sort d'Aloys. D'abord M. de Falsen opéra

entre le père et le fils, sinon une réconciliation, du moins un rapprochement; ensuite il fit obtenir à M. Bœhmel la direction d'une usine importante à Bagnères, et pour déterminer cet homme orgueilleux à accepter une place, il lui présenta comme un service à rendre ce qui était un bienfait à recevoir. Enfin les occupations de M. Bœhmel, en le fixant à Bagnères, arrachèrent forcément son fils à sa vie exceptionnelle, achevèrent de dissiper en lui les inquiètes défiances qu'enfante l'exaltation de la solitude, et l'ordre, l'ordre, cette source éternelle de tout bonheur comme de toute beauté, rentra bientôt dans son existence.

Les hommes qui ont une passion commune se devinent pour ainsi dire; ils se reconnaissent presque sans s'être jamais vus; ils forment groupe: Aloys, à peine arrivé, se lia de sympathie avec tous les musiciens de Bagnères, et sa supériorité, qui éclata dès les premiers jours, lui soumit les autres intelligences, les autres volontés; il organisa des concerts, les dirigea, et répandant au sein de ces réunions la vie et l'animation que les hommes éminens portent partout où ils passent, il devint centre pour ainsi dire.

Quelle dut être la joie de la jeune fille!

Eh bien, faut-il le dire? cette joie n'allait pas sans quelque regret caché. Une mère disait un jour: « La première fois que je vis mon petit enfant, qui était adossé contre mes genoux, se « détacher, se mettre en mouvement et faire « un pas, je pleurai de chagrin en même temps « que de bonheur: il commençait à pouvoir se « passer de moi. » Ce fut quelque chose de semblable à cette divine jalousie maternelle qui

agita l'âme de la jeune fille à la vue de l'essor que prenait Aloys ; elle n'avait pas demandé au ciel d'autre récompense; c'était l'ouvrage, c'était le rêve de trois ans de sa vie, et ce rêve réalisé, elle en souffrait. Pauvre cœur humain !

Cependant la saison des eaux ayant amené à Bagnères une troupe de musiciens distingués de Toulouse, on fit à Aloys la proposition d'exécuter sa symphonie : il accepta.

De nos jours, un artiste illustre a traduit en musique, sous le titre de *Symphonie fantastique*, l'histoire d'une passion terrible et profonde : semblable en cela à tous les maîtres de l'art, à Beethoven, Haydn, Weber, qui se sont servi de leur langage, l'harmonie, pour décrire leurs sentimens, ou même les événemens de leur vie, et dont les grandes compositions instrumentales peuvent presque toutes se raconter ainsi que des poëmes. Aloys, lui aussi, avait mis là toute son âme : les chants composés pendant sa démence en étaient la base musicale, ses malheurs le fondement poétique. Dépositaire de son amour, de ses terreurs, la symphonie se partageait, comme son existence, en quatre grandes divisions : chaque morceau représentait une phase. La première partie peignait la démence ; elle était sombre, agitée, un peu bizarre : inspirée par la convalescence, la seconde en avait tout le charme mélancolique : son retour à la vie, son cœur s'ouvrant à l'amour, la terre renaissant au souffle du mois de mai, printemps de la nature, printemps de la tendresse, il avait peint toutes les floraisons à la fois, et çà et là, à travers les chants, passaient et repassaient des accords de harpe éolienne, délicieux souvenir

de leur premier entretien. Dans le troisième morceau, plus d'individualité encore : sa folie avait pour ainsi dire été vaincue par Edith, le jour du baptême; il s'efforça de caractériser ce combat entre son bon et son mauvais génie ; il reproduisit ses angoisses, sa fureur dans la querelle avec son père, ses abattemens désespérés après sa rechute, jusqu'au jour où Edith accourant jetait son honneur dans la balance pour sauver celui qu'elle aimait; et là, électrisé par ce souvenir, il avait fait jaillir un chant d'une telle beauté, que le dévouement de la jeune fille n'était pas plus beau. Sa vie s'arrêtait à ce point, mais sa symphonie n'était pas terminée ; restait encore la quatrième partie : un hymne d'adoration et de reconnaissance, telle devait être la conclusion naturelle de cette douloureuse histoire musicale; mais, soit caprice d'artiste, soit impuissance de rendre tant de bonheur, soit plutôt cet attrait inexplicable que les idées tristes ont toujours pour les imaginations jeunes, et qui tient à l'inexpérience de la douleur, Aloys avait fini par un chant de mort, comme si Edith ou lui fût expiré, et cette œuvre d'amour et de passion s'éteignait dans les sombres harmonies d'une marche funèbre.

Le jour du concert amena une foule considérable dans la salle de spectacle de Bagnères : l'œuvre et l'auteur soulevaient une ardente curiosité ; on racontait le malheur d'Aloys, on y ajoutait mille circonstances singulières, propres à répandre sur lui un intérêt mystérieux. Cette symphonie, disait-on, était sortie tout entière de son cerveau sans qu'il sût les premières règles de la musique, pendant les accès de sa folie; le délire

lui avait servi de maître; et, revenu à la raison, il avait trouvé un chef-d'œuvre qu'il avait créé et qu'il ne connaissait pas.

A peine Edith fut-elle entrée dans la salle, qu'elle se sentit prise d'une sorte d'éblouissement; son trouble prêtait un aspect nouveau à ce qui se passait autour d'elle. Ce théâtre qui se remplissait peu à peu, un musicien qui accordait son instrument, un pupitre apporté sur la scène, les artistes arrivant un a un et allant s'asseoir à leur place, le nom d'Aloys prononcé dans les loges voisines, tout devenait pour elle un sujet d'émotion. A huit heures, une petite porte placée au fond s'ouvrit, et l'on vit paraître un jeune homme vêtu de noir : — *C'est lui ! c'est lui !* dit-on de toutes parts. C'était lui en effet : il était si beau, il semblait si jeune, sa taille frêle, sa pâleur augmentée encore par les lumières, jetaient sur toute sa personne quelque chose de si triste, qu'à son arrivée un murmure d'intérêt parcourut la salle entière. Il s'avança près de la rampe, et salua; des applaudissemens se firent entendre. Edith était tremblante de joie et de saisissement. Le voilà donc enfin ce jour qu'elle avait tant appelé; le voilà à sa place celui qu'elle a aimé, deviné, créé; il est sur un trône, et c'est elle qui l'y a mis; à cette pensée, un immense bonheur se répandit dans son âme; mais au milieu de son ivresse se glissa une sensation bien étrange : elle ne reconnaissait pas Aloys, pour ainsi dire. Etait-ce l'éloignement? était-ce parce qu'un homme placé devant une rampe, même sans être défiguré par le fard, sans jouer un rôle, ne paraît plus le même cependant? Je ne saurais le dire; mais il lui sembla que le

jeune homme qu'elle voyait là, et qui saluait, n'était pas ou n'était plus l'Aloys qui l'aimait; pour la première fois elle sentit que lui et elle faisaient deux. Aloys, de son côté, éprouvait ce qu'il n'avait jamais encore éprouvé : chef d'orchestre habituel des concerts de la ville, il s'était réservé le soin de diriger l'exécution de sa symphonie; mais au moment où il atteignit son pupitre et prit le bâton d'ébène, à l'aspect de cette foule que son nom avait rassemblée, de tous ces artistes dont les yeux étaient fixés sur les siens, et qui n'attendaient qu'un geste de sa main pour obéir, en se voyant ainsi seul au dessus de tous, l'orgueil, l'orgueil de son père lui remplit le cœur; cette baguette lui sembla un sceptre, il se sentit roi !

Le premier, et surtout le second morceau furent écoutés avec une faveur extrême; la fraîcheur naïve des idées, le sentiment vrai et fin qui les avaient inspirées, arrachèrent à l'assemblée ces doux murmures de sympathie qui sont les bravos de l'âme. Mais Edith ! Edith! ce qui n'était que musique et sons pour les autres était un langage pour elle; née d'une larme ou d'un sourire, chacune de ces phrases musicales avait un sens, chaque note était une parole, chaque parole un souvenir ; elle entendait sous cette harmonie la voix d'Aloys qui lui disait : *Je t'aime! je t'aime!* Elle le voyait pleurer, souffrir, adorer; enfin, à la troisième partie, quand, après les tiraillemens de la lutte, apparut le chant sublime inspiré par son sacrifice d'amour; quand Aloys, tournant tout à coup vers elle son œil étincelant, éleva la main avec enthousiasme, et lui dit par le regard : *Voici votre ouvrage!* quand la mélodie

jaillit enfin, et qu'avec elle les applaudissemens partirent de tous côtés, Edith, vaincue par son émotion, n'eut que la force de se cacher au fond de la loge, et elle fondit en larmes.

Le quatrième morceau excita une admiration plus grande encore : ce n'était plus une foule qui récompensait un homme, c'était un homme qui entraînait une foule ; on voulait à la fois applaudir et entendre ; on s'indignait des interruptions comme d'un blasphème, et on interrompait sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin l'enthousiasme éclata en transports irrésistibles qui n'attendirent pas la fin de l'œuvre.

Alors une sorte d'ovation commença pour Aloys ; tous les spectateurs étaient debout, toutes les têtes se penchaient hors des loges ; les musiciens applaudissaient sur leurs instrumens. Tremblant, un nuage sur les yeux, il s'avança pour saluer ; mais la crise était trop violente, il tomba évanoui. On l'emmena : l'intérêt et l'admiration redoublèrent ; c'étaient des cris et des trépignemens ; les regards se fixaient sur la petite porte du fond, ou suivaient les artistes qui allaient et venaient de la scène à la salle voisine ; on les interrogeait tout haut : L'auteur ! l'auteur ! Après quelques secondes, il reparut, il reparut presque porté sur les bras, essayant de sourire, mais égaré, défait, et pour ainsi dire foudroyé par ce triomphe.

Edith, en le voyant, s'avança sur le devant de la loge, et le regarda avec anxiété ; mais lui, il ne jeta les yeux sur elle que quelques secondes après, et comme par réflexion : venait-il donc d'apprendre des sensations plus violentes encore que celles de l'amour ?



XII.

Le prisonnier de Venise qui, enseveli dans les cachots du palais ducal, n'avait pas vu le jour depuis seize ans, et que l'on porta sans transition à la lumière du soleil, ne fut pas pris d'un plus éblouissant vertige qu'Aloys, ravi tout à coup à son obscurité, et jeté violemment au milieu du triomphe : la veille à peine un homme, le lendemain presqu'un grand homme ! La passion dévorante qui dormait au fond de son âme s'éveille : la vanité fait irruption dans sa vie ; l'art, l'existence, l'amour, tout lui apparaît sous un nouvel aspect.

Quand il avait écrit la symphonie, il l'avait écrite naïvement, pour qu'elle fût belle, et non pour qu'elle fût admirée, heureux près de sa muse comme on l'est auprès de la femme aimée, sans avoir besoin de témoins pour écouter vos paroles

16.

d'amour : maintenant il lui faut des admirateurs, la foule; il a goûté le fruit défendu, il en a soif, il en a faim. Aloys n'avait pas une de ces ambitions faciles à contenter qui se nourrissent d'un triomphe pendant des années entières, et ne trouvent dans un premier succès que le droit de ne pas en chercher d'autres; pour lui, insatiable, il n'y a point de passé, point de présent, il n'y a que l'avenir. Que lui importe la symphonie de la veille? Elle est faite, à une seconde! Dès lors, et sans qu'il s'en aperçoive, une révolution se fait dans son cœur; l'intérêt de sa vie se déplace : avant ce jour, Edith et la musique ne formaient pour lui qu'une même chose; la musique traduisait sa tendresse, elle lui servait de langage auprès de la jeune fille; ce n'était qu'une autre manière d'aimer : maintenant sa passion d'artiste se détache de son amour, et prend une vie personnelle; l'art n'est plus un consolateur, c'est un maître, un maître qui demande à son esclave la moitié de son existence, et la vanité, pour soutenir l'esclave, lui crie : Un nouvel ouvrage, un nouveau succès! Penché sur sa table, des journées entières s'écoulent pour Aloys dans cet ardent travail de l'intelligence dont le besoin s'accroît à mesure qu'on le satisfait, et la nuit, en descendant sur son papier, lui apprend seule qu'il compose depuis dix heures, et qu'il n'a pas été chez Edith ce jour-là; son art, qui jadis l'aidait à attendre le moment de voir la jeune fille, maintenant la lui fait oublier : peut-être ne l'aime-t-il pas moins, mais il ne l'aime plus seule; pour la première fois, il y a en lui quelque chose qui n'est pas elle, qui est autant qu'elle.

S'il se rencontre dans la vie de l'artiste un mo-

ment d'extase et d'enivrement, c'est celui où, après un long et infructueux labeur, il s'écrie enfin comme Archimède : *Je l'ai trouvé!* Aloys, depuis dix jours, était arrêté dans sa nouvelle composition par un obstacle infranchissable ; il avait l'idée, il la sentait, elle était là, mais un voile l'en séparait, et tous ses efforts pour le soulever n'aboutissaient qu'à une impuissante colère, quand un matin, au moment où il n'attendait plus rien : La voilà ! dit-il tout à coup ; le nuage se dissipe, et la mélodie lui apparaît, pure, lumineuse, entière. Il se met à l'œuvre ; la tête en feu, respirant à peine, il écrit ; les feuilles se pressent sous ses doigts ; encore quelques instans de ce travail inspiré, et l'œuvre sera complète ; soudain on frappe à la porte. — Qui est là ? dit-il avec une sorte de colère.

Un paysan entra, tenant une lettre ; elle était d'Edith :

« Aloys, je suis aujourd'hui, je ne sais pour-
« quoi, tourmentée d'une profonde tristesse, cela
« me fait mal et m'effraie : venez, j'ai besoin de
« vous voir ; mais tout de suite : venez, venez.

« EDITH. »

— C'est bien, répondit Aloys ; je vous suis.

Demeuré seul, son premier mouvement ne fut pas de se lever et de partir ; mais, immobile, silencieux, il regardait la page commencée avec douleur et les larmes dans les yeux. S'arracher à son idée chérie et la perdre pour toujours en la quittant ! Une hésitation pleine d'angoisses se peignit sur ses traits, et déjà même il étendait la main vers

sa plume, comme pour reprendre son travail; mais tout à coup, les mots supplians de la lettre d'Edith revenant à sa mémoire, cette lueur, cet éclair d'ingratitude le remplit d'épouvante, et, indigné, honteux de lui-même, il courut précipitamment chez la jeune fille. Jamais sa passion ne fut si expansive, jamais il ne trouva de paroles plus pénétrantes et plus émues : il avait besoin d'expier à force d'amour cette seconde d'apostasie où il avait mis en balance la douleur d'Edith et je ne sais quel misérable arrangement de sons; il lui demandait pardon tout bas par ses caresses. Que de fois dans les plus tendres commerces y a-t-il ainsi des confessions muettes où le repentir seul parle sous la forme de la tendresse!

Cette faute si légère, et qui semblait si pleinement réparée, était irréparable : pour la première fois l'amour de l'art avait osé se mettre en parallèle avec son amour pour Edith; ce sentiment de préférence pour le travail avait existé, quelques instans à peine il est vrai, mais enfin il avait existé, et, une fois né, une fois tombé dans notre âme, un sentiment ne meurt que quand il a fait son temps. Or deux passions dans le même cœur sont deux ennemis irréconciliables, car toutes deux elles veulent tout. Quelque temps elles marchent côte à côte paisibles ou s'attaquant à demi; mais qu'il se présente une circonstance, et elle se présentera, dans laquelle leurs intérêts, déjà si différens, deviennent contraires, la lutte éclate, lutte acharnée où il faut que l'une des deux tue l'autre; et la plus jeune porte avec elle un droit terrible et souverain, le droit du dernier venu.

Une lettre qu'Aloys reçut de Paris amena cette crise :

« Vous souvenez-vous, mon cher Aloys, d'avoir
« eu pour camarade dans votre maison de commerce
« un grand garçon actif, coloré, blond, vigou-
« reux, qu'on disait un peu personnel, et qui pro-
« jetait toujours de vastes entreprises? c'est moi.
« Depuis ce moment nous avons tous deux rompu
« notre chaîne, et tous deux nous devions la rom-
« pre : vous aviez l'imagination créatrice et la tête
« ardente, vous êtes devenu artiste; j'avais du
« romanesque dans le positif, je me suis fait spé-
« culateur : à vous la gloire, à moi l'argent; selon
« le pied, la chaussure. Aujourd'hui le hasard
« nous réunit encore, et cette fois, j'espère, pour
« notre bien : je puis vous être utile, vous m'êtes
« nécessaire; voici comment : la pensée m'est ve-
« nue de créer un grand établissement musical,
« dans des conditions tout à fait nouvelles; entrer
« dans les détails serait trop long, et d'ailleurs le
« prospectus que je joins à cette lettre vous les
« dira. J'arrive donc sans préambule aux deux
« seuls faits qui vous intéressent : les fonds sont
« réunis, et je vous offre le titre de directeur : je
« serai l'homme d'affaires, et vous l'homme de ta-
« lent. Comme vous vous étonnerez peut-être que
« j'aille chercher si loin un associé, et que mon
« empressement pourrait vous faire suspecter la
« bonté de l'entreprise, je dois m'expliquer sans
« détour : ce n'est pas par amitié pour vous que
« j'ai pensé à vous, il y a ici dix hommes de mé-
« rite avec qui je suis lié plus intimement : ce n'est
« pas pour votre talent, je n'ai pas entendu votre
« symphonie, et je n'entends rien en musique;
« c'est donc, c'est..... en affaires il faut parler
« net, c'est pour votre folie passée. Je ne vous de-

« mande pas pardon de ma franchise d'expression ;
« vous ne pouvez croire que je veuille vous blesser, puisque j'ai besoin de vous. Revenons à notre affaire.

« Dans toute spéculation, il importe avant tout
« de frapper le public au début par quelque chose
« de nouveau, de singulier ; le succès est là. Eh
« bien ! votre nom mis à la tête de notre entreprise
« en assure la réussite. Il y a des malheurs heureux,
« et vous avez eu dans votre folie la plus admirable
« infortune du monde ; nous autres faiseurs de
« prospectus, je nous mets au défi d'en faire un
« pareil. Il n'est bruit que de vous dans Paris ; tout
« le grand monde revenu des eaux parle avec enthousiasme du jeune homme qui a passé par la
« démence pour arriver au génie ; on cite Grétry,
« Malebranche, qui avaient dans leur enfance un
« voile sur le cerveau, et dont une fièvre cérébrale
« a fait de grands hommes ; on vous appelle, on
« veut entendre votre œuvre ; pour réussir, vous
« n'avez plus besoin que.... de talent. Venez donc :
« des appointemens honorables, l'exécution de
« votre symphonie confiée aux premiers artistes,
« un opéra presque assuré, voilà ce que je vous
« offre : un engagement de trois années, voilà ce
« que je vous demande. Si vous me refusez, c'est
« qu'on vous aura fait d'autre part des propositions
« plus brillantes ; alors vous aurez raison de me
« refuser, et bonne chance. Encore un mot : pour
« moi ou pour un autre, ne tardez pas à venir ;
« différer, ce serait tout perdre.

« Jules Favard. »

Cette lettre arrache Aloys à lui-même : ce qu'elle

a de positif enflamme encore son imagination en faisant de son talent quelque chose de rigoureux comme un fait, d'exact comme un chiffre ; il prononce tout bas le nom d'homme de génie, et l'orgueil lui découvrant un avenir nouveau, le précipite en mille pensées de domination et de gloire. — Paris m'appelle ! s'écrie-t-il : le voilà donc ouvert devant moi ce théâtre que j'implorais si ardemment ! O mes beaux rêves d'art, vous allez donc vous réaliser ! ô ma chère symphonie, je vais t'entendre enfin, t'entendre reproduite par cent talens créateurs ; je vais te voir sortir de leurs mains dans toute ta force, dans toute ta beauté, telle que tu m'apparaissais ! Paris m'appelle ! Paris ! je ne sais par quel enchantement ces rues que je trouvais si sombres, cette ville qui me semblait si triste, renaissent dans ma pensée brillantes, pleines de lumière et d'éclat. Ah ! c'est que je n'y étais rien alors, et maintenant, maintenant, il m'appelle ! Quel tribunal ! avoir pour juges, non plus une assemblée de femmes ou de jeunes gens frivoles, mais les maîtres de l'art, les penseurs, les poètes ! Être admiré par tout ce que l'on admire ! arriver en face de ce public qui a consacré les plus hautes renommées, devant lequel s'inclinent toutes les gloires, et qui, semblable au sénat de Cinéas, rappelle une assemblée de rois ! arriver en face de lui, seul, à vingt-deux ans, le trouver d'abord froid comme un juge, presque hostile comme un adversaire, et alors, engageant avec lui une noble lutte, l'animer peu à peu, l'entraîner, le soumettre, et l'amener enfin à ses pieds, indocile et frémissant encore ! Oh ! mon cœur, pourras-tu suffire à tant d'émotions ? Adieu, montagnes et solitudes ; adieu, ma-

gnificence sereine des grands spectacles de la nature : ma vie n'est point avec vous ; Paris m'appelle, je pars !

Tout à coup, au milieu de cet impétueux essor d'espérances, il s'arrête ; un souvenir vient de traverser sa pensée, le souvenir d'Edith : jamais à un entraînement plus éperdu ne succéda une réaction plus puissante ; la crise est décisive ; voilà les deux ennemis en présence : lequel triomphera ? l'orgueil ou l'amour ? Edith ou la gloire ? Car de songer à les concilier tous deux, et à ne s'éloigner qu'avec Edith, avec sa femme, il ne le peut ; son malheur encore récent, sa rechute, les habitudes de M. de Falsen, la tendresse d'Edith pour son père, tout est obstacle pour un tel projet : ainsi, nul moyen d'éviter la lutte, il faut choisir, il faut partir seul ou rester. — Partir ! briser cet amour qui ne lui a pas fait défaut un seul jour dans ses souffrances ; mettre trois années entre elle et lui ! trois années sans entendre cette voix, sans presser cette main, sans se reposer sur ce noble cœur ! ne plus se dire chaque matin : Je la verrai ce soir : ne plus se dire chaque soir : Je l'ai vue aujourd'hui ! être triste, être heureux, et ne plus l'avoir là pour lui confier peine ou joie ! Oh ! comment pourrait-il supporter cette séparation, puisqu'il n'en peut supporter la pensée ? D'ailleurs, en a-t-il le droit ? est-il libre ? ne l'a-t-elle pas enchaîné à elle en se donnant à lui ? Le jour où il accepta le sacrifice de son honneur, ne fit-il pas le serment tacite de lui consacrer chaque instant de sa vie ? Sa conscience et sa tendresse parlent le même langage, il doit rester, il veut rester. — Rester ! avoir dans le cœur et dans la tête une passion d'artiste qui vous dévore ; être devenu fou

pour l'avoir refoulée, et la refouler encore une fois! n'avoir qu'une idole, l'art, et renoncer à l'art! avoir reçu le plus beau don de Dieu, le génie, et étouffer son génie! avoir rêvé une grande renommée, et quand elle est là, qu'elle vient au-devant de vous, que vous n'avez qu'à étendre la main pour la saisir, la rejeter et pour toujours! Le sort n'offre pas deux fois à un homme de telles occasions de célébrité. Au moins, s'il ignorait la gloire! mais il la connaît, il connaît l'enivrant sourire de la multitude, il a savouré tout un jour ces joies qui vous font vivre une heure en une seconde, et, après un jour de triomphe, il faut retomber pour tout le reste de sa vie dans un village, retomber misérable, obscur, inconnu!

— Eh bien! s'écria-t-il avec l'excitation fébrile mais courageuse d'un homme qui veut se cacher à lui-même sa propre pensée, eh bien! je serai inconnu; qu'importe? qu'importe qu'il y ait un musicien de plus ou de moins dans le monde? Qu'est-ce que la gloire auprès de la conscience d'avoir bien fait? cette gloire même, sais-je bien ce qu'elle est? n'empoisonne-t-elle pas plus d'années qu'elle n'embellit de jours? D'ailleurs ma part n'est-elle pas assez belle, mon existence assez remplie? Ce village n'est qu'un village, mais Edith y demeure; je vivrai près d'elle, mon nom sera le sien, je lui paierai ma dette de bonheur, et je serai heureux!

Il put à peine achever ces paroles étouffées et démenties par ses larmes; l'orgueil était vaincu cependant, la passion désintéressée triomphait, quand l'égoïsme, dont la cause n'est jamais complètement perdue dans l'âme humaine, souffla au cœur du jeune homme un de ces sophismes infer-

naux qui endorment les consciences faibles et vous précipitent dans le mal que vous voulez commettre, en vous permettant de le commettre sans remords.

— Que dis-je, malheureux ! et qu'allais-je faire ? reprit-il tout à coup ; renoncer à la gloire pour obtenir Edith ? mais c'est la perdre à jamais ! Si je m'enfouis dans ce village, je fais une tache éternelle de ma folie, je fais un abîme de l'intervalle qui nous sépare ! Mon malheur est de ceux qui ne se prescrivent pas ; il faut une réhabilitation, il faut conquérir Edith pour l'obtenir. Je pars ! Soutenu par mon amour, quels prodiges me seront impossibles ! Je travaillerai, je lutterai, et quand, après trois ans d'efforts infatigables, j'aurai enfin gagné un nom ; car, je le sens, l'avenir est à moi ; alors je reviendrai, je reviendrai digne d'elle, racheté, par la gloire, du péché de mon infortune, et courant chez son père, je lui dirai : — Voilà ce que j'étais, voilà ce que je suis : me la refuserez-vous ? Oh ! je pars ! »

Ainsi, rusant avec sa conscience, s'étourdissant par cette misérable argutie, couvrant son abandon d'un masque de dévouement, Aloys sacrifiait Edith au nom de la reconnaissance même, lorsque le hasard mit à nu cette dernière et honteuse ressource de la personnalité.

Depuis le jour où Edith était devenue plus que sa sœur, elle lui avait montré des trésors de cœur qu'il ne soupçonnait pas ; mais, en même temps aussi, il avait cru découvrir dans cette riche et belle nature une tache, un désaccord, quelque chose enfin qu'il eût voulu ne pas y voir. Pieuse jusqu'à l'austérité, pure jusqu'à la rigueur, Edith

avait deux amis toujours prêts à l'avertir d'un danger, deux juges toujours prêts à la punir d'une faute : sa conscience et Dieu : et cependant Aloys ne surprenait jamais une expression de regret sur son front, une larme dans ses yeux, rien qui ressemblât au repentir : arrivait-il auprès d'elle, c'était un visage souriant qui l'accueillait, c'était un regard joyeux qui allait au-devant de son regard ; elle semblait à l'aise dans son amour comme si son amour eût été légitime. Eh bien ! une acceptation si libre de sa faute déparait la jeune fille aux yeux d'Aloys ; elle lui en paraissait moins noble et moins pure. La voir baignée de larmes lui eût déchiré le cœur, la voir calme et indifférente le blessait. Notre amour ou notre amour-propre a tellement besoin d'une auréole autour de la femme préférée, qu'à peine lui pardonnons-nous la faute même que nous lui avons fait commettre.

Un jour il disait à la jeune fille qu'il viendrait le lendemain exécuter avec elle une sonate de Weber; elle lui répondit :

— Ne venez pas demain, je serai absente.

— Où allez-vous?

— M. Riégo m'attend.

— M. Riégo ! répliqua-t-il assez vivement; pourquoi donc ?

— M. Riégo, depuis que je me connais, veut bien diriger ma conscience.

Aloys ne put réprimer un mouvement de surprise : pressé d'une inquiète curiosité, il reprit, non sans embarras :

— Je vais vous paraître bien hardi, peut-être, chère Edith ; mais, dites-moi, est-ce la première fois depuis..... depuis six mois que vous vous ren-

dez auprès de M. Riégo comme auprès d'un ministre de Dieu ?

— Je l'ai vu il y a quinze jours.

— Il y a quinze jours.

— Oui, et je lui ai tout dit.

— Tout ?

— Tout.

Le jeune homme se tut, mais alors il s'expliqua un fait qui l'avait souvent étonné comme un mystère et irrité comme une offense : dès que le hasard le réunissait avec le prêtre, il rencontrait toujours ses yeux attachés sur lui : le jour de l'exécution de la symphonie, Riégo était parmi les assistans, mais seul il n'adressa aucune parole d'éloges à l'artiste, se mêlant toutefois aux groupes qui l'entouraient, scrutateur et silencieux. Dans une réunion chez le préfet où ils se retrouvèrent, même attention inquisitoriale ; et, pendant la soirée, Aloys, parlant à un ami de ses projets de départ, crut remarquer que le prêtre l'avait entendu, et le regardait d'une façon étrange. Cette conduite se justifie maintenant d'elle-même : Riégo sait tout. Il sait tout ! mais ne va-t-il pas s'interposer entre eux ? N'accusera-t-il pas auprès de la jeune fille une détermination dont il ne connaît pas le motif ? ne s'opposera-t-il pas à ce départ ?

A l'idée de ne point partir, maintenant que sa résolution est prise, la tête de l'orgueilleux se perd, et, sa passion s'irritant par l'obstacle, il se détermine à la démarche la plus singulière, la plus ingénument égoïste ; il va chez le prêtre lui demander son silence et sa neutralité : — M. Riégo compromettrait notre avenir en voulant l'assurer

se dit-il. — Et affermi par ce nouveau sophisme, il se dirige vers le presbytère.

Huit heures du matin venaient de sonner, quand il arriva; mais à peine entré, à peine en face du prêtre, il se sentit saisi d'un embarras invincible. Cette figure austère, devenue plus austère encore à sa vue, cette physionomie solennelle qui était celle d'un juge, ce coup d'œil interrogateur qui semblait toujours fouiller au fond de l'âme, commencèrent à troubler la conscience du coupable, et firent tomber tous les brillans mensonges dont il se berçait depuis quelques jours : il lui sembla qu'il pénétrait dans le sanctuaire de la vérité.

Le prêtre se leva et lui offrit un siége, sans lui demander le but de sa visite, sans lui rien dire, le regardant fixement : ils s'assirent; même silence; Riégo paraissait attendre à dessein que la première parole vînt d'Aloys; mais Aloys était gêné, il hésitait, il attendait aussi. Enfin le prêtre lui dit de cette voix accentuée qui tirait une singulière puissance de sa lenteur même.

— Je vous écoute, Monsieur.

Aloys commença :

— Vous donnez des soins à Mlle de Falsen?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes son ami, son guide, et elle ne vous cache rien?

— Je l'espère.

— Il est un secret d'où dépend le bonheur de Mlle de Falsen, et trois personnes seulement sont dépositaires de ce secret, moi, elle et vous.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? je ne vous comprends pas.

— Je vais donc parler sans détour : Mlle de Fal-

sen a une affection profonde dans le cœur, et elle vous l'a dit.

— Monsieur, répondit Riégo d'une voix sévère, vous êtes bien jeune, et votre jeunesse seule peut servir d'excuse aux paroles que vous venez de prononcer : il est possible que Mlle de Falsen se soit confiée à son confesseur; quant à moi, je ne sais rien.

— Ne nous irritons pas inutilement, Monsieur : cette affaire est trop grave pour que vous feigniez de ne pas m'entendre.

— Eh bien! dit soudain le prêtre, comme un homme qui vient de prendre une résolution, eh bien! soit! — Puis, se rapprochant d'Aloys, et avec une expression marquée : — Alors, Monsieur, qui vous amène ici?

Là était le point difficile.

— Pardonnez-moi si j'hésite, dit-il à Riégo; mais... cet entretien est d'une nature si délicate....

— Je suis habitué à tout entendre, et, je crois, à tout comprendre; parlez....

— Vous étiez chez le préfet le jour où un de mes amis parla d'une place que l'on m'offre à Paris.

— J'y étais : mais cela ne me dit pas ce qui vous amène.

— J'ai craint que... trompé par votre affection pour Mlle de Falsen, vous... vous....

— Achevez, Monsieur!

Et Riégo le pressait de la voix et du regard.

— Je venais....

— Vous veniez?...

— Je venais près de vous pour....

— Pour?... Vous gardez le silence? C'est donc à moi de finir votre pensée. Voici ce qui vous amène :

vous avez su que Mlle de Falsen m'avait fait l'aveu de sa faute; vous avez cru que je m'armerais de cet aveu pour lui imposer ce mariage, à elle, comme un devoir de chrétienne, à M. de Falsen, comme un devoir de père ; et vous, Monsieur, qui ne voulez pas de cette union, vous êtes venu chez moi, prêtre, pour me prier de ne pas trahir le secret de la confession; en d'autres termes, pour me dire : Ne mentez pas à vos sermens, ne faites pas un sacrilége !.... Voilà pourquoi vous êtes venu.

— Que dites-vous ?

— Je dis ce qui est. On ne peut pas faire une plus mortelle offense à un ecclésiastique ; et comme toute offense mérite une punition, vous aurez la vôtre, Monsieur. Il y a trois ans, étant à Bayonne, en habit de laïc, je fus insulté gravement dans la rue par deux militaires; moins gravement que par vous cependant, car cette insulte n'atteignait que le corps; mais, emporté par une honteuse colère, oubliant mon caractère sacré, j'arrachai l'arme de l'un deux et... le sang coula sous ma main.

Après une courte pause, il continua :

— Si mon crime était connu de l'archevêque, demain je serais dégradé de mes saintes fonctions, demain je serais ignominieusement chassé : eh bien ! Monsieur, le jour où je trahirai votre secret, allez trahir le mien.

A mesure qu'il était arrivé aux points qui devaient l'émouvoir ou l'irriter le plus, le prêtre avait ralenti sa parole; mais une pâleur excessive trahissait malgré lui ses agitations. Aloys fut frappé par cette scène imprévue: ce qu'une telle action

avait de chevaleresque saisit son imagination d'artiste; cette douleur qui se dominait elle-même le toucha de regret, et avec un chaleureux abandon, avec une expression sentie de repentir : — M. Riégo, dit-il, je vous demande pardon !

Mais soudain Riégo, qui s'était contenu jusqu'alors, changea de physionomie, de langage, et emporté par une force irrésistible et sainte :

— Que me parlez-vous, Monsieur, de pardon et d'offense ! Croyez-vous donc que ce soit cette insulte qui m'agite ainsi? Qu'est-ce, pour un serviteur de Jésus-Christ, que la vaine injustice d'un homme? Ce n'est pas moi que vous avez offensé, ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon !.... Ah ! je ne puis plus contenir les mouvemens de mon cœur ! Dieu lui-même m'ordonne de parler, Dieu, qui vous a donné le triste courage de venir me dévoiler vos honteuses craintes, pour que je pusse sauver la malheureuse Edith. Vous ne vous attendiez pas à trouver en ces lieux un tribunal ; mais c'est ainsi que le Seigneur confond le coupable ; et puisque vous êtes venu me chercher, écoutez-moi, pécheur, écoutez !

Le prêtre devint si grand en prononçant ces paroles, que l'orgueilleux, vaincu, baissa la tête, et attendit.

— J'ai lu dans les histoires païennes qu'un homme ayant brûlé le temple d'Ephèse, ses biens furent confisqués, sa tête chargée de malédictions, et son nom même proscrit : eh bien ! le crime de cet homme, déclaré infâme par tout un peuple, n'est rien, Monsieur, auprès de votre crime. Ce que vous avez détruit, vous, ce n'est pas un édifice de pierre, un vain ouvrage de nos mains mi-

sérables; c'est un sublime monument moral, c'est un chef-d'œuvre de Dieu. Ah! certes, tout homme qui enseigne le mal à une créature humaine mérite l'anathème; mais celle-là! celle-là! une âme qui, en montant au ciel, n'aurait rien eu à purifier! Je suis prêtre, Monsieur, je suis confesseur; bien des hommes se sont agenouillés devant moi, bien des cœurs se sont ouverts à moi, et, vous pouvez me croire, c'est un funeste lieu pour voir l'humanité que le trône du confessionnal: eh bien! une seule créature m'a réconcilié avec les douleurs de mon ministère; une seule m'a fait dire : Dieu forma l'homme à son image..... Edith. La première fois que je la vis, elle avait quatorze ans : cette figure si élevée, si candide, m'émut; et lorsqu'elle me pria de l'entendre au tribunal de la pénitence, je levai ardemment les mains au ciel pour lui demander que l'âme fût aussi belle que le visage. Elle parla : quel sanctuaire d'innocence et d'ingénuité s'ouvrit à mes yeux! Il me semblait lire la jeunesse de la vierge Marie..... Alors je m'attachai à elle de cette affection chaleureuse et sainte qu'inspire toujours ce qui est noble et beau; la voir me rendait heureux, l'entendre me rendait meilleur; et je la regardais grandir avec un attendrissement mêlé d'effroi, comme un être qui n'était pas de la terre, et qui ne pouvait pas y rester.

La voix austère du prêtre s'attendrissait malgré lui; il reprit :

—Je m'éloignai d'ici pendant quelques semaines : à mon retour, elle vous aimait. Oh! je vous l'avoue, quand je vis toute cette sérénité virginale troublée, toute cette pureté ternie, quand je trouvai les pas-

sions humaines établies dans ce cœur jusque là sans tache, oh ! alors, quoique mon Dieu me défende la haine, je vous ai haï, Monsieur, je vous ai haï comme l'esprit des ténèbres qui entra dans l'Eden et souilla par ses odieuses flatteries l'innocence de la première femme. Vous, Monsieur, votre flatterie a été votre infortune ; la séductrice d'Edith a été la pitié ; car elle ne pouvait se perdre que par une vertu !

A ces paroles d'un regret pieux, Aloys sentit le remords descendre en lui, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Pleurez, Monsieur, dit Riégo en le prenant solennellement par la main, pleurez, car votre crime est sans remède ; on répare l'honneur d'une femme, mais on ne refait pas un ange ; pleurez, car vous aurez un compte bien rigoureux à rendre au ciel ! — Puis tout à coup rejetant sa main, et avec une véhémence indignée : — Eh bien ! ce n'est encore là qu'un prélude pour vous ; et, sans le savoir peut-être, sans vous l'avouer du moins, vous courez non plus à une faute, mais à un forfait ! Vous avez fait une action coupable, vous en méditez une infâme ; vous étiez corrupteur, vous êtes traître ; vous avez perdu Edith, vous voulez l'abandonner ?

— Moi ! moi ! s'écria le jeune homme.

— Vous ! reprit Riégo. Loin d'ici les paradoxes et les sophismes ! Déchirons le voile !.... Je vous offenserai peut-être par la rudesse de mes paroles, n'importe ; c'est mon devoir d'aller chercher la vérité au fond du cœur des coupables ; je fouillerai dans le vôtre, j'en arracherai votre ingratitude qui se cache, et je la traînerai hideuse et trem-

blante sous vos yeux.... Regardez-vous, Monsieur, et frémissez!

Le jeune homme tressaillit.

— Depuis le jour où Edith m'a révélé son fatal secret, ma vie n'a eu qu'un seul but, mon esprit qu'une seule pensée : vous connaître. Je vous ai suivi pas à pas le jour de votre symphonie; j'ai étudié sur votre visage les effets de l'admiration générale; j'ai fait parler Edith; j'ai interrogé votre père; je vous connais : vous êtes vain! Ce n'est pas l'orgueil qui tue votre amour, c'est la vanité; la vanité, la plus mesquine, la plus misérable de nos misérables passions..... Vous vous croyez un grand homme, et, comme tel, vous vous respectez. Tu ne t'appartiens plus, vous dites-vous; tu te dois au monde, à la gloire! Et ce village vous pèse, et vous voilà délivré de tous vos devoirs par le culte de votre génie! Quand votre conscience vous tourmente : — Plus tard! lui dites-vous, je reviendrai! — Plus tard! le mot des ingrats. Plus tard, c'est jamais!... Je vous le dis, vous voulez abandonner Edith!

Aloys fit un mouvement pour parler; le prêtre l'arrêta.

— Du moins vous ne le ferez pas sans savoir ce que vous faites! Mon Dieu! prêtez toute votre force à mon langage! Qu'étiez-vous, Monsieur, quand vous êtes revenu ici? une pauvre créature proscrite, un déplorable débris humain; votre malheur, il faut tout vous dire aujourd'hui, votre malheur inspirait, sinon le mépris, du moins une sorte de terreur mêlée de répugnance, et faisait reculer comme la vue de la mort; c'était injuste, mais cela était! Un seul cœur ne s'éloigna point à

votre approche, celui d'Edith; elle vous choisit comme dans une troupe de malheureux on choisit le plus malheureux et le plus pauvre; Edith n'avait pas un sujet de larmes, elle adopta votre infortune; Edith est femme, et la plus réservée des femmes, elle n'attendit pas que vous vinssiez à elle, elle courut à vous. Troublée par votre maladie, vous vous épouvantiez de je ne sais quelle fatalité; elle vous conduisit au temple et vous consacra au Seigneur; votre père était pauvre, elle fit donner une place à votre père; votre mère pleurait, elle consola votre mère. Sans doute votre triomphe ne vous a pas ôté toute mémoire, et vous vous rappelez encore votre faiblesse désespérée après votre rechute : homme sans énergie, à qui on ne pouvait pardonner d'avoir si peu de courage que parce qu'il n'avait plus de raison, vous vouliez mourir! Pour vous sauver, Edith fit un effort surhumain, elle se perdit! A chacun de vos désespoirs elle vous abandonna comme consolation une de ses vertus... Ce n'est pas tout encore : ce talent même dont vous êtes si fier, qui l'a créé? cette gloire, pour laquelle vous la délaissez, qui vous l'a faite? c'est elle, toujours elle! Tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, votre jeunesse, votre santé, votre vie, votre nom, elle vous a tout donné, à vous, qui n'aviez aucun droit à son dévouement; à vous, qui n'avez mêlé à son existence que des remords et des larmes; vous, qui deviez vivre agenouillé en demandant au ciel une occasion de reconnaissance, et qui, le jour enfin venu, vous empressez ardemment de la trahir et de l'assassiner avec ses propres bienfaits; ingrat de la pire race des ingrats, à qui

l'ingratitude vient avec le bonheur, comme le venin au serpent avec la chaleur du soleil !

Aloys voulut encore l'interrompre.

— Attendez ! je n'ai pas tout dit. Vous voilà cruellement renversé de votre piédestal, grand homme d'hier ; vous voilà bien petit, et Edith bien grande ; pourtant vous ne savez pas encore toute la distance qui vous sépare d'elle : il est un mystère... je puis le révéler, ce n'est pas à son confesseur qu'elle a confié ce secret ; il est, depuis sa chute, un mystère sublime dans cette âme ; car elle est de celles qui font des vertus même avec leurs fautes.

— Parlez !

— Vous la voyez toujours heureuse et souriante, n'est-ce pas ? jamais un reproche, jamais l'apparence d'un regret : eh bien ! je ne connais pas d'âme humaine qui recèle d'aussi affreuses angoisses que la sienne ; à peine êtes-vous éloigné, ce sourire s'efface, elle accourt ici, et baigne mes mains de larmes si amères, que, moi, son juge, je suis quelquefois près de la consoler au lieu de l'accabler ! Et savez-vous pourquoi elle cache ses remords, pourquoi Edith, Edith ! se condamne à paraître heureuse dans le mal ? c'est de peur de jeter un nuage sur votre bonheur ! entendez-vous, Monsieur ? entendez-vous ? Elle a fait deux parts de sa vie : l'une pleine d'amertume pour elle, l'autre pleine de douceur pour vous ; pour vous la joie sans trouble et l'heureux oubli de tout ; pour elle les souvenirs dévorans ! pour vous tout ce que ce sentiment a d'exaltation et de tendresse ; pour elle tout ce qu'il a de fiel et de honte ! et quelle honte que la sienne ! car ce n'est

pas seulement la plus pure des femmes que vous avez souillée, c'est la plus fervente chrétienne que vous avez vaincue. Sa religion trahie, son Dieu offensé, sa vie de piété abjurée, ajoutent mille terreurs à ses tortures ; n'importe, elle persiste dans son amour ! Je lutte de toute ma puissance contre votre funeste image ; vaine lutte, vous êtes plus fort que sa conscience, plus fort que moi, plus fort que le ciel. Oh ! quand cette pensée me vient, une sorte de désespoir me saisit ; car, je le sens, c'est pour sa perte qu'elle vous aime ; elle sera malheureuse ! Il est des êtres que Dieu a pris tant de plaisir à former, qu'il ne leur pardonne pas leur propre déchéance ; elle sera malheureuse, elle mourra malheureuse !

Comme il achevait ces mots, une ombre passa devant la première fenêtre de la salle ; Aloys, qui était en face du jour, regarda attentivement ; l'ombre repassa devant la seconde fenêtre.

— C'est elle !

— Edith ! déjà ! dit Riégo.

— Je ne veux pas qu'elle me voie ! reprit vivement le jeune homme.

— Entrez dans cette chambre ; elle ouvre sur le jardin, vous pourrez sortir.

Au même instant on frappa un coup léger ; Aloys se jeta dans la chambre ; mais la porte qui donnait sur le jardin se trouvait fermée en dehors ; il fut contraint de rester.

La jeune fille entra seule dans la salle ; son pas était lent, son front baissé. Aloys écarta le rideau de la porte vitrée, et la vit : sa physionomie lui fit mal ; il ne lui connaissait pas ce visage morne. Cependant Riégo, encore tout ému de la scène

qui venait de se passer, semblait ne point voir la jeune fille; ses traits exprimaient mille résolutions contraires, il se parlait à lui-même : — Non, je ne peux pas la laisser livrée à cette faute! c'est son malheur dans cette vie, c'est son malheur dans l'autre; je l'y arracherai, je le veux, je le dois!

Alors, s'avançant vivement vers Edith qui le regardait en silence, il lui dit :

— Edith, avant toute parole, écoutez-moi : j'ai vu M. Aloys...

— Vous l'avez vu!

— Il sort d'ici à l'instant même, et nous avons parlé de vous.

— Que vous a-t-il dit?

— Edith, croyez-vous que si maintenant M. Aloys demandait votre main à votre père, votre père la lui refuserait?

— J'en suis certaine, il faut attendre.

— Eh bien! reprit le prêtre d'une voix solennelle, vous allez me jurer ici même de ne plus le voir jusqu'au jour où il pourra vous nommer sa femme.

— Grand Dieu! est-ce qu'il ne m'aime plus?

— Qui vous l'a dit? répliqua Riégo épouvanté de la physionomie de la jeune fille.

— Vous!... vous ne me demanderiez pas de l'abandonner si vous ne saviez qu'il ne m'aime plus.

— Qu'il vous aime ou ne vous aime pas, le crime n'est-il point le même? dit le prêtre avec sévérité.

— S'il m'aime, il a besoin de moi, et je ne l'abandonnerai pas.

— Il le faut cependant, et je vous ordonne au nom de Dieu de m'en faire le serment.

— Je vous le ferais, mon père, que je violerais ma promesse; un jour tout entier, obéissant à vos

ordres, je l'ai évité; mais quand, le lendemain, j'ai vu ses yeux tristes et pleins de larmes, j'ai couru à lui, et je lui ai demandé pardon; il me semblait que j'avais commis un crime; ma destinée est d'essuyer ses pleurs.

— Eh bien ! puisque vous n'avez pas de repentir, je n'aurai pas de clémence! si vous ne vous séparez pas de lui, je vous interdis la présence de Dieu, je vous exile du sein de l'église !

— Grâce! grâce! mon père! s'écria la jeune fille avec terreur.

— Renoncez à lui, ou je vous excommunie! reprit Riégo avec plus de force encore.

— Mon père! mon père! votre voix monte jusqu'à Dieu, n'appelez pas sa malédiction sur ma tête !

— Votre pardon est dans votre main; il en est temps encore.

— Il serait trop malheureux, je ne le peux pas !

— Ce n'est pas moi seul qui vous le demande, c'est votre mère, votre mère qui vous regarde de là-haut, et rougit de vous.

— Par pitié, ne me parlez pas de ma mère ! Quand je pense que mon crime la trouble dans son céleste bonheur, et me sépare d'elle pour toujours, ma tête s'égare de désespoir! je me sens si avilie! Et mon père, le soir, lorsque je l'embrasse dans son lit, me paraît-il plus pâle que de coutume, souffre-t-il, je me dis : C'est ta faute! et il me semble que Dieu va le faire mourir dans la nuit pour me punir. Eh bien! malgré toutes ces tortures, si l'on me disait : Voudriez-vous ne pas avoir connu Aloys, voudriez-vous ne pas l'aimer? je refuserais! Cela vous fait frémir, mon père; oui, je refuserais! Est-ce que vous croyez qu'un

tel amour puisse venir sans que Dieu le veuille?

Riégo sentit des larmes rouler dans ses yeux, et garda un instant le silence; il reprit ensuite d'une voix résolue.

— Edith, puisque cette passion est invincible, il ne vous reste qu'un moyen de salut : allez trouver votre père et avouez-lui tout!

— Oh! mon père en mourrait!

— J'irai donc, moi, et je lui parlerai!

— Mon père savoir que sa fille s'est déshonorée! Mieux vaut souffrir et attendre. D'ailleurs c'est Aloys qui doit m'obtenir de mon père; c'est à lui de parler quand il en sera temps.

— Est-ce que vous n'êtes pas certaine qu'il vous nommera sa femme?

— Je l'espère, mais je ne le sais pas.

— Vous ne le lui avez pas fait promettre?

— Je ne lui en ai jamais parlé.

— Mais s'il cessait de vous aimer?

— Je bénirais le Ciel qu'il ne fût pas enchaîné à moi!

— Quoi! vous ne demandez pas chaque matin à Dieu que M. Bœhmel vous épouse?

— Je lui demande qu'Aloys soit toujours heureux.

— Ah! que de plus courageux te condamnent, admirable enfant! s'écria le prêtre; je t'absous, je t'absous à haute voix, à la face du ciel!... Mais non, non! reprit-il tout à coup, je ne le peux pas; ce serait un sacrilége. Edith! Edith! — Et lui prenant la main avec une affectueuse terreur : — Pensez donc, malheureuse enfant, que, si vous mouriez soudainement, vous seriez perdue à jamais!

— Je le crois, mon père, répondit-elle d'une voix entrecoupée; mais, du moins, je ne l'aurai jamais fait souffrir.

A ce mot, le prêtre abandonna la main de la jeune fille, puis, d'une voix austère, mais qui tremblait légèrement, il lui dit :

— Allez donc ! et que Dieu ait plus de pitié pour vous que vous n'avez de respect pour lui !

La jeune fille, en se voyant ainsi rejetée, tomba soudain à genoux devant le prêtre. Lui, assis, immobile, il la regardait en silence : son visage, qui voulait être impassible, trahissait une émotion profonde ; ses lèvres étaient serrées avec une sorte de contraction, comme celles d'un homme qui craint de parler : il ne lui parla pas. Edith, après quelques instans, se releva, et, les yeux égarés, la démarche incertaine, enveloppant sa figure dans son voile, elle sortit muette, et pleurant pendant qu'elle marchait.

A peine était-elle dehors, que la porte du cabinet s'ouvrit, et Aloys s'en élança.

— Vous étiez là ?... dit Riégo avec surprise; eh bien ! tant mieux !

Alors, le prenant par la main, et l'amenant à la place où était Edith :

— A genoux, Monsieur ! lui dit-il; car il y avait ici une femme qui, bien que déchue, est encore plus qu'une femme !

— Oh ! oui, à genoux ! s'écria le jeune homme avec ivresse ; je ne la connaissais pas !

— Vous l'avez entendue ; elle part chargée de l'anathème, elle part en disant : Je suis condamnée, — et pour vous elle accepte la condamnation. Monsieur, l'abandonnerez-vous ?

— L'abandonner! l'abandonner!

— Que sais-je? Certes, vous avez une âme qui vaut dix fois moins que la sienne....... Deux êtres pareils qui se rencontreraient sur la terre, ce serait le ciel. Votre amour affaibli ne résistera pas à l'attente, et, quand vous pourrez obtenir Edith, vous vous direz peut-être qu'une femme qui a été votre maîtresse ne peut pas être la mère de vos enfans; et, après avoir fait de la moralité là-dessus, vous l'oublierez, et elle, elle mourra!

— Accablez-moi; chacune de vos paroles est une offense; mais si maintenant on me frappait au visage, je ne le sentirais pas!

— Vous allez me promettre.....

— Si elle n'est pas ma femme, dit Aloys en l'interrompant, c'est qu'elle me refusera.

— C'est bien, Monsieur, reprit Riégo; le jour de votre mariage, vous aurez un ami de plus.

Il se séparèrent; Aloys était hors de lui; il marchait à grands pas dans la campagne : musique, gloire, ambition, il avait tout oublié; une seule image restait dans son cœur : Edith! son Edith!

XIII.

Une des souffrances les plus vives pour les âmes élevées, c'est la conscience de leur faiblesse et de leur imperfection. L'homme peut ressentir des remords pour les vertus qu'il n'a pas comme pour les vices qu'il a. Combien d'enfans, autour du lit de leur père mourant, ont cherché dans leur cœur un désespoir qu'ils ne pouvaient trouver, et, à leur profonde et douloureuse honte, ont vu leurs larmes tarir en quelques jours! Qui de nous, même dans la peine la plus sentie et la plus sincère, n'a pas eu trop tôt des momens d'oubli et de distraction, et ne se les est pas reprochés amèrement? Nous n'avons pas de douleur, si entière qu'elle soit, sans quelque repentir de n'en avoir pas assez.

Cet infirmité de notre nature qui, dans les

plus légitimes regrets, se sent défaillir et ne peut ce qu'elle veut, cette infirmité se révèle bien plus souvent encore dans les sentimens de tendresse. Notre cœur est un vaste tombeau tout jonché des restes de mille affections mortes; nous avons dit, *Je vous aime*, à bien des êtres encore vivans, qui sont pour nous comme s'ils n'étaient plus. Or, quand ces êtres étaient bons et dévoués, et que notre attachement n'est pas tué par une faute de leur part, mais qu'il est chassé par une autre passion, ou qu'il meurt de sa mort naturelle comme un fruit qui se fane, comme un beau visage qui s'altère, nous éprouvons une réelle douleur à le sentir s'éteindre en nous : cette affection qui agonise dans notre sein nous déchire en se débattant au milieu des convulsions dernières. Qu'est-ce donc si cette fatale loi de décrépitude vient frapper un noble amour, un amour qui pour nous est un devoir, qui pour l'autre nous-même est la vie? Ah! il manque dans la langue française un mot qui résume plus de regrets que bien des termes d'infortune, c'est le mot *désaimer!*

Adolphe, cet admirable livre, si plein à la fois de profondeur et de finesse, qu'il semble écrit par un Français et conçu par un Allemand, *Adolphe* ne peint pas ses souffrances; Adolphe ne *désaime* pas, car il n'a jamais aimé Elléonore; sa vanité voulait une maîtresse, et il a entraîné cette jeune femme. Mais bientôt, à la place d'un plaisir, il trouve un devoir, à la place d'une liaison une chaîne; et voilà sa vie rivée à la vie d'une pauvre créature qu'il ne sait plus que plaindre : ce n'est pas le triste adieu fait à un noble sentiment qui

fuit, à un Dieu qui s'en va, c'est la punition de la légèreté dans les engagemens.

Un mois s'était écoulé depuis l'entretien que le prêtre avait eu avec le jeune homme, quand un matin, à cinq heures, et le jour n'étant pas encore arrivé, Riégo entendit frapper à sa porte : il alla ouvrir ; sa surprise fut extrême en voyant entrer Aloys agité, défait, les vêtemens en désordre comme un homme qui ne s'est pas couché.

— Vous ici !

— Oui, moi !

— A cette heure ! d'où venez-vous donc ?

— Je viens... je viens.... Monsieur Riégo, j'attends un service de vous.

— Votre physionomie m'effraie.

— Monsieur Riégo, dit le jeune homme avec rapidité comme quelqu'un qui veut s'affermir, votre autorité sur M. de Falsen est grande ; il respecte en vous votre titre et votre caractère : quant à moi, je me suis relevé peut-être, et mon succès a effacé la tache de ma démence ; monsienr Riégo, allez demain chez M. de Falsen, et demandez-lui pour moi la main de sa fille.

— Comme vous êtes pâle, Monsieur ! dit le prêtre en le regardant avec attention : qu'y a-t-il donc ?

— Rien.

— Rien ? et votre voix tremble, et des larmes roulent dans vos yeux !

— La crainte de ne pas obtenir Edith.

— Non, ce n'est pas cette crainte qui vous agite ainsi. Pourquoi être venu à cette heure ? Pourquoi cette précipitation dans une action si grave ?

— Je vais être forcé de m'éloigner pour quelques jours, et je ne veux pas partir sans que mon bonheur soit assuré.

— Votre bonheur! et vous parlez comme s'il s'agissait de votre arrêt! Il y a là quelque mystère.

— Ne m'interrogez pas, car je n'ose m'interroger moi-même.

— C'est mon devoir et mon droit.

— Eh bien! oui, ma voix tremble; oui, des larmes roulent dans mes yeux; oui, j'ai peur! monsieur Riégo, je me défie de moi : depuis le jour fatal où vous m'avez fait lire dans mon âme, je ne me reconnais plus moi-même; cet infernal amour de la gloire grandit, grandit à chaque instant, il m'obsède, il m'entraîne, il n'y a plus que lui en moi; je suis encore son maître aujourd'hui, demain peut-être il serait le mien : il faut que j'épouse Edith, il le faut.

— Vous voulez épouser Edith, ne l'aimant plus!

— Ne plus l'aimer! Comment voulez-vous que l'on n'aime plus Edith? Donnez-moi une occasion de tout sacrifier pour elle, demandez-moi ma vie pour qu'elle soit heureuse, et je l'offre avec délices, avec enthousiasme! Ah! je l'aime encore! mais il se passe en moi des choses qui m'épouvantent; je ne rêve, je ne vois que Paris; même auprès d'Edith, je ne pense plus à Edith, je pense à l'art, à ce monde qui m'appelle, à ce que je serais..... et lorsque, m'éveillant de ce songe, je me dis que je suis enchaîné ici pour toujours, mon premier mouvement est de maudire l'instant où j'y suis venu..... Puis alors le remords, l'horreur de moi-même me saisissent, je me rappelle ce que vous m'avez dit, je prononce le nom d'Edith, et

je m'accuse, je m'accable, et je pleure..... Voilà ma vie! voulant et ne voulant pas, torturé par deux passions contraires..... ici l'orgueil..... là le devoir, partout la douleur! Et mes nuits se passent, comme celle-ci, à errer dans les ténèbres pour m'échapper à moi-même. Ah! il faut en finir avec cette honteuse lutte, il faut étouffer le monstre! Monsieur Riégo, je vous le demande encore, allez chez M. de Falsen, et obtenez pour moi la main d'Edith.

— De quelle responsabilité terrible voulez-vous me charger?

— D'aucune. Ce qui soutient les mauvaises passions, c'est l'espoir. Si je mets entre Paris et moi une barrière infranchissable, mon cœur se soumettra.

— Et s'il ne se soumettait pas, j'aurais donc compromis le sort d'Edith?

— Je vous réponds de son bonheur.

— Savez-vous à quoi vous vous engagez?

— Je ne crois pas que vous m'appreniez rien.

— M. de Falsen ne donnera sa fille qu'à un homme qui lui jurera de vivre auprès de lui.

— Je le sais.

— Ainsi, plus de gloire; cette union ne vous enchaîne pas seulement à la femme que vous n'aimez plus, elle vous sépare de ce que vous aimez.

— Je le sais.

— Elle vous en sépare pour toujours.

— C'est ce mot même qui me soutient.

— Ne vous dissimulez rien; on ne s'arrache pas une passion du cœur sans qu'il saigne.

—Eh bien! l'on souffre; mais on fait ce qu'on doit.

— Mais cette souffrance, il faudra la cacher?

— On peut toujours se taire.

— Mais ce n'est pas à votre bouche seule de se taire, c'est votre front, ce sont vos yeux, qui doivent tromper; vous voilà condamné à feindre le bonheur : songez-y, un regret échappé par hasard serait un crime, Edith en mourrait.

— Je le crois!... doutez-vous encore que je me dompte? Enfin, monsieur Riégo, cette démarche est un devoir pour vous : vous êtes prêtre, vous pensez, et Edith pense comme vous, qu'elle serait perdue si elle mourait soudainement; il ne s'agit plus de son bonheur, mais de son salut; oserez-vous le refuser?

Le prêtre resta un instant sans répondre, puis :

— Jeune homme, donnez-moi votre main. Une telle volonté est noble; Edith a bien fait de vous aimer.

— Merci, monsieur Riégo; cette parole me donnerait du courage, si j'en avais besoin.

— Vous entreprenez une rude tâche; mais croyez-en un homme dont la vie n'a été qu'un long combat, il y a dans l'accomplissement d'un devoir plus de joie que le monde ne le pense, et vous compterez encore des jours heureux. Je vais chez M. de Falsen.

— A demain.

— A demain.

XIV.

M. Riégo alla chez Edith lui porter les paroles et les projets d'Aloys; mais quel fut son étonnement! Edith le pria de ne point faire la demande à son père. Inquiet, il l'interrogea :

— Vous me disiez, ma chère Edith, que c'était à lui de vous obtenir de M. de Falsen : eh bien! c'est lui qui m'envoie vers vous, c'est lui qui m'a supplié de parler à votre père; pourquoi donc vos refus?

Elle garda le silence.

— Répondez-moi, mon enfant : pourquoi vous opposez-vous à cette démarche?

— Mon ami, répondit-elle enfin, j'ai besoin d'attendre....

Ces mots furent dits avec un accent qui frappa le prêtre et lui ôta la force de répondre. Edith,

en effet, était une personne singulière : tous les sentimens légers de chagrin et toutes les émotions de bonheur, à peine nés dans son âme, se montraient sur son visage, et l'animaient par de douces larmes ou par un brillant sourire ; mais était-elle saisie d'une douleur profonde, aussitôt cette figure si mobile devenait une figure de marbre ; sur tous ses traits s'étendait un calme glacé, la vie se retirait au dedans. Riégo, qui connaissait Edith comme on connaît les gens que l'on aime, ne put se défendre d'une vive anxiété en voyant la physionomie de la jeune fille à ces paroles : *J'ai besoin d'attendre.* Il revint près d'Aloys, et lui communiqua cette réponse. — Elle a deviné la vérité, s'écria le jeune homme.

Alors un réel chagrin s'empara de lui. Que faire? il implorait des conseils de Riégo, qui ne savait plus lui en donner. Tenter une nouvelle démarche? elle n'amènerait rien. Enfin, son premier trouble apaisé, il dit au prêtre :

— Ce n'est encore qu'un soupçon chez Edith, puisqu'elle a besoin d'attendre; il faut l'éteindre à tout prix. En ce moment, je ne serais pas maître de moi-même ; observé par elle, et sachant qu'elle m'observe, je ne pourrais lui cacher les combats de mon cœur ; heureusement je dois m'éloigner pour quelques jours. Qui sait? la première explosion emportera peut-être tout le feu de cette ambition naissante, et je me sens au fond de l'âme une amitié si vraie pour Edith, que mon amour se réveillera sans doute. Souvent l'habitude d'une vie commune fane une tendresse qui ne demande qu'à renaître, et plus d'un sentiment, affaibli par la présence, se ravive par une courte absence.

Aloys, depuis le jour de son succès, était réconcilié avec son père; l'orgueil blessé les avait désunis, l'orgueil satisfait les rapprocha; et le propriétaire de l'usine de Bagnères ayant emmené M. Bœhmel à Paris pour jeter les premières bases d'une grande opération industrielle, Aloys fut chargé par son père d'aller faire quelques recouvremens de fonds dans les villes espagnoles de la frontière.

Cette circonstance légitimait son départ aux yeux d'Edith; il en causa avec elle, et partit. Il partit comme ces malheureux qui vont demander à la riche et puissante nature son souffle généreux pour leur sang appauvri, et qui, arrivés là où les conduit l'espérance, regardent chaque matin leur visage pour voir si la vie commence à y reparaître, si leurs joues jaunies se colorent. Après un mois d'absence il revient dans l'après-midi à Bagnères; il prend aussitôt un cheval de poste et court à toute bride vers la propriété de M. de Falsen; mais, à mesure qu'il approche, son espoir s'évanouit et ses craintes recommencent. Qu'éprouvera-t-il près de celle qui, depuis trois ans, a été tout pour lui, et qu'il n'a pas vue depuis un mois? N'osant s'interroger, il précipite sa course; le haut de la maison et les peupliers d'Italie lui apparaissent; il découvre la petite tourelle, le voilà devant la grille du jardin, il remet son cheval au postillon, il sonne. Le moment d'attente et de silence ne dura pas au delà d'une minute, mais dans cette minute que de sensations! On lui ouvre la grille, il entre, il court, il bondit dans ces allées comme autrefois, plus qu'autrefois peut-être; comme autrefois, il s'élance après les arbres, et en arrache les feuilles

basses, tout en courant et en chantant. Enfin son pied touche le seuil de la maison, et les sons du piano, qui partent du petit salon de musique, dirigeant ses pas, il pousse la porte, il est devant Edith.

A sa vue, la jeune fille jeta un grand cri de joie, et sa figure s'illumina d'une éclatante expression d'amour. Aloys courut s'asseoir auprès d'elle, et les deux mains dans les siennes :

— Que vous êtes belle ! lui disait-il ! que je vous regarde !

Et alors des exclamations, des paroles pleines d'ivresse. Combien ces deux visages étaient différens ! elle si radieuse, si doucement émue ! lui si agité, si bruyant ! il se levait, il marchait, il riait. N'y avait-il pas quelque chose d'un peu convulsif dans cette animation, dans ce changement perpétuel de discours ? Ne mettait-il pas le mouvement à la place de l'émotion ?

Cependant Edith sembla devenir pensive, et d'un ton marqué :

— Avez-vous vu de belles choses? lui dit-elle.

— Des merveilles ! s'écria-t-il en saisissant avec ardeur ce sujet d'entretien. Et il commença le récit de son voyage. Quels tableaux ! quels sites ! Debout devant la causeuse où elle était assise, il disait des airs de montagne qu'il avait retenus, il racontait les légendes du pays, décrivait les coutumes, et tout cela en un langage vif, coloré, avec une physionomie pleine de feu et des yeux étincelans; mais, je ne sais pourquoi, cet enthousiasme paraissait factice, ces paroles brillantes sonnaient le faux et le creux ; on sentait un mensonge là-dessous.

Après un quart d'heure, il s'arrêta comme épuisé. La jeune fille, qui d'abord l'écoutait avec attention,

avait peu à peu abaissé la tête et laissé tomber ses bras le long de son corps; quand il eut fini, elle ne releva pas les yeux, et sans faire un mouvement, resta muette devant lui : le silence commença. Aloys sentait sa vaine chaleur se dissiper, et, semblable aux voyageurs surpris par la neige, le froid le gagnait. Effrayé, il veut rompre à tout prix ce cruel silence, il cherche autour de lui, il aperçoit le piano. — Comme il y a longtemps que je n'ai entendu votre voix, dit-il à Edith, voulez-vous que nous chantions? — Elle le regarda un instant sans lui répondre; puis, avec un accent qui inquiéta le jeune homme : — Je le veux bien, dit-elle; et elle s'approcha de l'instrument. Un livre de musique était ouvert devant eux à un des morceaux les plus passionnés du théâtre, le duo de *Céphale et Procris.* Il y a un plaisir pénétrant à chanter un chef-d'œuvre avec la femme qu'on aime; c'est un moment de divine fusion que celui où vous entendez votre voix vibrer avec la sienne, où vos sons vont chercher les siens pour s'y enlacer; c'est une sorte d'union de plus. Edith et Aloys avaient souvent dit ensemble ce duo; et quand ils arrivaient à la dernière phrase, saisis d'un même besoin de se regarder, ils chantaient toujours, Edith les yeux levés vers Aloys, Aloys les yeux abaissés sur Edith; mais ce jour-là leurs regards ne se cherchèrent point, et leurs voix ne se confondirent pas un seul instant; ce fut toujours deux sons.

Ce désaccord redoubla l'anxiété du jeune homme, et il retomba presque anéanti sur son siége. La vérité lui apparaissait enfin, la vérité implacable et terrible : son cœur était sec, sa tête était vide; rien, rien! et cependant elle était là, elle l'ob-

servait; il fallait la tromper, il voulait se tromper encore lui-même ! Ah ! cette position était affreuse ! Enfin, n'en pouvant plus, torturé par cette conscience de son insensibilité, le front tout ruisselant d'une sueur froide : J'échapperai à cette angoisse, s'écrie-t-il tout bas avec rage, j'y échapperai.

Edith était devant lui, il se souvient qu'elle est belle; il s'approche, lui prend la main, et ose la baiser, le sacrilége! la main s'abandonne à ses lèvres, froides et comme sans vie; il passe ses doigts dans ses cheveux doux et brillans, et déjà il se penchait vers ce front baissé, quand tout à coup la jeune fille, qui, depuis quelques minutes, semblait une statue, se levant avec violence et poussant un cri affreux :

— Oh! non! pas cette profanation! — Et elle fondit en larmes.

— Edith! Edith!

— J'étouffe! c'est horrible!

— Edith! qu'avez-vous?

— Oh! mon Dieu! disait-elle avec une voix déchirante.

Aloys était à ses pieds, cherchant à lui écarter les mains du visage.

— Ah! s'écria-t-elle enfin, le regardant en face, ne voyez-vous donc pas que je sais tout, que depuis que vous êtes là je lis dans votre âme comme si elle était la mienne, que je puis vous dire toutes vos sensations une à une? N'êtes-vous pas arrivé ici en tremblant? N'avez-vous pas frémi de me trouver seule? votre cœur n'était-il pas glacé quand vos paroles étaient brûlantes? n'est-ce pas pour vous animer que vous sautiez de joie, que vous vous

efforciez de rire, que vous éclatiez en transports ?

— Edith, écoutez-moi.

— Que pourriez-vous me dire? Oh ! je vous ai connu trop heureux, vous ne sauriez me tromper. Autrefois, quand je vous demandais de me raconter ce que vous aviez vu, vous n'acheviez jamais, vous me disiez que ce n'était pas nous aimer, vous me disiez : Parlons de nous ! Aujourd'hui de quoi m'avez-vous parlé? de légendes, de paysages, de montagnes, que sais-je? et il y a un mois que nous ne nous sommes vus ! Il y a un mois que nous ne nous sommes vus, et vous êtes resté une heure près de moi sans pouvoir trouver un sentiment dans votre cœur ! Il y a un mois que nous ne nous sommes vus, et vous avez voulu chanter ! chanter !

— Grâce ! disait le jeune homme.

— Et votre voix, feignant une émotion que vous n'éprouviez pas......

— Jamais ! je vous le jure.

— Malheureux ! reprit-elle alors avec une énergie qu'il ne lui avait jamais vue, faut-il donc tout vous dire? Faut-il vous dire pourquoi vous avez pris ma main, pourquoi vous avez caressé mes cheveux, pourquoi vous avez approché vos lèvres de mon front? Le faut-il?... C'est... ah ! je n'oserai jamais ! Mon Dieu, ajouta-t-elle, je suis bien coupable, et sans doute de grands châtimens m'attendent; mais jamais votre justice, si rigoureuse qu'elle soit, ne m'infligera un supplice aussi terrible que celui que je viens de subir ! Oui, ces divines paroles d'affection qui sont la religion de l'amour, ces paroles que l'entraînement justifie peut-être, mais qui me coûtent à moi tant de remords, et que je ne lui

permets qu'au prix de ma vie éternelle, il me les a dites sans que son cœur y fût pour rien, pour se distraire de lui-même! et, si je ne l'eusse arrêté, il allait flétrir en un instant tout notre passé, il allait trouver l'art de faire une insulte avec sa tendresse et de déshonorer une femme déjà déshonorée!.... Oh! ma mère! ma mère! »

A ces mots, suffoquée par sa douleur, la malheureuse enfant se renversa sur son siége, le visage caché dans ses deux mains. Quand elle releva la tête, Aloys était étendu à ses pieds sans mouvement, presque évanoui : aussitôt, indignation, désespoir, amour blessé, elle oublie tout, tout, excepté ce tendre et divin sentiment qui jamais ne s'éteignait en elle; son âme se remplit bien vite de pitié; elle se précipite vers Aloys, le relève, et, plaçant sur ses genoux cette tête pâlie, elle appelle le jeune homme par son nom avec les plus douces paroles. Peu à peu il recouvre ses sens, et d'abord regarde autour de lui d'un air égaré; ses yeux sont secs, ses traits contractés; elle, épiant ce premier regard :

— Pardon! pardon!

— Que dites-vous, répond le jeune homme d'une voix faible.

— Pauvre ami! — Et elle caressait de la main ce front sur lequel ses pleurs tombaient goutte à goutte. — Ce n'est pas votre faute; vous avez fait tout ce que vous avez pu pour m'aimer encore; c'est Dieu qui ne l'a pas voulu; nous étions trop heureux; cela ne pouvait pas durer.

Aloys, qui n'avait pu pleurer depuis le commencement de cette scène cruelle, sentit ses yeux arides se mouiller.

— Pas de larmes, mon ami; ne joignez pas à ma peine la vue de la vôtre. Pauvre enfant! je suis sûre que cela vous fait bien du mal! Votre figure si bonne est toute bouleversée! Que voulez-vous? Il faut du courage.

En disant cela, sa voix se troubla un peu et se perdit dans les larmes; Aloys se soulevait et la regardait avec admiration. — Elle continua :

— On ne doit pas trop demander : vous m'avez rendue bien heureuse! vous m'avez aimée d'un amour bien entier, vous m'avez aimée trois ans; c'est déjà beaucoup, dit-on. Et elle s'efforça de sourire.

— Ne souriez pas, s'écria-t-il enfin, ne souriez pas! je vous ai vue morne et muette, je vous ai vue au désespoir, je vous ai vue sangloter; mais vous voir sourire! — Et il s'arrêta, ne pouvant plus parler. Cette créature angélique, qui, au milieu de sa propre douleur, ne pensait qu'à lui; qui, suppliciée par lui, le justifiait, le consolait, et s'efforçait de sourire pour calmer ses souffrances; oh! à cette vue toutes les larmes qui s'étaient amassées dans son cœur se firent passage, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il s'accusait, il se maudissait; puis tout à coup, dans un mouvement d'agitation désordonnée :

— Mais non, non, Edith! c'est un songe, un songe affreux, un délire enfanté par la fièvre! Rien de tout ce qui s'est passé n'est vrai; mon imagination malade a seule rêvé cet instant de douleu où Edith et moi nous étions deux! Mais je m'é veille..... Tiens, regarde : à mesure que mes larme coulent, mon cœur s'ouvre et se détend, je re pire, la vie recommence, je vous aime, je t'aime!

Il disait vrai : le dévouement de la jeune fi

l'avait électrisé; il l'aimait alors; agenouillé à ses pieds, sa voix en lui parlant avait cet accent vrai qui convainc à force d'être convaincu. Elle, amollie, épuisée, elle le regardait avec ce regard plein d'amour et de faiblesse attendrie que le génie de Rubens a prêté à Marie de Médicis contemplant son fils qui vient de naître.

— Permets-moi, lui disait-il, permets-moi de baiser tes mains pour effacer la trace des baisers sacriléges de tout-à-l'heure.

Rien ne dispose le cœur à l'amour autant que les larmes, et les plus grandes joies de la passion sont celles qui naissent de la douleur : s'abandonnant tous deux à cette douce extase qui suit quelquefois les fortes secousses, ils s'aimèrent avec la pureté et l'enivrement des premiers jours; ils s'aimèrent de toute la force de leur désespoir passé.

XV.

Dans l'épanchement de ce tendre et chaste entretien, Aloys avait supplié Edith de lui permettre de parler à M. de Falsen ; elle le lui avait accordé.

Dès le matin, le jeune homme y courut. On lui dit que M. de Falsen et sa fille étaient allés passer la journée chez un de leurs amis, à quelques lieues. Il s'étonne qu'Edith ne l'en eût pas prévenu ; le lendemain, il revint de bonne heure ; le jardinier lui remit une lettre d'Edith ; il l'ouvrit en tremblant, et lut :

« Il y a des cœurs, dit-on, qui ne cherchent
« dans la vie que ce qui peut assurer leur bon-
« heur, et qui sacrifient tout à eux-mêmes ; je ne
« veux pas être au nombre de ces cœurs-là. Aloys,
« celle qui fut votre première amie, celle qui

« depuis deux ans n'a eu qu'une seule pensée...
« vous, s'éloigne de vous pour toujours. Ne croyez
« pas que j'aie douté un instant de votre sincérité;
« c'est du fond de votre âme que vous m'avez juré
« d'unir votre vie à la mienne, et peut-être au
« moment où moi j'accomplissais au milieu des
« larmes notre séparation, vous formiez mille
« projets pour me rendre heureuse; mais un mot
« terrible nous désunit : vous ne m'aimez plus!...
« Ne me répondez point par les joies de notre
« dernier entretien; il m'a fait trop de bien et
« trop de mal pour que je l'oublie; mais c'était
« la dernière lueur de votre amour près de s'é-
« teindre.

« Hélas! je vois tout depuis longtemps; les
« éloges qu'on vous donnait m'ont enivrée et dé-
« solée; à mesure qu'on vous élevait, mon ami,
« on nous séparait. Maintenant je ne suis plus
« assez pour vous; vous n'êtes pas fait pour vivre
« ici, seul avec une femme qui ne saurait que
« vous aimer; il vous faut la gloire, l'éclat du
« monde; et moi... moi, je n'ai été placée sur votre
« route que pour vous aider à monter plus haut.

« Pauvre ami, quelle existence je vous ferais, si
« j'acceptais votre sacrifice! Emprisonné dans ce
« triste devoir, forcé de feindre toujours une af-
« fection que vous n'éprouveriez plus, comme vous
« souffririez! car je connais votre cœur : une fois
« mon mari, vous voudriez à tout prix me convain-
« cre de votre bonheur; vous étoufferiez vos re-
« grets; mais moi, je lirais malgré vous dans votre
« âme, je surprendrais cette physionomie triste
« que je connais, hélas! depuis deux mois, et je
« maudirais la vie.

« Dieu ne veut pas que nous soyons l'un à l'autre; soumettons-nous. Je vais bien vous affliger, j'en suis sûre, en vous donnant votre liberté; mais un jour viendra où vous me bénirez... Vous pleurez, Aloys !... cette idée me déchire; vous pleurez, et je ne puis essuyer vos larmes! Oh ! s'il m'était permis au prix de ma vie d'apaiser votre chagrin, comme le sacrifice serait bientôt fait! De la force, mon ami, je vous le demande à genoux! Partez tout de suite pour Paris! domptez votre peine, consolez-vous, et ne soyez pas honteux de vous consoler. Oubliez-moi ; si vous ne croyez pas que ce soit pour votre bonheur à venir, supposez que c'est pour le mien. Aloys, c'est moi qui vous le jure, le jour où je pourrai apprendre que vous avez réussi, je rendrai grâce au ciel, et ma conscience retrouvera un peu de calme. N'ayez pas de remords, ne nous dites pas que vous deviez réparer mon honneur ; vous ne me deviez rien : je me suis donnée à vous librement, parce que je vous aimais, comme je vous aime, de toutes les forces de mon âme; ce n'est pas vous qui m'abandonnez, c'est moi qui vous quitte pour que vous soyez heureux; vous le serez! Alors vous comprendrez Edith, et vous direz : *Elle m'aimait pour moi; elle m'a tout sacrifié!* Oh! plus que tout!.. Soyez homme; apprenez de moi quel peut être le courage du cœur le plus tendre et le plus aimant.... Que la lutte serait douce si l'on pouvait y succomber ! Mais, hélas ! je vivrai. . . . .

. . . .

« Cela est juste! il faut que j'expie. Dieu a choisi cette séparation pour mon châtiment; ah! sa

« justice ne s'est pas pas trompée! J'accepte et je « me tais; d'ailleurs il ne faut pas trop me plaindre : le ciel m'a donné un rôle selon mon cœur « en m'assignant pour toute destinée d'être votre consolatrice. Avec une tendresse comme la « mienne, Aloys, l'idée que j'ai été tout pour vous « un moment, que je vous ai rendu plus facile cette « gloire que vous aimez bien profondément, puisque vous l'avez aimée plus que moi, cette idée « est un adoucissement à bien des souffrances, et, « dans ce monde brillant qui vous appelle, aucune « femme ne pourra faire pour vous ce que j'ai fait! « Maintenant ma tâche est achevée; vous n'avez plus « besoin de moi : tout s'est aplani devant vous; votre « passé est oublié, et votre avenir est riant...... je « me retire. Adieu, Aloys; allez remplir ce rôle « éclatant pour lequel vous êtes créé; et moi, je « resterai avec votre souvenir, vous suivant encore « par la pensée, et prêtant l'oreille à votre nom. « Adieu! nous voilà désunis pour toujours!..... « Cette séparation me comptera auprès de Dieu, « je l'espère... J'aurai du courage; je vous le promets; je suis calme..... Ah! je ne puis écrire « ce mot! J'étouffe; je croyais vous cacher mes « larmes jusqu'au bout, mais elles coulent malgré « moi sur mes lignes qu'elles effacent! Aloys! « Aloys! je suis au désespoir! Je m'attache à ce « papier comme si c'était vous!.., Allons! le moment est venu, il faut tout rompre! C'est la dernière fois que j'écris votre nom; adieu, Aloys! « adieu! adieu! »

Aloys avait lu cette lettre debout devant le vieux jardinier, qui restait muet de terreur en voyant le

désespoir passer sur le front du jeune homme. Quand il eut fini de lire : — Où sont-ils? s'écria-t-il avec égarement.

— Ils sont partis.

— Où?

— Je ne le sais.

— Vous le savez! Oh! dites-le moi! dites-le moi, je vous en supplie!

— Je vous jure, dit le vieux serviteur attendri, que je ne le sais pas.

Aloys alla chez M. Riégo; M. Riégo ignorait le départ. Pendant trois semaines, le jeune homme parcourut tout le pays, tous les villages, toutes les habitations environnantes : nulles traces d'Edith. M. de Falsen possédait à trente lieues de Barcus des propriétés qu'il voulait visiter depuis longtemps, et la jeune fille avait profité de ce projet de voyage pour s'éloigner.

Cependant l'affaire entreprise par M. Bœhmel ayant pris un développement inespéré, il fut forcé de s'établir à Paris, et rappela sa femme et son fils. Aloys partit avec sa mère. Deux mois après, son sort était fixé : la symphonie avait été exécutée, il avait obtenu un opéra; il était enchaîné pour toujours à Paris, enchaîné par son passé, par son avenir, et par cette vie d'intelligence et d'ambition dont on ne se dégage plus dès qu'elle vous a saisie.

Le plus sûr moyen de déconcerter toutes les recherches, c'est de revenir au lieu d'où l'on est parti. Edith, après une courte absence, revint à la terre de Barcus avec son père, et sa vie recommença à s'écouler comme jadis. Aucun changement ne se fit remarquer en elle, sinon que son

visage, qui était naturellement coloré, devint d'un blanc tout à fait mat. Pour tout le monde, Aloys fut un jeune homme qui était venu passer trois ans dans les Pyrénées, et qui, reparti pour Paris, s'y était créé un grand nom d'artiste. Aucune parole ne fut prononcée entre le prêtre et Edith. Celui qui lit au fond des cœurs connut seul ce qui se passa dans l'âme de la jeune fille.

FIN.

